

EPITRES DIVERSES SUR DES SUJETS DIFFÉRENS.

*Quatenus nobis denegetur diu vivere, relinquamus
aliquid, quo nos vixisse testemur.*

Plin. Ep. VII. Lib. III.

Puisqu'il n'est pas en notre pouvoir de vivre long-
tems, laissons au moins quelque chose qui fasse
souvenir que nous avons vécu.

SECONDE ÉDITION,

Revûe, corrigée & augmentée.

TOME PREMIER.



Leconer

Caron

A LONDRES,

Chez PHILIPPE CHANGUION, Libraire
dans le Strand.

M. DCC. XLV.



EPI TRE

DÉDICATOIRE

A

MILORD C***t.

MILORD,

*C'est le Païs des grands Hommes qui vous a
vu naître; je suis né dans un Païs obscur. Ce-
pendant je me dis votre Concitoyen, parce que je
pense comme vous pensez, MILORD, & que
je suis Bourgeois de l'Univers. En cette qualité,
je vous offre des Eptres en Vers François, quoi-
que la Langue Françoisë, à parler vulgairement,
ne soit pas votre Langue, ni la mienne. Mais
celui qui vous dédieroit un Poëme Latin ne se
trouveroit-il pas dans les mêmes circonstances?
Voici une singularité que je pourrois faire valoir,
sans blesser les loix de la modestie.*

*Jamais homme de mon Païs ne s'est encore é-
rigé en Auteur François; je suis le premier, qui,
rompant la glace, produis des Vers François de
ma façon.*

*Je vous les offre, MILORD, & j'imité en
cela le Directeur du Potager de Versailles. Il y*

E P I T R E

à quelques années que ce François (*) reçut à Paris des Oeilletons d'Ananas; il se mit à les cultiver, quoiqu'ils fussent presque desséchés & sans racines. Le fruit qui en provint d'abord, ne put parvenir à sa maturité; mais deux Oeilletons, sauvés de la pourriture, donnèrent l'année suivante deux fruits d'une beauté qui surprit tous les Curieux. Le Directeur ne manqua pas de les présenter au Roi, qui en fit l'essai le 28 de Décembre 1733., & trouva ces Ananas de si bon goût, que les Courtisans complimentèrent Mr. le Directeur du Potager sur l'heureux succès de sa culture.

Je n'aspire point aux complimens que s'attire ce Jardinier du Roi; mais s'il eut raison de présenter à son Monarque ses fruits nouveaux, comme dignes de S. M., Vous voudrez bien, MILORD, accepter mes XII. Epîtres en Vers François; non parce que je les crois dignes de Vous, mais parce que par complaisance on reçoit les premiers fruits d'un Terroir qu'on a toujours cru absolument stérile. Je sçai que mes Vers approchent des Vers de Rousseau & de Voltaire, comme nos Ananas approchent des Ananas des Indes; cependant je me flatte, MILORD, qu'en faveur des Sentimens vous ferez grace à la Poësie. Vous sçavez que les François, lorsqu'ils veulent cajoler un Etranger, lui disent poliment qu'on le doit prendre

(*) Nommé le Normand. Voyez le Spectacle de la Nature.

DE D I C A T O I R E.

prendre pour un François. *Ab! MILORD,* si, sur la foi de mes sentimens, vous me faisiez la grace de me prendre pour un homme digne d'être Anglois, que ma vanité seroit triomphante! Naturellement je devois faire ici votre Eloge, mais c'est de quoi la voix publique me dispense: c'est par elle que vous serez toujours loué plus dignement que par ma plume. D'ailleurs, je n'ai pas l'honneur de connoître votre Personne, & mon hommage ne s'adresse qu'à vos nobles Vertus. Convaincu que vous brillez parmi les grands Hommes de votre Nation, je révere vos mérites, & me donne le plaisir solide de vous en assurer, sans vous apprendre qui je suis, d'où je suis, & en quel coin de ce Monde je me trouve. J'aurai soin de vous cacher toujours mon nom & ma Patrie; trop heureux, si vous pensez de moi ce qu'un Historien Romain (*) écrivoit de Maroboduus, Chef des Marcomans, que Tibère attaqua sous Auguste. Adieu, MILORD; portez-vous bien, & parlez toujours de même. Je suis,

M I L O R D,

De vos Vertus

L'équitable Admirateur.

(*) Vid. *Vellej. Paterc. Lib. II., Cap. 108.*



DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

IL y a d'heureuses témérités ,
mais il est vrai qu'elles sont ra-
res. Cette réflexion devoit
m'empêcher de publier ces **EPÎTRES**
DIVERSES , & c'est précisément à quoi
elle me détermine. Par une bizarrerie,
digne de l'Astre qui préside à la naissance
des Poëtes , je me suis vu si maltraité
des Grands & de la Fortune, & toujours
desœuvré dans une oisiveté si fatigante,
que je n'ai pu résister à la demangeaison
de rimer quelques pensées qui me sont
venues dans l'esprit. Le besoin de m'é-
tudier ensuite sur d'autres nouvelles dis-
graces m'obligeant d'établir des corres-
pondan-

DISCOURS PRELIMINAIRE.

pondances particulières dans les Païs étrangers , mes pensées , depuis long-tems rimées , me furent d'un si grand secours , qu'en peu d'années j'écrivis un nombre prodigieux d'Epîtres en vers , dont je publie aujourd'hui une douzaine , à la sollicitation de mon ami *Partridge* , si connu dans la République des Lettres. Naturellement j'aurois été bien aise de me servir de ma Langue naturelle ; mais comme mes Correspondans n'entendoient point le Baragouin de ma Nation , je pris le parti hardi de m'exprimer en *François* , au triste hazard de remplir mes Epîtres de barbarismes & d'expressions tout-à-fait *néologiques*. Jusqu'ici tous mes Correspondans ont été trop complaisans pour me reprocher des vices contre la pureté du Langage ; mais je ne dois pas me promettre une pareille indulgence de la part du Public. Quiconque achetera ces Epîtres , achetera le droit de les critiquer ; c'est à quoi je m'expose volontiers , dans la flateuse espérance que

DISCOURS

les *François*, qui sçavent vivre, me recevront sur leur Parnasse, en qualité d'Etranger curieux qui voyage, & qui mérite par conséquent des égards & de la politesse. Si le Peuple, brutal & mal-honnête par-tout, en agit grossièrement avec moi, on sçait que les injures de la Populace n'inquiètent point les Gens de condition. D'ailleurs, voudrois-je, pour si peu de chose, renoncer à l'honneur de me voir le premier de ma Nation, qui soit jamais monté sur l'Hélicon de la *France*? *La rareté*, selon Voiture (*), *donne quelque prix aux actions*; ma témérité inouïe doit nécessairement me donner un certain lustre, quand même elle seroit absolument condamnable. Ajoutons qu'entre *Etranger* & *Etranger* la différence est grande: le *François* exigera avec raison d'un *Espagnol*, d'un *Italien*, d'un *Anglois*, d'un *Hollandois*, d'un *Allemand* même, ce qu'il ne pourroit sans injustice exiger d'un homme de mon País. En effet,

je

(*) Lettre 30.

P R E' L I M I N A I R E.

je n'aurois qu'à nommer ma Patrie pour trouver d'abord grace aux yeux du Censeur le plus sévère. Je sçai que, d'un autre côté, on rencontre des Critiques,

Qui jugent des Auteurs, comme on juge des Vins ().*

Suivant le préjugé de ces Connoisseurs, hors de *Paris* il n'est point de salut pour la Poësie *Françoise*. Heureusement cette prévention a été si peu reçue, que je ne lui ferai pas l'honneur de la combattre. Je m'en dispense avec d'autant plus de raison, que le Lecteur judicieux ne s'attendra point à trouver dans mes Epîtres la pompe & l'élévation qui doivent régner dans les Poèmes Epiques, & *peut-être* dans les Epîtres adressées à des Rois, ou à des Hommes illustres. Les grands mots artistement mariés, les peintures merveilleuses, les expressions superbes, sont sans doute admirables dans un Discours poétique à quel-

(*) Voyez l'Epître XI. vers 96.

DISCOURS.

quelque *Balzac* du tems; mais, à mon avis, très-ridicules dans une Epître à *Sancho Pança*, où les *Proverbes*, malgré leur bannissement, sont préférables aux phrases les plus sublimes. La simplicité qui, sans bassesse, doit faire le caractère d'une Pièce de cette nature, coûte plus de travail qu'on ne croit; & l'art de rabaisser son stile, selon les Personnages auxquels on s'adresse, n'est pas si facile qu'on le pense communément. C'est au bon-sens, c'est au jugement, & non à l'imagination échauffée de mes Correspondans, que j'ai voulu & que j'ai du parler. Si donc je n'ai pu éviter de mêler encore quelques vérités triviales parmi des vérités qu'on ne prêche point en *France*, je demande qu'en faveur de ces dernières on me passe les premières, comme inséparables du Sujet.

En revanche, je confesse ingénûment, que le savant Abbé d'*Olivet* & ses Adhérens trouveront de quoi se divertir à mes dépens, si bon leur semble.

J'ai

P R E L I M I N A I R E.

J'ai lu avec autant d'attention que de plaisir , le docte *Traité de la Prosodie Françoise* de Mr. l'Abbé. Son Ouvrage est excellent , & ses Règles sont judicieuses ; mais si elles sont toutes également praticables , c'est de quoi j'ose douter , sans donner dans le *Pyrrhonisme*. Il me semble que les Préceptes de cet Auteur & les Projets de l'Abbé de *Saint Pierre* sont presque dans le même goût. Si jamais l'on s'avise de faire recevoir aux Poètes de *France* le *Traité* de l'Abbé d'*Olivet* , comme on fait recevoir aux Ecclésiastiques la *Constitution Unigenitus* , les Poètes deserteront par desespoir , & l'on brûlera les Oeuvres de *Boileau* , de *Corneille* , de *Molière* & de *la Fontaine*. Cependant comme on ne voit point encore que les Poètes de *Paris* se disposent à recevoir ces nouvelles Loix , j'abandonne aux Partisans outrés de la *Prosodie Françoise* toutes mes pauvres Epîtres , rebelles au *Traité* en question. Je me suis expliqué sur ce sujet envers les Doyen des

Li.

DISCOURS

Libraires, le fameux *Pierre Marteau* :

Au coin de la vertu mes Rimes sont maquées,
Si, par les *Olivets* sans doute critiquées,
Elles choquent l'oreille, elles blessent les yeux
D'un Lecteur délicat, ou plutôt vétilleux,
Qu'on sache que j'aspire aux suffrages des hommes,
Et me ris du dégoût des Sylphes & des Gnomes.
Le Rustre qui jadis, Député des Germains,
Avec tant de succès, harangua les Romains,
Emut tout le Sénat, non par son élégance,
Mais par les traits hardis d'une mâle éloquence.
Et c'est ainsi, Marteau, pour plus d'un trait hardi,
Qu'en Sauvage sensé, je dois être applaudi.

C'est en cette qualité, & non en celle
d'un rigide observateur des Loix de la
Prosodie, que j'aspire aux suffrages des
hommes; & ce n'est pas l'amour pro-
pre qui m'a dicté le dernier vers de
ceux qu'on vient de lire. Un Sauvage
généreux, qui plaide pour la Liberté
contre la Tyrannie (*), peut dire avec
fermeté, & dans une noble confiance:
je dois être applaudi.

Dans

(*) Des vices s'entend.

P R E L I M I N A I R E.

Dans l'espoir de prévenir des chicanes odieuses, je suis devenu mon propre Commentateur, malgré les railleries amères des Beaux-Esprits du tems, qui ne sçauroient souffrir des *Remarques*. Ces grands Génies ont tort avec tout l'esprit imaginable. Nous ne sommes pas tous au fait de tout; d'ailleurs on doit avoir des égards pour les Femmes, & pour ceux qui ont le privilège des Femmes. Ce n'est pas tout : quiconque attaque les Infamies, les Vices & les Préjugés de son Siècle, ne sçauroit prendre assez de mesures, pour appaiser un Lecteur,

..... toujours tremblant d'effroi,

Qui voit peindre en autrui ce qu'il croit voir en soi.

Or malgré la Satire, on trouve moyen d'appaiser les alarmes d'un Lecteur de ce caractère, par le secours des Notes ou des Remarques qu'on met au bas de la page. En peignant un Scélérat, déjà connu pour tel dans le monde, on doit

DISCOURS.

doit le nommer sans miséricorde, à l'exemple de Mr. *Pope*, qui en a agi ainsi envers *François Charters*, mort en Ecosse depuis quelque années; & c'est-là le moyen le plus sûr d'éviter la persécution des *Charters* vivans. J'ai donc pris ce parti, qui me semble judicieux, & le Lecteur peut être persuadé, que les *Etres de Raison*, qu'il rencontrera dans mes Epîtres, sont des *Etres de Raison*. Pour preuve de ma sincérité, j'excepte mes Compatriotes, c'est-à-dire ceux qui continuent de vivre en *Sauvages*, malgré les moyens qu'ils ont de devenir des *Hommes*. J'honore & je révère les mérites des hommes de mon Païs; en revanche qu'il me soit permis, en faveur de ma bonne & charitable intention, de dire quelques vérités dures, mais salutaires à ma pauvre Patrie, & principalement au sujet de ses Enfans, qui n'ont à peine que la figure humaine. Si j'outrage par fois la matière, mes Compatriotes sensés, loin de m'en blâmer, m'en rendront grâces; & bien loin de prendre

P R E L I M I N A I R E.

dre aucune part à la querelle des Sots, ils traduiront, ou feront traduire en Langage du Païs, mon Epître en question. En ce cas, je les supplie de supprimer l'Article qui concerne le Beau-Sexe de notre Païs; parce que les Belles n'entendent pas raillerie sur ce chapitre, & prendroient peut-être des contre-vérités pour des reproches insupportables. Je déclare en Prose, que tout ce que j'ai dit en Vers au sujet de nos Femmes, ne regarde absolument que les laides Roturières; cette déclaration suffit.



Contenues dans ce I. TOME.

I. Epître à	ALCESTE, le Misantrope,	Pag. 1
II. ——— à	TARTUFE,	25
III. ——— à	JOURDAIN,	48
IV. ——— à	SGANARELLE, Médecin mal- gré lui,	68
V. ——— à	GEORGE DANDIN,	88
VI. ——— à	GE'RONTE le Testateur,	105
VII. ——— à	SANCHO PANÇA,	131
VIII. ——— à	PARTRIGE,	152
IX. ——— au	CHEVALIER MARTIN,	169
X. ——— au	GRAND DIAMANT,	185
XI. ——— à	MA PATRIE,	203
XII. ——— à	PIERRE MARTEAU,	232

E P L



E P I T R E

A

A L C E S T E

L E

MISANTROPE.

Humani generis mores tibi nosse volenti
Sufficit una domus, paucos consume dies, &
Dicere te miserum, postquam illinc veneris, aude.

Juven. Sat. XIII. Vers. 159. & seqq.

*Vous- vous bien connoître le caractère de tout le Genre
Humain ? Une seule Maison suffit pour cela ; passez y
quelques jours , & vous verrez qu'il y en a dans le
Monde de plus malheureux que vous.*



E nous abaissons point jusqu'à haïr les

Hommes :

Si dans un sens , Alceste , ils sont ce que
nous sommes ;

Sache qu'en haïssant ceux qu'on doit mépriser,

Souvent on s'avilit pour se tyranniser.

Tom. I.

A

H

Il est clair & constant, que la Misantropie,
 Loin d'être une vertu, n'est qu'une maladie,
 Qui tourmentant l'Esprit, gagne bien-tôt le Corps,
 Et nous ôte aux Vivans, sans nous rejoindre aux Morts.
 Quand même un Scélérat, prodigue de parjures,
 Noirciroit ma candeur à force d'impostures,
 Je le mépriserois, bien loin de le haïr;
 Quand par un vrai Judas je me verrois trahir,
 Je ne voudrois jamais l'honorer de ma haine,
 Ni, pour le divertir, me donner la migraine;
 Le plus vil des Humains pourra m'assaffiner (*),
 Mais ne parviendra point jusqu'à me chagriner.

Ce



(*) *Le plus vil des Humains &c.*] Εἰ μὴ δ' Ἀντιόχος καὶ Μελίτις ἀποκτείνουσιν μὲν δύναντας βλάψας δ' οὐ. Anyte & Mélite peuvent bien me tuer, disoit *Secrets*, mais ils ne peuvent pas me chagriner.

Ce flegme peu commun, qui passe ta croyance,
N'est pas un Don heureux que j'eus dès ma naissance:
Ce n'est qu'un fruit tardif de l'arrière Saison,
Dont je suis redevable à la seule Raïson.
Dans l'Avril de mes jours, vif, pétulant, colère,
J'osois presque imiter ce Grec atrabilaire (*),
Qui sur le Mont Hymette exhalant son chagrin,
Voulut armer le Ciel contre le Genre Humain.

De-



(*) *J'osois presque imiter ce Grec atrabilaire*] Timon le Misantrope, dont parle Lucien, après avoir mangé tout son bien avec des ingrats qui ne le regardoient pas dans sa misère, se retira sur le Mont Hymette, où il crioit sans cesse à Jupiter: „ Grand Dieu, pourquoi es-tu devenu si froid & „ si lent à punir les crimes, comme si tu étois sourd & a- „ veugle de vieillesse, & que tu ne visses & n'entendisses „ plus les forfaits qui se commettent tous les jours . . . „ Réveille-toi donc, Fils de Saturne & de Rhée, d'un „ sommeil plus long que celui d'Epiménide, & rallumant „ ton Foudre sur le Mont Oeta, écrases-en les impies, si „ tu ne veux pas qu'on croye que tu sois mort, comme on „ le publie en Crète, & que tout ce qu'on dit de toi ne „ soit que fable & que fiction poétique.”

Depuis que l'Homme seul fait mon étude unique (*),

Depuis que je connois cet Animal oblique,

Rien ne m'étonne plus; &, soit dit entre nous,

Je vois peu de Mortels dignes de mon courroux.

Alceste, raisonnons. Si nulle Catastrophe

Ne doit jamais frapper un Esprit philosophe,

Si le Sage, content & libre dans les fers,

Doit voir d'un œil tranquille écrouler l'Univers,

De quel front ôses-tu, Déclamateur frivole,

Contre les Mœurs du tems épuiser l'hyperbole ?

Et



(*) Depuis que l'Homme &c.] *The propre study of mankind, e's Man*, dit l'illustre Mr. Pope dans la seconde Epître de son *Essay sur l'Homme*, Ouvrage traduit en Prose François par Mr. de Silhouette, & en vers par Mr. du Resnel, Abbé de Sept-Fontaines. Il faut avouer que cette Traduction en vers est un Chef-d'Oeuvre en son espèce.

Et quels sont tes griefs (*)? Un Juge mal instruit,
 Ou peut-être ignorant, ou, si tu veux, séduit (†),
 En faveur d'un Faquin souillé d'énormes crimes,
 A sçu te dépouiller de tes Biens légitimes;
 Le Chicaneur armé de tes propres Effets,
 En te calomniant couronne ses forfaits;
 Le Public prévenu par ce Fourbe exécration,
 Le prend pour ce qu'il est, mais te trouve coupable.
 Ce n'est pas tout: L'Amour, autre insigne Trompeur,
 Afin de t'achever, dispose de ton cœur;

Et Une Veuve coquette, & non moins médifante,

Te plaît, reçoit tes vœux, te desarme & t'enchanté;

Te



(*) *Et quels sont tes griefs?*] Voyez le Misantrope, Act. V. Scène I. où il expose ses griefs.

(†) *Un Juge mal instruit,
 Ou peut-être ignorant, ou, si tu veux, séduit]*

Judex aut male instructus, aut plane indoctus. aut turpiter corruptus.

Te joue, & te trahit enfin si lâchement,
Jusqu'à te refuser l'honneur du Sacrement.

Ce sont-là des griefs, dont ta bile échauffée,

Contre le Monde entier croit se faire un Trophée;

Mais, parmi les Chrétiens, quel est l'heureux Païs (*),

Où des Plaideurs volés, où des Amans trahis,

Ne te fourniroient pas mille preuves infames

De la perversité des Juges & des Femmes?

Ce qu'on voit tous les jours arriver sous nos yeux,

Ne doit pas t'émouvoir, ni te rendre hargneux.

Thémis a du céder son Empire à Laverne,

La Reine des Brigands est la Thémis moderne;

La-



(*) *Mais, parmi les Chrétiens, quel est l'heureux Païs*] Soit dit à la honte des Chrétiens, ils n'ont point de Païs où les Tribunaux judiciaires ne deshonnorent le Christianisme. Parmi les Turcs & les Barbares les différends se terminent en peu de jours; mais parmi les Chrétiens les Procès durent des Siècles sans finir.

Laverne aux doigts crochus prononce ses Arrêts (*)

En son jargon fatal, suivant ses intérêts.

Par nos cris douloureux, par nos plaintes amères,

Nous donnons du chagrin à nos amis sincères;

Nous ennuyons tous ceux qui sont indifférens,

Et caufons de la joye aux ennemis présens.

J'atteste ce grand DIEU, Juge de tous les Juges,

Que, fans que l'on daignât chercher des subterfuges,

Sans forme de Procès, j'ai vu m'escamoter

Un bien, qu'à moi vivant, Dieu seul pouvoit ôter.

En



(*) *Laverne aux doigts crochus* &c.] Mercure n'étoit pas le seul que les Grecs & les Romains invoquoient pour leurs larcins : il auroit été trop embarrassé. On lui donna pour compagne une Déesse, que les Grecs appelloient *Praxidicé*, & les Latins *Laverna*, dit Mr. Dacier sur l'Ode X. du Livre I. d'Horace. Un Jurisconsulte, grand Critique, croit que le mot *Praxis*, qui signifie *Pratique*, doit son origine à la Déesse *Praxidicé*.

En vain, pendant dix ans, un *Patru* formidable (*)
 Fit voir de tous les Droits le plus incontestable,
 Jamais il ne parvint, quoiqu'il fût grand Docteur,
 Au bonheur de plaider mon lâche Usurpateur;
 Ce traître, en m'égorgeant à l'aide d'un complice,
 A sçu pétrifier la timide Justice.
 Alceste, avec plaisir je subirois ton sort,
 Qui s'est laissé piller en ce bas Monde, a tort.
 Je consens que mon Droit cédant à la Chicane,
 Sur quelque coup de l'Art le Juge me condamne,
 Mon devoir m'imposant la fin de ce Procès,
 Il ne m'importe plus quel en soit le succès (†);

Mais



(*) *En vain, pendant dix ans, un Patru formidable*] Olivier Patru, Doyen de l'Académie Française & Avocat au Parlement, s'est rendu célèbre par sa probité & par ses Plaidoyers, dont on a fait plusieurs Editions.

(†) *Il ne m'importe plus quel en soit le succès*] Alceste en

Mais j'ai beau m'expliquer, l'affreuse Politique
Me refuse à son tour cette ressource unique,
Et mon Juge honteux de n'oser décider,
Me réduit, par orgueil, à plaider sans plaider.
Je doute que Gayot déterre en Normandie (*)
Une Cause pareille à cette Comédie ;
Mais ne présume pas, que pour savoir voler,
On ait par ce moyen l'art de me désoler.
Quiconque à mes dépens se damne, est trop à plaindre,
C'est un Fou furieux, qu'en effet je dois craindre;

Et

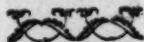


en perdant son Procès, perdit vingt mille Francs; mais il cessa de plaider, & ce bonheur n'arrive pas à tout le monde. C'est des Procès qu'on pourroit presque dire, que leur fin n'est jamais mauvaise.

(*) *Je doute que Gayot &c.*] Le Sr. Gayot de Pitaval, Avocat au Parlement de Paris, a publié des *Recueils de Causes Célèbres avec leurs Jugemens*. Ces Recueils sont estimés, instructifs & amusans. Gayot est mort à Paris en 1742.

Et pour m'en délivrer, lui céder sans regrets
 Des Biens que le Hazard prêta sans intérêts.
 Si la Justice est fourde, & ne porte son Glaive
 Que sur des Malheureux nés pour mourir en Grève (*),
 Si, malgré ses sermens trahissant son Devoir,
 La Cour ose abuser de son triste Pouvoir,
 Je ne prens plus à cœur des lâchetés pareilles,
 Dont chacun chaque jour m'étourdit les oreilles.
 Un Prêtre charitable, un Juge homme de bien,
 Sont deux rares Oiseaux dans le Monde Chrétien :
 L'un s'engraisse en chantant, l'autre à force d'Epices (†);
 Et nous serons toujours les dupes de leurs vices.

A



(*) *Que sur des Malheureux nés pour mourir en Grève*] Place publique à Paris, où l'on exécute des Malfaiteurs.

(†) *L'autre à force d'Epices.*] C'est de quoi feu Mr. Boissin l'aîné auroit pu être garant. Ayant fait une acquisition en

A quelque excès pourtant qu'ils puissent se porter

Le Sage souffre tout, sans jamais s'emporter;

Et si nous aspirons, Alceste, au rang des Sages,

Par un juste mépris, vangeons les Brigandages.

Passons au second point. Voyons si le Bon-Sens

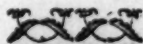
Nous permet de haïr ces Animaux plaisans,

Qu'à l'exemple d'Adam, nous nommerons Hommes-

ses (*).

Je ne suis pas surpris qu'on en fit des Déesse,

Au



en Normandie, il eut un Procès contre l'Abbaye de la Trappe, pour une Redevance de 24. sols seulement, dont il ne vouloit pas que son Fief de la Coypelière fût chargé. Il fut condamné, & ces 24. sols de rente lui coûtèrent plus de 12. années de procédures & de sollicitations, & 12000. Livres de fraix. Il falloit une Philosophie de la trempe de la sienne pour s'en consoler aussi aisément qu'il s'en consolait. Il prétendoit avoir gagné son Procès pendant douze ans, & ne l'avoir perdu qu'un jour. *Hist. de l'Acad. Royale des Inscript. & Bell. Lettr. Tome III. pag. 665. Edit. d'Amst. chez François Changuion.*

(*) *Qu'à l'exemple d'Adam nous nommerons Hommes-* Il est assez étonnant, que dans les Dictionnaires on ne trouve point le mot *Hommesse*, quoiqu'il soit dans toutes nos Bibles. Le mot Hébreu est *Isch*, formé d'*Isch*, c'est-à-dire Homme.

Au tems qu'aux bords du Nil le plus noir des Démonis

Fit au Peuple crédule adorer ses Guenons;

Mais qu'en nos jours encor l'Ennemi de nos Ames

Nous porte à la fureur d'idolâtrer les Femmes,

C'est ce qui me surpasse, à ne te point mentir,

Et c'est aussi de quoi j'aime à me divertir.

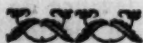
S'il est doux d'être assis sur un charmant Rivage (*),

Et de voir les Nochers menacés de naufrage,

Essuyer les horreurs de la Mer en courroux,

Aujourd'hui j'ose au moins me vanter qu'il m'est doux

De



(*) *S'il est doux d'être assis sur un charmant Rivage,
Et de voir &c.*

Il est doux, lorsqu'on est sur la Terre-ferme, de voir la Mer, agitée par les vents, exercer sa fureur sur des malheureux : non que l'infortune d'autrui donne du plaisir; mais parce qu'il est agréable de ne se pas voir exposé au même danger.

Suave, mari magno turbantibus aquora ventis

E Terra magnum alterius spectare laborem :

Non quia vexari quemquam est jucunda voluptas,

Sed, quibus ipse malis careas, quia cernere suave est.

Lucret. Lib. II. vs. 1. & seqq.

De contempler du Port tous ces Forçats honnêtes,
Qui dans les Eaux de *Tendre* affrontent des tempêtes (*).
Plutôt que de croupir en de folles amours,
J'aimerois mieux plaider le reste de mes jours,
Et devant les Dandins, & tous leurs Subalternes,
Me voir sans cesse en proie aux Pimbêches modernes.
Oui, quand du haut des Cieux quelque Divinité
M'offriroit sa tendresse & l'immortalité,
Tel que le fin Ulysse, à ce bonheur suprême,
Je saurois préférer celui d'être à moi-même.

Non



(*) *Qui dans les Eaux de Tendre &c.*] Dans la I. Partie du Roman de Clélie, on a figuré la Carte du Pais de *Tendre*, dont le dessein est allégorique, pour marquer les divers genres de *Tendresse*. On peut avoir de la tendresse par 3. causes différentes: l'*Estime*, la *Reconnoissance* & l'*Inclination*. C'est pourquoi cette Carte représente trois Rivières qui portent ces 3 noms, & sur lesquelles sont situées trois Villes nommées *Tendre*; savoir, *Tendre* sur Inclination, *Tendre* sur Estime, & *Tendre* sur Reconnoissance, &c.

Non qu'on ne puisse encor, par un heureux hazard,
 Trouver même à Paris une Belle sans fard,
 Un Cœur sincère & pur, dont la vertu divine
 Convertiroit enfin le plus fier Misogyne;
 Mais quoi! pour découvrir un Tresor si charmant
 Il faut des yeux de Lynx, & non ceux d'un Amant.
 Autant que *Réaumur* se connoît en Insectes (*),
 Je me connois, *Alceste*, en Femelles suspectes;
 Je dis qu'une Coquette, eût-elle mille appas,
 Est indigne des vœux du dernier des Goujats.

Tu

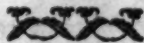


(*) *Autant que Réaumur se connoît en Insectes*] Le célèbre Mr. Réaumur, de l'Académie Royale des Sciences, a donné au Public des *Mémoires pour servir à l'Histoire des Insectes*.

Tu dois en convenir. Conviens encor de même,
Que si tout Homme aimoit , *comme il faut que l'on*
aime ()*:

Si, dis-je, la Vertu gaignoit seule nos cœurs,
Les Femmes auroient soin de réformer leurs mœurs;
Ne pouvant qu'à ce prix s'attirer nos hommages,
Au moins par vanité nos Filles seroient sages.
Tandis qu'impunément les Phrynés, les Laïs,
Pourront deshonorer leur Sexe & leur Païs,
Et trouver néanmoins des Ames assez basses,
Pour se charger après de leurs sales Carcasses:

Tant

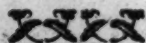


(*) *Que si tout Homme aimoit, comme il faut que l'on aime*
Dans la Scène III. Act. IV. la Coquette Célimène dit à son
Amant le Misantrope : *Non, vous ne m'aimez pas, comme il*
faut que l'on aime.

Tant que les Souverains trouveront des Sujets
 Disposés à prêter, souvent sans intérêts,
 Leurs dociles Moitiés (*), dignes d'autre épithète:
 Tant que la Veuve enfin en brillante Coquette,
 Terminera son deuil, sans manquer d'Epouseurs;
 Je soutiendrai toujours, en dépit des Censeurs,
 Que par l'éclat honteux de leurs lâches foiblesses,
 Nos Foux, nos maudits Foux, corrompent les Hom-
 mes.

Ce Sexe décrié se rendroit vertueux,
 Sans doute, si le nôtre étoit moins vicieux;

Dans



(*) *Tant que les Souverains trouveront des Sujets
 Disposés à prêter, souvent sans intérêts,
 Leurs dociles Moitiés Etc.]*

Lorsqu'Amphytrion apprit que le Grand Jupiter étoit le
 Galant de sa femme, il s'écria sagement:

*Pol me haud pœnisset,
 Scilicet boni dimidium mihi dividere cum Jove.*

Un Partage avec Jupiter
 N'a rien du tout qui deshonoré.

Dans l'un comme dans l'autre on doit blâmer le crime,

Mais la Femme de bien mérite notre estime.

Excuse ma candeur, Alceste, il est certain

Qu'un Mortel bilieux qui hait le Genre Humain,

Et veut pourtant subir le joug du Mariage,

Montre peu de bon-sens, & beaucoup de courage.

Quand l'Esprit le plus doux, quand l'homme le moins

prompt,

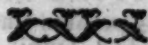
Tel qu'un bon Hollandois, peint par Saint Evre-

mont (*),

Dans les bras d'une Agnès, aussi douce qu'aimable,

S'estime trop heureux, n'étant pas misérable,

Et



(*) *Tel qu'un bon Hollandois, peint par Saint Evremont*]
Saint Evremont dit qu'en Hollande les maris payent la fidélité de leurs femmes d'un grand assujettissement; & que si quelqu'un, contre la coutume, affectoit l'empire dans la maison, la femme seroit plainte de tout le monde, comme une malheureuse, & le mari décrié comme un homme de très-méchante nature.

Tom. I.

B

Et passe toutefois en son lit conjugal,

Les nuits à reciter des vers de Juvénal (*),

Qu'auroit fait, juste Ciel! après dix ans de couche,

Au dos de Célimène un Alceste farouche?

L'Hymen a ses douceurs, malgré les faux plaisans;

Mais il faut dire aussi que dans un certain sens,

L'Hymen, le seul Hymen contracté sans sottise,

C'est l'Hymen annuel du Doge de Venise (†).

Rend's



(*) . . . des vers de Juvénal] Il faut convenir que certains vers de Juvénal sont excellens pour cela. Par exemple, ceux-ci de la Sat. VI. vs. 30. & suiv.

Ferre potes dominam, salvus tot restibus, ullam?

Cùm pateant alia caligantesque fenestrae?

Cùm tibi vicinum se praebeat Aemilius Pons?

Est-il bien vrai que vous preniez une femme? Quelle Furie, quel Démon vous possède? Quoi, n'y a-t-il point à Rome de corde? N'y a-t-il point de fenêtre, d'où vous puissiez vous jeter la tête la première? N'avez-vous pas à votre porte le Pont Aemilien, si commode pour se précipiter dans la Rivière? Aimez-vous mieux vous soumettre au dur esclavage d'une femme?

(†) C'est l'Hymen annuel du Doge de Venise.] Encore ne laisse-t-il pas d'être ridicule.

Rends graces au Destin, qui, payant tes vertus,

Voulut bien à propos te benir d'un refus,

Et te mettre en état de pouvoir à ton aise

Maudire hautement les Matrones d'Ephèse.

Né fourois & chagrin, tu n'aurois pas moins tort

De chercher un Desert, pour y faire le mort.

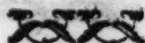
Sans la plus fine fleur de la Philosophie (*),

On n'y sauroit goûter les charmes de la vie:

On y tourne en vain, les Soucis devorans

Sont, pour nous rattraper, autant de Chiens courans (†).

Plu-



(*) *Sans la plus fine fleur de la Philosophie*] Sans ce qu'on appelle en Langue savante: Φιλοσοφίας ἔκραν ζωτον.

(†) *On y tourne en vain, les Soucis devorans*
Sont, pour nous rattraper, autant de Chiens courans.]

Théognis donna des ailes aux Chagrins & aux Soucis des hommes:

Φροντίδας ἀνθρώπων ἔλαχον πτερὰ ποιμήν' ἔχουσας.

Horace les fit monter sur des Vaisseaux & des Courriers.

..... sed Timor & Mina

Scandunt eodem, quod dominus; neque

Plutôt que de t'enfuir devant l'humaine engeance,
 Alceste, pique-toi d'une mâle constance.
 Lorsqu'un Caton nouveau, consultant sa raison,
 Tire, en se poignardant, son Ame de prison,
 Nous l'accusons d'abord d'un manque de courage;
 Que dois-je, à ton avis, penser d'un Demi-Sage,
 Qui, pour avoir peut-être injustement souffert,
 S'enterre tout vivant dans un affreux Desert?
 Je ne prendrai jamais pour un trait de sagesse,
 La preuve d'un dégoût engendré par foiblesse;

Ce



Decedit arata triremi, &

Poss Equitem sedet atra Cura.

Horat. Carm. Lib. III. Od. I. vs. 37, & seqq

Ce malheureux à beau faire : les menaces des Furies vengeresses de ses crimes le persécutent par-tout : elles ne sortent point du Vaisseau où il s'embarque ; & s'il monte à cheval , l'affreux Chagrin se met en croupe , & ne quitte point son Cavalier. Après cela ; il me semble qu'il peut bien m'être permis de métamorphoser les Soucis en Chiens courans , qui ont bon nez , & bonnes jambes pour nous poursuivre.

Ce n'est point par valeur que nous tournons le dos,

Le Fuyard qui se cache agit-il en Héros?

Prétens-tu, Fanfaron, pouvoir de bonne grace

Abandonner un Fort, dont l'Ennemi te chasse?

Demeure, & sache enfin, qu'à force de souffrir,

L'Homme apprend les deux Arts de vivre & de mourir.

Je plains le Fortuné qu'aucun malheur n'afflige,

Il me semble en effet que le Ciel le néglige;

Je suis tout glorieux de pouvoir me vanter

De mille & mille maux, que j'ai pu supporter.

Endure, sans t'aigrir, tous ceux que Dieu tolère,

Et contre tes défauts épuise ta colère.

Triste Esclave des Sens, déplorable pécheur,

Garde-toi de gronder contre le Ciel vangeur.

S'il te paroît trop lent à punir le coupable,

Cette heureuse lenteur me paroît adorable;

Et, quoiqu'homme de bien, je ne provoque pas

Le Ciel à foudroyer les crimes d'ici-bas.

Crois-tu que le Méchant, qui triomphe & prospère,

En insultant le Juste au sein de la misère,

Echappe dans ce Monde à tous les châtimens ?

Chargé de nos mépris il vit dans les tourmens,

De quelque rang qu'il soit, la Justice divine

Lui suscite un Bourreau dans sa noire poitrine;

Et ce Bourreau cruel autant qu'ingénieux,

Souvent d'un Paradis fait un Enfer affreux.

Alceste, bénissons le Fou qui nous opprime,

Ce Fou nous rend heureux, dans le tems qu'il s'ab-

me;

Trop

Trop fier pour t'attrister, sans haine, sans chagrin,

Voi les horreurs du Siècle, où tout finit enfin.

Plus outragé que toi, je mourrai sans rancune,

Parmi les destructeurs de toute ma fortune;

Je borne ma vengeance à leur faire sentir,

Qu'un cœur de peu content, est trop grand pour patir.

De nos Concitoyens si la Race est perfide,

Imitons noblement l'exemple d'Aristide (*);

Et si nos Callias sont plus riches que nous (†),

Rendons de notre sort les gens de bien jaloux.

J'ai

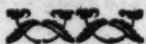


(*) *Imitons noblement l'exemple d'Aristide*] Il fut banni d'Athènes, parce qu'il étoit juste.

(†) *Et si nos Callias &c.*] Callias, riche Vilain, Cousin d'Aristide. Entre autres forfaits, on lui reprocha, comme un crime capital de n'avoir point assisté son parent dans sa misère. *Plutarque* assure, qu'il n'y eut personne, qui ne sortit de cette Assemblée plus amoureux & plus jaloux de la pauvreté d'Aristide, que des richesses de son Cousin.

24 ÉPITRE A ALCESTE.

J'ai dit. Et c'est le cœur imbu de ces Maximes,
Alceste, & non l'esprit qui prêche dans ces Rimes;
Daigne, au moins en faveur de leurs bonnes leçons,
Mettre mes Vers au rang de nos vieilles Chançons (*).



(*) *Mettre mes Vers au rang de nos vieilles Chançons.* Le Misantrope, Act. I. Scène II., en Juge intègre, condamne au Cabinet le Sonnet d'Oronte, & lui préfère une vieille Chançon du tems de Henri IV.





E P I T R E

A

T A R T U F E.

Utinam non essent inter Christianos , qui & Philosophorum fucos , & Pharissæorum hypocrisim superarent! Quod nomen olim fuit infamius , quam Histrionum? Ethnicorum Leges submoverunt ab honoribus , qui fabulam saltassent in Theatro , & hoc sceleratissimum Histrionum genus occupat omnes Orbis honores , nusquam non exercens histrionicam , in Conjugiis , in Fœderibus Principum , in Aulis Regum ac Cæsarum.

Erasm. in Lingua.

Plût à Dieu qu'il n'y eût point parmi les Chrétiens des gens plus masqués que les Philosophes , & plus hypocrites que les Pharisiens ! Il n'y avoit point dans le Paganisme de nom plus infâme que celui d'Histrions ; & les Loix étoient si sévères à leur égard , qu'il suffisoit d'avoir monté sur le Théâtre pour être exclus des Honneurs. Mais aujourd'hui ce sont des maudits Farceurs qui possèdent les premières Dignités de l'Europe , & qui jouent leurs indignes rôles dans les Mariages des Princes , dans leurs Alliances , dans leurs Traités , & dans les Cours des plus grands Monarques.



Artuse , sçavez - vous qu'un Comique mor-
dant,

Censeur toujours heureux de son Siècle impudent,

Prenant le contrepied du vil Aristophane (*),

Vous dépeignit jadis d'un pinceau si prophane,

Qu'aujourd'hui même encor les Sages & les Sots

Appliquent votre nom à tous les faux Dévots ?

Oui, lorsqu'à la Vertu l'Imposteur rend hommage,

On dit qu'il tartufie , & c'est le beau langage (†).

A



(*) *Prenant le contrepied du vil Aristophane*] Molière joua Tartufe l'hypocrite , & Aristophane joua Socrate , le plus sage des Mortels.

(†) *On dit qu'il tartufie &c.*] Ce mot est comique & de raillerie ; c'est faire le faux Dévot. Si l'on veut faire aujourd'hui quelque chose , il faut un peu *tartufier* , dit Richelier.

A vous parler sans fard, de quel front pourroit-on
Excuser votre audace envers le bon Orgon?

L'Esprit le plus subtil y perdrait sa finesse:

Toutefois, étant juste, il faut que je confesse,

Que vous me paroissez aujourd'hui moins affreux,

Non que je sois dévot, ou du nombre de ceux

Qui, faiblement épris d'un zèle charitable,

Voudroient justifier Ève, Adam & le Diable;

Les Monstres que l'Enfer a vomi parmi nous,

Sont tels que sans horreur on peut songer à vous.

Quand je pense, Tartusé, aux Farceurs de l'Europe,

Je deviens hypocondre, & presque misantrope.

Mais, bien-tôt la Raison reprenant le dessus,

Je contemple à mon gré les hommes corrompus;

Ainsi

Ainsi qu'un Curieux avec soin examine
 Ce qui porte le nom d'Insecte ou de Vermine.
 Qu'on me montre un Dévot qui ne soit pas lascif (*),
 Fourbe, avare, orgueilleux, ingrat, vindicatif,
 Je m'engage aussi-tôt à résoudre de même
 Du Cercle & du Quarré l'impertinent Problème.
 C'est à tort qu'on vous crut le plus noir des mortels,
 Pour avoir sçu former des Projets criminels.
 Eussiez-vous fait tomber dans la faute charnelle
 Elmire & Mariane, & la Dame Pernelle (†):

Euf.



(*) *Qu'on me montre un Dévot qui ne soit pas lascif,
 Fourbe, avare, orgueilleux, ingrat, vindicatif]*

Les vrais Dévots sont ceux qui cachent & dérobent au Public toutes les preuves extérieures de la parfaite dévotion. Disons donc hardiment, que tous les Dévots, connus pour tels de tout le monde, sont de lâches Hypocrites, à coup sûr lascifs, fourbes, avares, orgueilleux, ingrats & vindicatifs.

(†) *Elmire & Mariane, & la Dame Pernelle]* Elmire, femme d'Orgon, Mariane, fille d'Orgon, & Dame Pernelle, mere d'Orgon.

Enfliez-vous sçu, pour prix de sa crédulité,
 Réduire encore Orgon à la mendicité;
 En vous je n'aurois vu qu'un Dévot ordinaire,
 Peu digne d'occuper le Pinceau de Molière.
 Vous leveriez au Ciel & les mains & les yeux,
 Si je vous apprenois à quel desordre affreux,
 A quel débordement le Clergé s'abandonne,
 Sans que, grace à nos mœurs, cette Hydre nous étonne.
 Sous le masque d'un Saint un Scélérat vieilli (*),
 Montre aux pieds des Autels, dans l'ombre énorgueillî,

Fin



(*) *Sous le masque d'un Saint un Scélérat vieilli* ? Le Pere Girard de lubrique mémoire, dont le Procès imprimé est entre les mains de tout le monde. Pourquoi donc, dira-t-on, rimer ici son Histoire ? C'est qu'on ne sauroit trop se plaindre de l'impunité des Hypocrites. Les Forfaits du P. Girard ne deshonnorent point les Jésuites, ce n'est que l'impunité de ce Monstre soustrait au feu, qui flétrit la Société :

Nigra Cohors, quorum quidquid non dicitur, ars est
 Noire Cabale, chez qui tout est art ou crime !

Fit voir à l'Univers jusqu'où l'humaine audace
 Pouffe enfin ses fureurs dans la Secte d'Ignace.
 Long-tems ce Fourbe adroit haranguant les Pécheurs,
 Monta de crime en crime au comble des horreurs.
 Du Démon de la chair Emissaire exécration,
 Il devint au Beau-Sexe un Guide abominable;
 Et par les traits maudits d'un mystique Sermon,
 Il traîna l'Innocence aux pièges du Démon.
 En vain, en le formant, la prudente Nature
 Répandit la laideur sur sa maigre figure,
 Par l'horrible secours d'un Bruvage infernal,
 Ce Spectre décharné, sous l'Habit monacal,
 Sçut fasciner les yeux de ses tristes Victimes,
 Et cueillir sourdement les fruits de ses Maximes (*).
 Non



(*) les fruits de ses Maximes.] Abandonnez-vous, &
 laissez faire. Maxime mystique du P. Girard.

Non moins savant en l'art de perdre un fruit d'Amour,
 Ce Pere empoisonneur osa frustrer du jour
 Tous les fardeaux vivans, auxquels il donna l'être,
 Et que souvent encore il dispensa de naître.
 Le Ciel lassé permit qu'enfin ce Séducteur,
 Démasqué par le tems, parût en sa laideur.
 La Justice en frémit, & sur ce misérable
 Leva d'un bras vengeur son Glaive formidable;
 Le Peuple s'attendoit qu'un Trône de fagots (*)
 Recevroit dignement le Roi des faux Dévots;

Mais



(*) *Le Peuple s'attendoit qu'un Trône de fagots*] Les Eco-
 liers des Jésuites mêmes se promettoient ce spectacle. Ils
 trouvoient dans le nom de *Jean Baptiste Girard*, l'Anagram-
 me que voici :

Abi, Pater, ignis ardet.

Allez, Pere, le feu est au Bucher.

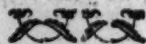
Mais une Puissance supérieure en décida autrement. Ce Jé-
 suite évita le Bucher fatal, comme un Saint calomnié ; &
 des Juges qui l'avoient condamné au feu, furent exilés
 pour

Mais ô Justice! ô Tems! le Santon Catholique,
 Des flammes du Bucher, sauva son corps étique;
 En vertu d'un Arrêt, par la Brigue extorqué,
 Il se vit innocent, & de nouveau masqué;
 La Fièvre l'étranglant, au défaut du Tonnerre,
 Son Cadavre inhumé deshonore la Terre.

Comme un Chef de Brigands, par sa Troupe escorté,
 Se livre à cent forfaits, sûr de l'impunité;
 Un Cafard soutenu par sa noire Cabale,
 Se plonge dans la fange, & se rit du scandale.
 Heureux, pourtant heureux, les crédules Mortels,

Si tous leurs Histrions n'étoient que sensuels;

Si,



pour l'honneur de la Société. L'Avocat de la Cardière, une
 des Pénitentes du P. Girard, eut le même destin. Les Po-
 lissans disoient que ce Pere n'avoit obtenu sa grace, qu'en
 considération des soins qu'il avoit pris d'empêcher que ses
 enfans ne vinssent au monde.

(
 l'Ev
 Ecri
 les
 n'en
 sont
 tre

Si, soigneux de cacher leurs débauches infantes,
Ils ne bravoient le Ciel qu'aux dépens de leurs Ames;
Nous savons que par-tout ces dangereux Esprits
Ressembloit constamment aux Sépulcres blanchis (*),
Qui, par dehors si beaux, sont, suivant l'Ecriture,
Pleins d'ossements de Morts, & pleins de toute ordure.
Le Scrutateur des reins de son doigt éternel,
Pour nous en faire horreur, les peint au naturel;
Et dans nos tems pervers le Bigot est modeste,
Tant qu'il n'est qu'adultère, & convaincu d'inceste.

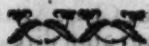
Mais



(*) Ressembloit constamment aux Sépulcres blanchis &c.] Voyez l'Evangile selon St. Matth. Chap. XXIII. Quoique les Saintes Ecritures fourmillent, pour ainsi dire, de traits affreux contre les Hypocrites, il n'y a cependant point de Pais Chrétien qui n'en soit infecté. Les Anglois disent de leurs Libertins, qu'ils sont bien heureux de vivre en Angleterre, parce qu'en tout autre Pais ils se verroient obligés d'être Hypocrites.

Mais ô qu'il s'en faut bien qu'un tel Tison d'Enfer
 Borne son infamie aux crimes de la chair !
 C'est peu de suborner les Femmes & les Filles,
 Un Papelard rusé devore vingt Familles ;
 Et la gloire de Dieu, qu'il cite à tout propos (*),
 N'est qu'une Mine d'or ouverte aux faux Dévots.
 Le faux Dévot, paîtri du limon le plus sale ,
 Ne voit rien au-dessous de son ame vénale :
 Quoique gonflé d'orgueil, l'espoir du moindre gain
 Le rendra plus rampant qu'un Juif qui meurt de faim ;
 Vous ne sauriez, Tartufe, inventer de bassesses,
 Qu'il ne veuille subir par la soif des richesses.

De



(*) *Et la gloire de Dieu qu'il cite à tout propos* Il est étonnant que nous ayons des idées de Dieu assez fausses, pour nous imaginer que nous pouvons par nos richesses contribuer à sa gloire. Cependant c'est ce que les Dévots ne cessent de nous prêcher.

De tous les Animaux c'est le plus gracieux,
 Son air est prévenant, il semble officieux,
 Mais de l'homme de bien, hélas ! c'est l'antipode,
 Un Saint Jean au dehors, au dedans un Hérode (*).
 Le seul Dieu qu'il adore, & qu'il croit sage & bon,
 N'est pas un Dieu de pâte, en forme de jetton;
 C'est un Dieu plus puissant, le Tyran de la Terre,
 C'est le Dieu pour lequel nos Rois se font la guerre.
 Soit pour thésauriser, ainsi que ces Oiseaux,
 Qui, nés larrons publics, nous volent des Joyaux,

Ou



(*) *Un Saint Jean au dehors, au dedans un Hérode* Ce Vers est emprunté de St. Bernard. Ce Pere de l'Eglise, en faisant le Portrait d'Abeillard, dit: *Homo sibi dissimilis: intus Herodes, foris Joannes; totus ambiguus.* C'est un homme qui ne s'accorde pas avec lui-même; c'est un Hérode au dedans, un St. Jean au dehors, ou pour mieux dire, un *ambigu* qu'on ne sauroit définir.

Ou soit pour assouvir ses passions secrètes,
 Le Bigot à tout prendre a toujours les mains prêtes.
 Nos Peres étonnés ont vu le Cardinal (*)
 Se charger saintement du métier d'Annibal (†),
 Et zélé Défenseur de Troupes hérétiques,
 Armer un bras sacré contre des Catholiques.
 Plus d'un Dragon mitré, deserteur de l'Autel,
 Fit dans le Champ de Mars briller son naturel;



(*) *Nos Peres étonnés ont vu le Cardinal, &c.*] Le fameux Cardinal de la Vallette. En 1635. l'Empereur ayant fait assiéger la Ville de Mayence, dont les Suédois s'étoient rendus maîtres, sous la conduite du Grand Gustave, le Cardinal de Richelieu, autre grand Capitaine Cardinal, envoya au secours des Suédois Luthériens le Cardinal de la Valette, à la tête d'une Armée, &c les Impériaux, bons Catholiques Romains, levèrent effectivement le siège, à l'approche de cette guerrière Eminence.

(†) *Se charger saintement du métier d'Annibal.*] Annibal, Ennemi juré des Romains dès l'âge de 9. ans.

Un Evêque Allemand, domptant sa Capitale,

Fit trois fois bombarder sa propre Cathédrale (*).

Il est vrai qu'en nos jours ces Masques disparus,

S'ils flétrissent l'Histoire, au moins n'existent plus.

Nous voyons cependant des Prélats mercenaires,

Qui, sans courir les Mers, sont d'étranges Corsaires;

Où



(*) Un Evêque Allemand, domptant sa Capitale,

Fit trois fois bombarder sa propre Cathédrale.]

Bernard de Galen, Evêque de Munster, sa Patrie. On lit le passage suivant dans le Commentaire Philosophique de Bayle, Disc. prél. p. 94. Ed. 1713. *Quelques Tailles douces... ont couru, à ce qu'on dit, de l'Evêque de Munster, Bernard de Galen, où on lui voyoit sur la tête une moitié de Mitre & une moitié de Casque : une Crosse d'une main & un Sabre de l'autre : une moitié de Rocher & une moitié de Cuirasse sur le corps, & ainsi du reste à proportion : faisant sonner le monte à Cheval, à la moitié de sa Messe, & la Charge, à l'endroit où il auroit fallu donner la Bénédiction & l'ite Missa est. Il est certain qu'il fit par trois fois bombarder la Ville de Munster, & que les Bourgeois, pour en conserver la mémoire, firent mettre en leurs Drapeaux ces trois mots honorables :*

GALen InCenDIt VrbeM.

qui marquent l'an 1657. Durant un de ces Bombardemens, un Prêtre, qui étoit devant l'Autel occupé à dire sa Messe, fut renversé par une Bombe, qui ne respecta pas même le Dieu que l'Evêque devoit adorer. Voyez l'Histoire de Bern. de Galen, tant en François qu'en Hollandois.

Où qui, grands Partisans, font d'aussi beaux Explois,
 Que tous ceux de *Kleinholtz*, que tous ceux de la Croix(*);
 De plus d'un Libertin, de plus d'un franc Athée,
 La noble intégrité sera toujours vantée (†);
 Mais j'ose défier tous les Peuples sensés,
 D'avoir des Gens dévots & non intéressés.
 Comparons nos Béats, décriés dans le monde,
 A ces noirs Fainéans de Race vagabonde,
 Qui, connus pour Frippons, prédisent à chacun
 Mille & mille bonheurs, dont il n'arrive aucun;

Ce



(*) *Que tous ceux de Kleinholtz, que tous ceux de la Croix*]
Kleinholtz & la Croix deux fameux Partisans au Service de
 France.

(†) *De plus d'un Libertin, de plus d'un franc Athée,*
La noble intégrité sera toujours vantée.

Des Barreaux, en France, & Spinoza, en Hollande, donnèrent,
 par exemple, des preuves indubitables de leur désintéresse-
 ment. Voyez leurs Articles dans Bayle.

Cependant , à bon compte , ils demandent l'aumône ,
Et, sont-ils les plus forts, ils n'épargnent personne.
Nonobstant leur décri , ces Traîtres savent l'art
D'enforceler les Grands , qu'ils trompent tôt ou tard ;
Ils savent emporter sur la foi des grimaces ,
Les Emplois lucratifs , les Honneurs & les Graces.
Quand je vois le Grimaud , aussi faux qu'ignorant ,
Indigne d'occuper le Poste de Laurent (*),
Régir toute une Cour , & lui servir d'Oracle ,
Je pense que Satan opère ce Miracle ;
Et qu'en montrant son Fourbe aux Sages consternés ,
Il dit : *Adorez-moi , vous serez couronnés* (†).

En



(*) *Indigne d'occuper le Poste de Laurent*] Garçon de Tartu-
fe, qui professoit le Cagotisme parmi les Servantes d'Orgon.

(†) *Il dit : Adorez-moi , vous serez couronnés*] Cela se pour-
roit bien , puisqu'il fit une proposition bien plus impertinente
à Notre Sauveur même. Voyez St. Matth. Chap. IV. vs. 9.

En effet, aujourd'hui, pour brusquer la Fortune,
L'infâme Hypocrisie est la route commune;
Au moins en mon Païs, ainsi qu'en plus d'un lieu,
On obtient tout de l'Homme en se jouant de Dieu.
Comme on voit que le Peuple, au péril de sa vie,
Du sage Médecin follement se défie,
Et court aux Charlatans sur des tréteaux montés;
De même nous voyons des Princes hébétés
Préférer aux vertus du Mortel le plus digne,
Les gestes & le jeu d'un Imposteur insigne.

Mais s'il est dur pour nous que les Pharisiens
Usurpent les Honneurs, se gorgent de nos Biens;
Il faut avoir, Tartufe, un fond de patience,
Pour supporter encor leur maudite arrogance.

Quel

Quel Esprit transcendant pourroit approfondir
 L'orgueil d'un saint Farceur, qui vient de s'aggrandir ?
 Il se croit aussi-tôt un noble Phénomène,
 Et l'homme merveilleux que cherchoit Diogène;
 Témoin le fier Troffet (*), le plus vilain des Sots,
 Qui ne sçut de sa vie assembler quatre mots.
 Cependant à l'Eglise, étant bon Pantomime,
 On le prit bonnement pour un Esprit sublime;
 Et lui; qui n'entend point le Latin d'*A Kempis* (†),
 S'est fait nommer le Chef des Prêtres de Thémis.

Vou-



(*) *Témoin le fier Troffet*] *Similis Jumentis, quæ prorsus intereunt*: Semblable aux Bêtes brutes, qui périssent entièrement, dit le Prophète Roi, Ps. XLIX. vs. 22.

(†) *le Latin d'A Kempis*.] Dans le Lutrín de Despréaux, *Alain*, ce savant homme, entend, dit-on, le Latin d'*A Kempis*; mais le fier *Troffet* ne l'entend certainement pas. On peut dire qu'il abuse du Privilège qu'ont ses semblables d'être ignorans.

Voulez-vous éprouver, pour plus de certitude,

Jusqu'où peut en nos jours aller l'ingratitude?

Imitez mon exemple. Avec zèle & ferveur

Ouvrez à des Cafards & la Bourse & le cœur :

Que, trouvant tous les jours en vous un Hôte aimable,

Pour eux & leurs amis ils règlent votre table;

Vous conviendrez qu'Esopé a bien philosophé

Dans le Conte connu du Serpent réchauffé.

Engraisser le Bigot : au lieu d'une Sangsue,

C'est s'appliquer soi-même un Scorpion qui tue.

Offenser le Bigot : c'est, en desespéré,

Provoquer les horreurs d'un Supplice assuré.

Vous pouvez insulter la Majesté divine,

Sans craindre là-dessus que quelqu'un vous chagrine;

Mais

Mais dans tout l'Univers si quelque Individu
 Irrite un Papelard, c'est un homme perdu.
 Apprenez que le Ciel vient de purger le Monde
 D'un Auteur, Esprit fort (*), si non Esprit immonde,
 Qui, déclarant la guerre à Dieu dans ses Ecrits,
 Blasphéma librement, & n'eut point d'ennemis.
 Mais le jour qu'il osa tourner la Batterie.
 Contre les fiers Cagots, qui mangent sa Patrie,

Du



(*) *D'un Auteur, Esprit fort, &c.] Du Comte de Passeran,* connu par quantité d'Ouvrages sottement impies, & qui pourtant ne lui causèrent pas la moindre peine. Mais ce Comte Savoyard s'avisa ensuite d'attaquer les faux Dévots, & de vouloir anéantir la Hiérarchie de l'Eglise; & c'est ce qu'on ne lui pardonna point. Il fut dépouillé de ses Biens & de ses Emplois, & ne se sauva qu'à peine hors de sa Patrie. On l'a vu en France, en Angleterre & en Hollande toujours persécuté, & sans ressource. Il mourut, si je ne me trompe, au mois de Nov. 1738. à la Haye, après avoir fait mille bassesses pour se réconcilier, non avec son Dieu, mais avec les Prêtres & les Moines. Il détesta tous ses Ecrits sans exception, & partit pour ce même Purgatoire dont il s'étoit tant raillé,

Du haut de sa Fortune il se vit culbuté,

Errant & fugitif, proscrit, persécuté;

Et n'ayant nul appui contre la sainte Bande,

Il mourut comme un lâche au sein de la Hollande.

Le Corps des faux Chrétiens est un Corps d'enragés,

Qui lave dans le sang ses Membres outragés;

Il faut, pour échapper aux traits de sa vengeance,

D'autres efforts que ceux de l'humaine prudence.

Ces Oppresseurs sacrés, sachant sur les Autels

Aiguïser leurs poignards, frappent des coups mortels;

Ils ont par-tout sur nous les mêmes avantages

Qu'auroient nos Grenadiers sur des *Hurons* sauvages.

Tels sont tous nos Dévots, & s'il est sous les Cieux

Un Etre plus méchant, plus faux, plus furieux,

C'est

C'est la Femme dévote, Amazone sacrée,
Ou plutôt du Démon Prophétesse inspirée.
Aux Vices des Cafards, elle ajoute en son cœur
Tous les défauts du Sexe, & sa propre noirceur.
Si la Sphinx, en son tems si funeste à la Grèce (*),
Fut Femme, Aigle & Lion, la Fourbe en son espèce
Est Femme & Crocodile, est le Monstre en un mot,
Qui ne respecte rien, sinon le faux Dévot.
La Bigote se rend d'autant plus redoutable,
Qu'elle entre en des détails dont l'Homme est incapable.

Elle



(*) Si la Sphinx, en son tems si funeste à la Grèce, &c.] Chacun fait la Fable de ce Monstre, Femme, Aigle & Lion. Des Auteurs disent que ce fut une Flote qui s'empara de la Béotie, & infesta le Païs Thébain, sous la conduite d'une méchante Femme.

Elle a plus d'Espions & plus de Rapporteurs
Que n'en ont à Madrid tous les Inquisiteurs :
Plutôt que de manquer un Coup qu'elle médite,
Le Bourreau recevroit l'honneur de sa visite;
Habile à comploter, à former des Partis,
Elle séduit les Grands, & corrompt les petits.
S'agit-il de sauver un Traître sacrilège ?
La Sainte en fait un Saint, le prône & le protège.
S'agit-il d'abîmer l'Innocent qui déplaît ?
La Sainte en fait soudain un Scélérat complet.
Parcourez l'Univers, aux dépens des Dévotés,
Tout Païs fournira d'étranges Anecdotes ;
Et j'en fournirois même ici ma bonne part,
Si je ne savois pas qu'un Sage babillard,

Est-il un vrai Socrate, eût-il mille mérites,
Doit craindre le Poison, s'il mord les Hypocrites.
C'est vous les peindre assez, que de vous avouer
Qu'au prix d'eux, sans rougir, on pourroit vous louer.
Depuis le jour honteux, qu'une Femme rusée
Vous rendit du Public la fable & la risée,
Vous prites le parti de ne paroître plus
Aux yeux des bonnes gens si lâchement déçus.
Mais nos vils Imposteurs, hardis en leurs disgraces,
Recevraient mille affronts, sans changer de grimaces;
Et de tous les Pécheurs, de tous les Scélérats,
Le Bigot est le seul qui ne s'amende pas.
Sachez me démentir, Tartufe, en honnête homme,
Amendez-vous enfin, j'irai le dire à Rome.



ÉPITRE

JOURDAIN.

*On ne se choisit point son Pere.
Par un reproche populaire,
Le Sage n'est point abbatu;
Oui, quoique le Vulgaire en pense,
Jourdain, la plus vile naissance
Donne du lustre à la Vertu.*

De la Motte Houd.



Ourdain, n'aspire point au rang de
Gentillâtre.

Le Bourgeois anobli, vrai sujet de Théâtre,
N'est ni chair ni poisson, & ne quadre aujourd'hui
Qu'avec des Gens marqués au même coin que lui.

Rimons, à ce propos, certaine Fable ancienne,
Que j'appris autrefois d'un Philosophe à Vienne.

- „ Un Souriceau, honteux d'être né Souriceau,
- „ Voulut changer d'état, & devenir Oiseau.
- „ L'Insecte fit aux Dieux des prières si belles,
- „ Qu'il conserva son poil, & qu'il obtint des ailes;
- „ C'est la Souris-Oiseau, c'est cet Oiseau-Souris,
- „ Qui, grotesque Animal, n'excite que nos ris.”

Je te laisse le soin de commenter ma Fable,
La Morale en est saine, aussi-bien que palpable.
Mais quand, par ton argent, tu pourrois à la fin
De la Chauve-fourmi t'épargner le destin,
Le Fils doit-il rougir du Métier de son Pere?
Jourdain, ouvre les yeux, reviens de ta chimère;

Crois-moi, le gros Marchand, utile Roturier,
Exerce en son Comptoir le plus noble Métier.
C'est un Héros sensé sur la Terre & sur l'Onde,
Et qui seul fait rouler les richesses du Monde.
C'est par sa probité que puissant sans éclat,
Père de l'Abondance & l'appui de l'Etat,
Le seul Marchand produit des Tresors innombrables;
Qui n'existent jamais, & sont inépuisables.
Comptons ces Malheureux, qui périroient de faim,
Si le sage Marchand ne leur donnoit le pain;
Nous serons convaincus, que l'homme qui trafique,
En digne Citoyen, soutient la République.
Que vois-tu donc de bas & d'ignominieux,
Jourdain, dans le Commerce, où vivoient tes Ayeux,

Où la Fortune, encor prodigue en récompenses,
 Offre aux Mortels prudens des richesses immenses?
 Pourquoi, Jourdain, veux-tu frustrer tes Descendans
 Du droit de s'enrichir en Bourgeois importants?
 Pourquoi leur imposer le Joug de la Noblesse,
 Qu'on ne peut secouer sans honte & sans bassesse?
 Né d'illustres Parens, mon Nom m'est un fardeau,
 Qu'il faut qu'avec honneur je porte en mon tombeau,
 Dupe d'un préjugé qui m'exclut du Commerce,
 Des chimères d'autrui, malgré moi, je me berce;
 J'ai beau considérer le bonheur du Marchand,
 Si je pense en Anglois, j'agis en Allemand (*).

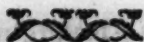
Pour



(*) Si je pense en Anglois, j'agis en Allemand.] En Angleterre, où le Bon-Sens triomphe, le Commerce ne dégrade point; & dans tous les autres Pais de l'Europe, la Noblesse, ivre de chimères, abhorre le Négoce. Un Gentilhomme Alle-

Pour révéler des Morts, suivant un faux Système,
 Je trahis des Vivans, je me trahis moi-même;
 L'Hermine meurt de faim, pour ne se point salir,
 Je reste malheureux, de peur de m'avilir.
 Conçois le triste état de l'Homme de naissance,
 Qui contre la Fortune épuise sa constance,
 Qui, voyant tout l'Orgueil de sa Maison déçu,
 Voudroit pouvoir cacher quel sang il a reçu.

Le



mand se croiroit sur-tout deshonoré par le Métier du Négociant, tandis que les Princes d'Allemagne négocient & vendent, comme ils le trouvent à propos pour leurs intérêts. Le Gentillâtre même vend les fruits de sa Terre; mais il n'oseroit entrer dans le Commerce, pour y faire une fortune considérable. En Hollande la Noblesse pense de même, quoique voisine de l'Angleterre. Cependant les Hollandois conviennent, que leur République ne subsiste que par le Commerce. Pourquoi donc n'imitent-ils pas les anciens Habitans de Carthage, République marchande & guerrière en même tems? Les plus considérables de la Ville ne dédaignoient pas de faire le Négoce, & d'augmenter par-là les forces de l'Etat; mais en Hollande, le Noble ne songe qu'à mettre les Emplois lucratifs dans sa Famille. On lui conseille de lire avec attention l'Histoire ancienne de Mr. Rollin, Tom. I., *Hist. des Carthaginois.*

Le Chêne foudroyé, privé de sa verdure,
Fait dans un Parc riant une affreuse figure ;
Mais le Noble abîmé dans ce monde insolent,
Jourdain, est un spectacle encor plus desolant.
Le Bourgeois opprimé, par cent routes faciles,
Contre les coups du Sort sçait trouver des asyles,
Sans flétrir ses Parens, sans choquer ses Amis,
Porin, de Conseiller, devint petit Commis ;
Comme on croit qu'un Denys, ayant fini son rôle,
De superbe Tyran, se fit Maître d'École.
En cultivant quelque Art au gré de son talent,
Le Bourgeois se distingue, & se rend opulent ;
Pour peu qu'il soit savant (*), son savoir le fait vivre,
Il s'érige en Auteur, il vend plus d'un sot Livre.

Le



(*) Pour peu qu'il soit savant, &c.] Le Bourgeois médiocrement

Le Noble desœuvré ne s'avise jamais

D'exercer les Beaux-Arts, sans tomber en des fraix (*).

Fût-il un Phidias, un Apelle, un Orphée,

Des Savans de son tems fût-il le Coryphée,

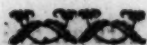
Sans un bonheur plus rare encor que son savoir,

Comment parviendrait-il à se faire valoir?

Jadis le Noble exempt de ce qu'on nomme Etude,

Osoit cesser d'être homme, & dans sa solitude

Imi-



crement lettré se tire aisément d'affaire : il se fait Médecin, ou Avocat :

*Solet hic defendere Causas
Nobilis indocti.*

Que diroit-on en Espagne, en France, en Italie, en Allemagne & en Hollande, d'un Homme de naissance qui se feroit Avocat ou Médecin? Cependant toutes ces Nations conviennent que l'Avocat & le Médecin exercent des professions très-honorables. Quelle contradiction!

(*) *D'exercer les Beaux-Arts, sans tomber en des fraix.* Les Beaux-Arts sont presque tous des Ecueils dangereux pour un Homme de qualité sans fortune. Ils l'engagent dans de grandes dépenses, lui consomment un tems considérable, & ne lui fournissent que des amusemens stériles.

Imiter le Bléreau, qui s'engraisse en Eté,

Et dort durant l'Hyver, en sa loge emboité;

On exigeoit de nous les Vertus militaires,

Et l'on nous dispensoit d'acquérir des lumières.

Mais ces tems ne sont plus; aujourd'hui le Hqbreau
Commence à tourmenter son fils dès le berceau.

L'Enfant bégaye encore, & son rigide Pere

Le livre à la merci d'un Pédagogue austère,

Qui brutal & pédant, hargneux comme un Mâtin,

A grands coups de fêrule inculque le Latin.

A peine initié dans les Langues savantes,

L'Ecolier malheureux (*) doit aux Langues vivantes

S'a-



(*) [L'Ecolier malheureux &c.] Le François pourroit-il aujourd'hui se dispenser d'apprendre la Langue Angloise, & l'Anglois, pourroit-il se dispenser d'apprendre la Langue Française? Tous les autres Peuples se trouvent obligés d'apprendre le François & l'Anglois, s'ils veulent lire de bons Ouvrages.

S'adonner sans relâche, afin d'étudier

Tous les Livres divers, qu'on a sçu publier.

En ce Siècle éclairé, c'est peu qu'un Gentilhomme

Possède les Auteurs de la Grèce & de Rome:

C'est peu de digérer Aristote & Platon :

S'il ne devore aussi Descartes & Newton,

Bernoulli, Leibnitz, Wolff, Keill, Clarcke, Bayle &

Locke;

Ce n'est qu'un ignorant, dont le Savant se moque.

En effet, aujourd'hui que les Cieux sont ouverts,

Avec le grand Newton, mesurer l'Univers,

Comprendre, ainsi que lui, cent vérités si belles,

Des Ouvrages de Dieu tracer des Plans fidèles:

En-



vrages. Saint Evremont disoit en raillant, qu'il falloit savoir l'Espagnol, uniquement pour lire Don Quichotte.

Ensuite, à la clarté de la saine Raïson,
 Examiner son Ame en sa noire prison,
 Débrouiller le fatras de son histoire obscure,
 Enfin, du Corps humain connoître la structure;
 Ce sont-là des devoirs (*) dont les Nobles aîsés,
 Et maîtres de leur tems, ne sont plus dispensés.
 On doit, en s'appliquant aux Sciences abstruses,
 Encor sacrifier aux Graces, comme aux Muses;

Sans



(*) *Ce sont-là des devoirs, &c.* J Dira-t-on que j'exige ici trop d'un jeune Seigneur opulent & désœuvré? Je m'en rapporte au célèbre Mr. Locke, qui dans son *Traité de l'Education des Enfans*, ne fait pas grace aux jeunes Gentilshommes. J'exige d'eux une legere connoissance de l'Anatomie, parce qu'il est honteux de n'avoir pas une juste idée de la structure du Corps humain. Locke veut encore que les gens de condition apprennent des Métiers; mais j'avoue qu'en cela je ne suis pas trop de son sentiment. En revanche, je conviens que ce grand Homme n'avance rien, par rapport à la Poësie, qui ne soit très-sensé.

Si saperem; doctas odissem jure Sorores.

Si je faisois bien moi-même, je ne m'amuserois pas à faire ma cour aux Muses.

Sans les Graces, Jourdain, l'Homme de qualité,

Même en son Cabinet, n'est qu'un Pédant croté.

C'est lui qui doit sur-tout savoir les Belles-Lettres,

Amusement si doux, si cher à nos Ancêtres;

Mais que j'ose en nos jours nommer un vrai travail,

Dont je te ferois peur par le moindre détail.

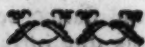
Et quand tu ne voudrois qu'étudier l'Histoire,

Tu conviendrois bien-tôt que c'est la Mer à boire (*).

Puisqu'il n'est point permis qu'on ignore les Loix,

Gardons-nous d'oublier l'étude de nos Droits.

Tu



(*) *Tu conviendrois bien-tôt que c'est la Mer à boire.*] Pour Monsieur Jourdain, s'entend. Il est vrai cependant que l'étude de l'Histoire devient insensiblement pénible. Ceux qui dans deux mille ans d'ici cultiveront les Belles-Lettres, trouveront de quoi se remplir la mémoire. L'Abbé Lenglet du Fresnoy nous a donné, en 3 Volumes assez épais, une *Méthode pour étudier l'Histoire*.

Tu peux t'en délivrer, en gagnant à la guerre

Une Jambe de bois, avec un œil de verre;

Mais sans ce dur Métier, qui, soit dit en passant,

Ne vaut pas le repos du bon Négociant,

L'Usage veut encor que tu sois grand Juriste (*);

Et c'est, à mon avis, le fardeau le plus triste,

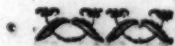
Et le plus rebutant qu'on puisse imaginer,

Pour troubler le Chrétien, pour le faire damner.

N'ignorons-nous plus rien ? nous estimons-nous sages ?

Jourdain, c'est le vrai tems de faire nos Voyages.

Pour



(*) *L'usage veut encor que tu sois grand Juriste.* Il n'est pas permis d'ignorer les Loix, & la Jurisprudence nous est avantageuse dans l'occasion; mais il faut qu'on m'accorde aussi, qu'elle devient assommante, lorsque, par exemple, elle ne nous sert qu'à nous éclairer sur la conduite de la plupart des Juges, & de ceux dont ces Messieurs dépendent. L'ignorance des Loix seroit une belle Source de consolations, si l'on pouvoit l'acquérir comme on en acquiert la connoissance.

Pour voir de hauts Clochers, des Palais, des Châteaux,
 Des Aqueducs, des Ponts, des Jardins, des Tombeaux,
 Nos Peres curieux mangeoient de grosses Sommes;
 Nous devons voyager, mais pour voir les grands Hom-
 mes (*).

Ce n'est qu'en voyageant que l'Homme se défait
 De tant de préjugés fucés avec le lait.
 L'Etranger nous instruit, & même nous découvre
 De grandes vérités, qu'on n'apprend point au Louvre.
 Pour connoître le Monde, il faut le voir, Jourdain,
 Et par les Nations juger de Genre Humain.

Ce



(*) *Nous devons voyager, mais pour voir les grands Hommes.*]
 L'Homme de condition doit voyager, & voir du moins la
 moitié de l'Europe. Les Anglois & les Allemands, à la honte
 des autres Nations, sont grands voyageurs; mais comment
 voyagent-ils ? *Pour voir de hauts Clochers &c.* Je reviens encore
 ici au Traité de l'Education des Enfans par M. Locke. Que tout
 Pere y lise l'Article XXVII. §. CCXIX. concernant les Voyages,
 trad. par Mr. Coste.

Ce n'est pas tout, mon Cher, en quittant la Roture,

Il faut changer d'esprit, ainsi que de figure.

Si le Noble nouveau se dément une fois,

S'il nous laisse entrevoir, qu'il fut jadis Bourgeois,

Si son air est grossier, son langage rustique,

Chacun se rit tout bas du Courtaud de Boutique.

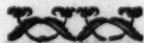
Avant que de songer à te faire anoblir (*),

Charge les Gens de Cour du soin de te polir;

Apprens à bien penser, à t'exprimer de même,

Rends-toi par tes vertus tout digne que l'on t'aime;

Et



(*) *Avant que de songer à te faire anoblir &c.] On ne condamne point en cette Epître les gens de mérite, qui, à l'exemple de Spanheim, de Puffendorff & de Leibnitz, acceptent, je dis acceptent, des Lettres d'anoblissement. On ne condamne que les Jourdain, qui, fondés sur la Bourse, sans mérite & sans talens, renoncent au Négoce de leurs riches Ayeux, pour se faire anoblir par des Princes, qui vendent des Titres, en Marchands de Noblesse.*

Et borne ton orgueil à mériter l'honneur
De sortir du Néant pour être gros Seigneur.

Mais je t'entends déjà: tu crois que, pour médire
Des nouveaux Anoblis, j'aiguise ma Satire;
Que pauvre, & pourtant fier de mes Seize Quartiers.
Je drappe, en rimaillant, les riches Roturiers.

„ A quoi bon, *diras-tu*, par une fotte Fable,
„ Etouffer dans les gens le desir si louable
„ De s'accroître en honneurs, & d'obtenir un rang,
„ Que la Noblesse, à tort, ne croit du qu'à son Sang?
„ Réparer le défaut d'une vile naissance,
„ C'est toujours un devoir, non une extravagance.
„ *Tu me diras* qu'envain je tâche d'établir
„ Que ce sont les Vertus qui doivent anoblir;

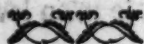
„ Qu'on

„ Qu'on sçait comme en nos jours la Paresse & les Vices,
„ Loin de nous faire horreur, ne font que nos délices;
„ Et que partant de vous on ne peut exiger
„ Ces Vertus qu'aujourd'hui nous osons négliger”.

Répondons sans aigreur : l'amour du vrai m'inspire.
Si donc la Vérité m'arrache une Satire,
Avocat du Bon-Sens, je m'en lave les mains,
Et respecte d'ailleurs le moindre des Humains.
Ennemi de l'Orgueil, j'estime & je révère
Le Fils, le digne Fils, qui surpasse son Pere;
Mais lorsque l'argent seul, dans le Négoce acquis,
Fait le nouveau Baron, le Comte, le Marquis,
Je dis à ces Seigneurs, deserteurs de Mercure,
Que tout Titre acheté n'est qu'une grosse injure.

Je conviens volontiers, que, par un lâche abus,
 Nous sommes tous exemts de prouver des vertus;
 Et qu'un Sot sans mérite, en faveur de ses Titres,
 A Cologne, à Strasbourg, entre dans des Chapitres (*),
 Où le Fils du Grand Turc se verroit refusé,
 Quand même par le Pape il seroit batifé.

Je



” (*) *Al Cologne, à Strasbourg, entre dans des Chapitres &c.*] Citons ici l'éloquent Balzac d'hyperbolique mémoire. „ Avouons, dit-il, que les Allemands sont de plaisantes gens en cela, (*en fait de Noblesse*) & que leur délicatesse va jusqu'à l'excès & à la superstition. Plusieurs Souverains d'Italie auroient bien de la peine à passer pour Gentilshommes parmi eux, si on leur demandoit les Huit Quartiers qu'il faut montrer du côté du Pere & de la Mere. Je vai plus avant; & il me souvient d'un estrange mot, que j'ai ouï dire en pareille occasion. L'Empereur des Turcs, quelque grand Seigneur qu'il soit, n'est pas Gentilhomme du côté de sa Mere. Si donc un de ces Princes Turcs se faisoit batifiser, & qu'il lui prit envie de se faire Chanoine de Cologne ou de Strasbourg, le Chapitre auroit droit de s'opposer à sa réception, jusqu'à ce qu'il se fût fait dispenser; & s'il le recevoit après cela, ce ne seroit que par faveur & par privilège.” *Dissert. de la Noblesse, Tom. II. in folio.* Mais j'ose ajouter que les Chapitres en Allemagne se révolteroient plutôt contre le St. Siège, que de recevoir un Membre non qualifié. On exige rigoureusement des preuves de Noblesse: on n'exige jamais des preuves de Vertu; c'est l'usage. Le Chevalier d'Her**** c'est-à-dire Mr. de Fontenelle, compte toutes les Laides pour Roturières; comptons tous les hommes sans vertu, pour des hommes de la lie du Peuple.

Je dis plus. Je conviens, qu'en faveur de sa race,
A plus d'un *Don Juan* la Justice fait grace;
Qu'à la honte du Siècle, à la honte des Grands,
La Fortune ne rit qu'aux Nobles ignorans;
Que tel ose obtenir tout ce qu'il se propose,
Qui pourtant ne sçait pas s'il parle Vers ou Prose.
Mais de grace, Jourdain, si tu sçais ton devoir,
Des lâchetés d'autrui veux tu te prévaloir?
Si je suis ignorant, si je suis méprisable,
Crois-tu que mes défauts te rendront excusable?
Que jamais le Public ne demande pourquoi
Jourdain est Gentillâtre, anobli par le Roi?
Que plutôt le Public se demande sans cesse
Pourquoi Jourdain n'est pas du Corps de la Noblesse?

Rougir de ses Parens; c'est déjà mériter
 Le mépris souverain qu'on vouloit éviter.
 Quand le fameux *Rousseau* seroit mon propre frere (*),
 Quand pour tous les Mortels ce seroit un Mystère,
 Loin d'en faire un secret, par-tout j'irois crier:
Qu'on m'admire, je suis le fils d'un Savetier!
 Un aveu si sensé me combleroit de gloire,
 Et si quelqu'un daignoit douter de mon histoire,
 Quel doute consolant pour un cœur généreux,
 Qui sent que la Vertu rend l'Homme précieux!
 La basse extraction relève le mérite,
 Et prête un grand éclat à la saine conduite;

Mais



(*) *Quand le fameux Rousseau seroit mon propre frere.*] On reproche à *Rousseau*, qu'étant fils d'un Savetier, il eut hon-
 re de l'être. Si c'est une calomnie; d'où vient que *Rousseau*
 ne s'en justifie point? S'il est vrai que son Pere fut un misé-
 rable Savetier, pourquoi ce Poëte ne s'en glorifie-t-il pas?

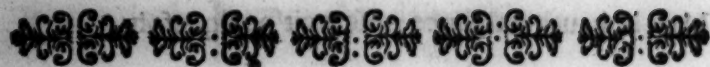
Rousseau, la plus vile naissance

Donne du lustre à la Vertu.

Ce Poëte est mort à Bruxelles le 17. de Mai 1741. âgé de
 64 ans.

Mais la haute naissance obscurcit quelquefois
De belles qualités & de nobles Explois.
Ne sois donc plus honteux du ventre de ta Mere,
Ose avouer, Jourdain, le Métier de ton Pere.
Si jamais le Sultan te nomme Grand-Vizir,
Ne dissimule point, donne-toi le plaisir
D'étonner le Sérail, & dis d'un ton de Maître:
Je suis fils de Marchand ; je fais gloire de l'être.





EPI TRE

A

SGANARELLE,

MÉDECIN MALGRÉ LUI.

Si Fortuna volet, fies de Rhetore Consul,

Si volet hæc eadem, fies de Consule Rhetor.

Juven. Sat. VII. vers. 196, & 197.

La Fortune n'a qu'à dire, elle fait quand elle veut
D'un Pédant un Consul, d'un Consul un Pédant.



Rûlez tous vos Fagots, & soyez Méde-
cin,

Tel, en votre faveur, est l'ordre du Destin;

Vous devez obéir, fortuné Sganarelle,

Balancer, ce feroit vous déclarer rebelle.

A S G A N A R E L L E. 69

Si vous concevez peu comment un Villageois,
Que le Ciel ne créa que pour couper du bois,
Peut être par hazard tiré de son Village,
Et devenir soudain un rare Personnage;
Sachez que la Fortune est en droit d'opérer
Des Miracles plus grands, pour nous desespérer.

Je ne veux point ici, misérable Copiste,
Etaler du Savoir, vous dresser une Liste
De Faquins couronnés, qui sur le Trône assis,
S'acquittant d'un Métier qu'ils n'avoient point appris,
Régnoient plus noblement que des Rois légitimes.

Nous ne comptons jamais nos fautes pour des crimes,
Et le Siècle indulgent se plaît à colorer

Les sottises de ceux qu'il nous fait honorer.

Nous avons vu monter à des Postes illustres
 Les Gredins les plus lourds, les plus indignes Rustres,
 Qui plus obscurs que vous, & moins civilisés,
 Sont haïs, il est vrai, mais toujours encensés.
 Ministres tout-puissans, Médecins politiques,
 Ils devoient extirper nos maux épidémiques,
 Et le premier d'entr'eux s'y prit, ou peu s'en faut,
 Comme vous à guérir la Femme de Thibaut (*).
 La divine Thémis, autrement la Justice,
 En son Temple si saint reçoit plus d'un Jocriffe.

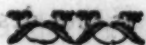
Tel



(*) *Comme vous à guérir la Femme de Thibaut*] Voyez la Scène II. Act. IV. du Médecin malgré lui. La Femme de Thibaut étoit hydropique, sujette à des convulsions, & avoit encore vingt autres maux à la fois; cependant Sganarelle ne donna qu'un petit morceau de fromage au fils de la malade, avec ordre de le faire avaler à sa mere.

Tel qui n'apprit jamais son Rudiment par cœur (*),
 Gobe, en Juge affamé, les Huitres du Plaideur;
 Et quoique convaincu de sa crasse ignorance,
 Ne nous attendons pas qu'il jette sa Balance.
 Car pourquoi voudroit-il, sottement scrupuleux,
 Se sevrer d'un Emploi qu'il trouve avantageux,
 Le bon Droit n'étant point le but qu'il se propose?
 Ce sont les vils Auteurs de sa métamorphose,
 Qui répondront à Dieu de leur choix criminel.
 Lorsqu'un Mulet mitré brait devant quelque Autel,
 Ce n'est pas l'Animal que le Public condamne,
 La honte n'en revient qu'au Conducteur profane.

Un



(*) *Tel qui n'apprit jamais son Rudiment par cœur*] Sganarelle dit qu'en son jeune âge, il a su son Rudiment par cœur. Acte I, Scène I.

Un Fat peut éviter les pièges du Flatteur,
Mais dès qu'aux yeux du monde un puissant Protecteur
Veut bien le revêtir d'une Charge honorable,
Ce Fat peut-il prévoir qu'il en est incapable?
Peut-il, en son bonheur, former quelque soupçon
Du faux discernement d'un généreux Patron?
Pofons que par miracle il se rendît justice;
Voulez-vous qu'à l'instant il rejette un Office,
Qu'on offriroit peut-être à plus grand sot que lui?
Quand, pour tout dire enfin, tout s'achete aujourd'hui,
Quand, par un triste abus que l'usage autorise,
A la Cour, à la Guerre, & même dans l'Eglise,
On vend aux plus offrans les suprêmes Honneurs:
Quand vous trouvez par-tout des ignorans Docteurs,

Vou-

Voulez-vous vous piquer de sentir des scrupules,

Autrefois très sensés, aujourd'hui ridicules ?

L'état d'un Savantas, qui s'est fait Médecin,

Doit être bien affreux, s'il se croit assassin,

Si, parmi les Chalands que la Parque lui livre,

Il compte des amis qu'il voudroit laisser vivre !

Mais le sage Ignorant, qui sçait qu'il ne sçait rien,

Loin d'être empoisonneur, tel qu'un faux Galien,

Se gardant de miner nos forces naturelles,

Fait, en ne faisant rien, les cures les plus belles.

Vous avez du babil, c'est assez pour guérir

Ceux qui seront encor dispensés de mourir.

Rentrez dans la Forêt, cherchez y des Racines,

Il ne tiendra qu'à vous de les nommer divines ;

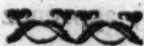
A la faveur du nom vous duperez les Sots,
Et toujours en effet vous vendrez des Fagots.
Vous pourrez à bon prix briller dans les Gazettes,
Les Scribes du Public vanteront vos Recettes,
Et vous verrez bien-tôt arriver des Sequins,
Des Roubles, des Ducats & des Livres-sterlins.
Fussiez vous Huguenot, Juif, Quaker, Janséniste,
Fussiez-vous Franc-Maçon, ou fussiez-vous Bayliste,
Entant que vil mortel, le Saint Pere attrappé,
Enverra vingt *Agnus* pour chaque *Recipé*.

Ou je vous connois mal, ou bien, cher Sganarelle,
Vous aimez fort le gain, l'amorce est naturelle,
Puisqu'on voit que les Rois se plaisent à gagner,
Et sont de gros Marchands, payez pour bien régner.

Mais

Mais seriez-vous d'humeur à quitter la Bouteille,
 Pour tondre vos Moutons, & pour prêter l'oreille
 Aux jeunes Libertins, aux Gèvres, aux Argans (*),
 Aux Veuves sans amis (†), aux Femmes sans enfans ?
 Toujours de vos pareils, soit dit sans vous déplaire,
 La haine du travail est le vice ordinaire :
 Chacun de vous se croit du Néant arraché,
 Pour vivre en fier Prélat, qui mange un Evêché.
 Si le Poste est gênant, où le Hazard vous place,
 Le dégoût vous saisit, vous faites la grimace ;

Et



(*) aux Gèvres, aux Argans.] Le Procès imprimé du Marquis de Gèvres avec Madame la Marquise son Epouse est entre les mains de tout le monde. Argan est le malade imaginaire de Molière.

(†) Aux Veuves sans amis.] Le Veuve, pris dans le sens rigoureux, doit être mis au nombre des maladies humaines. *Viduitas ipsa morbus.*

Et c'est ce qui vous rend l'horreur des gens de bien,

Qui voudroient travailler, & qui ne gagnent rien.

Songez que par un Sort pour nous impénétrable,

Nous jouons rarement un rôle convenable.

La Fortune est quinteuse, & fait dans un instant

D'un Pédant un Consul, d'un Consul un Pédant.

Tâchez de vous pousser, vous deviendrez peut-être

De Charlatan Elu, d'Elu Seigneur & Maître.

Remarquez, s'il vous plaît, qu'on nous met sur les bras

Toujours quelque fardeau, qui ne nous convient pas,

Par le même destin qu'on obtient d'ordinaire

La femme dont l'humeur à la nôtre est contraire.

Médecin malgré vous, apprenez qu'aujourd'hui

Nous voyons sur son Trône un Roi, Roi malgré lui (*),

Un



(*) un Roi, Roi malgré lui.] Ce Vers mérite une
Note.

Un Roi qui troqueroit son Sceptre & sa chemise
 Contre le Froc puant de Saint François d'Assise.
 Mais quoi! Sa Majesté ne sauroit parvenir
 Au sale Capuchon, qu'un gueux peut obtenir;
 Tandis qu'un Innocent, né pour chanter des Pseaumes,
 Dit trente Ave par jour, pour gager trois Royaumes!
 Médecin malgré vous, sachez que tant de Grands
 Sont Grands en dépit d'eux, & tels à leurs dépens,
 Que le Diable boiteux (*) seroit vraiment à plaindre,
 S'il se trouvoit réduit à vous les bien dépeindre.

O



Note. Ce Roi, Roi malgré lui, est le fameux *Théodore*, Baron de *Neuhoff* & Roi de Corse. Il a tant de fois protesté qu'il n'étoit Roi que malgré lui, & par pure commisération, qu'on auroit tort de ne pas l'en croire. Il est également certain, qu'il souhaiteroit fort de troquer sa Couronne contre le Froc de St. François, si l'intérêt de ses Sujets ne s'opposoit à cette belle résolution.

(*) *Que le Diable boiteux &c.*] Le Diable boiteux est un petit Roman satirique, où ce Diable enleve les toits des Maisons, pour faire voir à un Curieux les desordres d'une Ville.

O que n'ai-je le front, & le pinceau malin,
 Du Doyen mordicant qu'on encense à Dublin!
 Je peindrois ces Bâtards de la folle Fortune,
 Qui passent pour des Fils de Mars & de Neptune;
 Qui servent pour la Solde (*), & portent le Harnois,
 Comme vous votre Robe, & Bavardin sa Croix.
 Ici je vous peindrois, si j'étois satirique,
 Le Prêtre au desespoir de n'être plus Laïque,
 Et le Laïque outré de n'être que Chrétien,
 Et condamné partant à louer Dieu pour rien.

Ici



(*) *Qui servent pour la Solde &c.*] Déplorable Métier, & dont le Poëte Antiphane n'ignora pas la misère !

"Ος ἐβραχ τοῦ ζῆν ἔργα τ' ἀποβαλούμενος.

Miles qui vita causâ se auctorat neci.

C'est un Soldat malgré lui.

Ici je vous peindrois la douleur & la honte
 Du Comte & du Marquis, d'être Marquis & Comte,
 Sans pouvoir soutenir leurs Titres onéreux.
 Je vous peindrois l'état d'un Mortel généreux,
 Qui *malgré lui* nommé l'Organe de son Maître,
 S'en voit l'Ambassadeur, sans trouver de quoi l'être.
 Je vous crayonnerois l'Homme de probité (*),
 A la Cour *malgré lui* par son sort arrêté,
 Qui doit, pour subsister d'un salaire assez mince,
 Souscrire aveuglément aux crimes de son Prince.

Je



(*) Des Logiciens scrupuleux découvriront peut-être une contradiction manifeste dans ce Vers & les trois suivans, & j'avoue que je ne puis m'en disculper, qu'en assurant, que d'autres Logiciens soutiennent absolument le contraire. Qu'ils s'accordent.

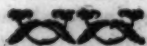
Je me peindrois enfin, pour finir mes Portraits,
Chargé, dès le berceau, d'un métier que je hais,
Qui me convenant moins qu'à vous la Médecine,
Loin d'être lucratif, me coûte & me chagrine.

Admirez mon destin: des l'âge de quinze ans,
J'é fuyois le grand monde & ses plaisirs bruyans.
Au fond d'un vieux Château prisonnier volontaire,
Je perdis mes beaux jours en jeune Solitaire;
Amoureux d'un repos à mon bonheur fatal,
Je n'y voyois qu'Horace, ou Perse ou Juvénal;
Et me rendis bien-tôt le jugement si juste,
Que Virgile à mes yeux parut plus grand qu'Auguste.
Funeste illusion! Source de mes malheurs!

Tandis que des Benêts parvenoit aux Grandeurs,

En flattant un Ministre, ou bien une Maitresse,
 Je feuillettois Lucain, j'étudiois Lucrece,
 Je négligeois les Grands que j'aurois pu fléchir,
 Homère avec ses Dieux devoit seul m'enrichir.
 De l'Auteur de mes jours trompant la vigilance,
 J'ai suivi mon penchant avec tant de constance,
 Qu'au-dessus des périls, c'est depuis trente Hyvers,
 Obsédé d'un Démon, je fais de méchans vers;
 Et me seche à choisir des Phrases cadencées,
 Pour dire à mon prochain des vérités sensées.
 Non que j'ose espérer d'entrer par mes efforts,
 Comme un Membre estimable, en cet illustre Corps (*),

Qui



(*) — en cet illustre Corps] L'Académie Française
 établie par Edit du Roi, l'an 1635.

Tom. I.

F

Qui depuis plus d'un Siècle, avec tant de droiture,

Couronne les Héros de sa Littérature.

L'Orgueil n'est pas mon vice, & faute d'autre Emploi,

Je me verrai toujours Poëte *malgré moi*.

C'est l'Arrêt de mon Sort; cloué sur un Pupitre,

Je dois vous adresser *malgré moi* cette Epître;

Semblable en mon délire à ces foibles Esprits,

Qu'on voit sur le Tombeau du Bienheureux Paris (*)

Commettre, *en dépit d'eux*, tant de tristes folies (†),

Je rime en forcené mes étranges faillies.

Quand



(*) — *du Bienheureux Paris.*] Quand le Public n'auroit pas le précieux Recueil des Miracles de *St. Paris*, compilé par Mr. de Montgéron in.4. avec figures, on n'oublieroit pas les extravagances de l'Abbé *Becheran*, qui ouvrit le premier à Paris, sur le Tombeau de ce prétendu Saint, la Scène par ses belles Convulsions. Il dansa sur le Tombeau de ce Diacre une Danse, où entroit un pas nommé le *Saut de Carpe*, qui plût tellement aux Badauts de la Ville, que les Spectacles ordinaires en parurent, au grand préjudice des pauvres Comédiens.

(†) — *tant de tristes folies.*] Le Livre de Mr. de Montgéron est excel-

Quand même entre deux draps je goûte un doux repos,

Aux dépens de nos Eoux, je rêve de bons mots;

Et si le juste Ciel n'a pitié de mon Ame,

Je pourrois en mourant lâcher quelque Epigramme:

Travaillons toutefois, Sganarelle, au hazard,

Sans nous assujettir aux Préceptes de l'Art.

Vous guérirez parfois vos Malades crédules,

Je rendrai vainement les miens plus ridicules.

Mais le mauvais succès ne doit pas empêcher

Le Juge de punir, le Curé de prêcher:

Et le Vice, insolent à la barbe du Sage,

Ne doit pas ralentir son généreux courage;

Tant



excellent en son espèce, c'est-à-dire pour humilier l'Esprit humain; on peut dire de ce bon Magistrat, qu'il est le Don Quichotte des Jansénistes.

Tant pis pour l'Insensé, qui rencontre un Miroir,

Et ferme les deux yeux, de crainte de se voir.

Si le Public se plaint de vos forfanteries,

Si le Sot irrité maudit mes rêveries,

Offrez-vous, Sganarelle, à changer de Métier,

A quitter le Chapeau, pour saisir un Mortier (*):

J'abdiquerai d'abord l'ingrate Poësie,

Ainsi qu'un Prosélyte abjure une Hérésie;

Pourvu qu'on me choisisse un Office assez doux,

Pour oublier les Sots, les Fourbes & les Foux.

De ceux dont on est craint on peut beaucoup prétendre,

Mais des Amis du tems il ne faut rien attendre;

Vous



(*) ——— pour saisir un Mortier.] Un Mortier est un Bonnet de velours noir, rond, plat & large, bordé par en haut d'un large galon d'or, que les Présidents au Parlement de Paris font gloire de porter, entr'autres marques de leur dignité.

Vous êtes Médecin, vendez donc chèrement

Le Pouvoir redouté de nuire impunément.

Je sçai que lorsqu'on doit sa fortune à sa femme,

Le Vulgaire incivil croit cette voye infame:

Et que plus d'un Railleur dira mal à propos,

Que, sans *Martine* (*), encor vous feriez des Fagôts:

Scrupule suranné! Pourquoi le Catinisme

Seroit-il plus honteux que n'est le Népôtisme?

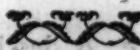
Et qu'importe aujourd'hui par quels heureux moyens

On sort de la misère, on gagne de gros Biens?

Je pourrois vous citer vingt illustres Familles,

Qui tirent leur éclat des femmes & des filles;

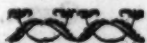
La



(*) *Que sans Martine &c.] Martine, femme de Sganarelle, trouva par hazard l'heureux moyen de faire son mari Médecin malgré lui.*

La Sultane au Sérail nomme le Grand-Vizir,
Et le Ministre Turc s'en vante avec plaisir.
Pour monter aux grandeurs la meilleure posture,
Auprès d'un Jupiter c'est celle d'un Mercure.
Si l'honneur s'en ressent, l'orgueil s'en applaudit,
Le Mercure effronté redouble son crédit;
Et prend un Vol si haut, qu'il s'exempte d'entendre
Les bruits injurieux que Momus sçait répandre.
Ainsi nous avons vu de la Pourpre honoré
L'Intendant des Plaisirs d'un Prince évaporé.
Votre Chapeau, Docteur, n'éteint point votre gloire,
Vous pouvez, sans rougir, écouter votre Histoire;
Martine a sçu donner, en se vangeant de vous,
Un exemple à son Sexe, & des leçons à nous.

Je ne suis point flatteur, quoique je sois Poëte,
D'un cœur sincère & pur ma plume est l'Interprète :
Et si vous en doutez, parlez à vos pareils,
Ils donneront du poids à mes foibles conseils ;
Mais consultez sur-tout *Robert*, ce galant homme,)
Non le Faiseur de Paix, mais *Robert l'Econome* (*).



(*) *Non le Faiseur de Paix &c]* Dans la Scène II. Act. I. du *Médecin malgré lui*, un Mr. Robert s'avise de vouloir raccommoder Sganarelle avec sa femme. Ce Robert étoit si grand Econome, qu'il raffina même sur la Saussé au pauvre homme, en inventant celle qui porte à présent le nom de *Saussé à Roberts*.



EPITRE

A

GEORGE DANDIN.

Felix, quem faciunt aliorum Cornua cautum!

Owen. Epigr. 147. L. I.

Heureux celui qui sçait profiter de l'exemple des maris trahis & deshonorés!



E vous plaignez pas tant, ami George
Dandin,

Tout Epoux, qui murmure, augmente son chagrin:

Plus il laisse entrevoir qu'il souffre le martyre,

Plus aux Railleurs du tems il fournit de quoi rire?

Quiconque a mal choisi son ingrate Moitié,

Nous semble par-là même indigne de pitié.

Je

Je veux bien toutefois, en Chrétien secourable,
Tâcher de soulager votre playe incurable.
Déjà les yeux ouverts, vous sentez que l'orgueil,
Fondé sur vos Ecus, fut votre seul écueil.
Trop riche pour l'état où le Ciel vous fit naître,
Vous eûtes, par malheur, de quoi payer un Maître,
Qui, sous le nom d'Epouse, entrant en votre lit,
Et quittant à regret son Rang qu'on vous vendit,
Dans les bras d'un Amant, dont elle est adorée,
Deshonore l'Epoux qui l'a deshonorée.
Faut-il s'en étonner? n'est-ce donc pas le lot
Du Riche ambitieux, qui se marie en Sot?
Que peut-il espérer de l'honneur d'une Fille,
Qui, signant son Contrat, avilit sa Famille?

La Femme est toujours femme, en son besoin urgent,

Elle immole à l'Amour encor plus qu'à l'Argent.

Peut-être avez-vous cru, Dandin, que la Noblesse,

Comme de vanité, regorgeoit de sagesse;

Et qu'un Honneur muni de trente-deux Quartiers,

Soutiendrait les assauts de mille Avanturiers?

Vous n'êtes, en ce cas, que doublement à plaindre,

Et de vos fiers Parens vous avez tout à craindre.

Qui vous nomme son Gendre, & le fait à regret,

Est, sous le nom de Pere, un ennemi secret.

C'est en vain que sans Dot vous prites votre Belle,

On ne s'en souvient plus à la moindre querelle,

Et le Noble, entêté de sa bonne Maison,

Voit toujours contre vous sa Fille & la Raison.

Heureux, en vos malheurs, encor si le Beau-Pere,

De vos enfans futurs Curateur volontaire,

En homme de naissance, amoureux de procès,

Ne s'avise un beau jour de saisir vos Effets;

Et de ne vous laisser de tout votre Héritage,

Qu'un Revenu modique, en guise d'appanage!

Je ne plaisante point, je connois des Epoux,

Malgré leur qualité, plus maltraitez que vous.

Ils ne se plaindroient pas de leurs maux domestiques,

Et souffriroient en paix les affronts chimériques,

Si, pour se consoler du plus sanglant mépris,

Ils tiroient un pour cent des Biens qu'on leur a pris.

Tandis qu'on est encor le Maître de la Bourse,

Ainsi que vous, Dandin, on n'est pas sans ressource.

Quand

Quand l'esprit a compris l'art de philosopher,
L'Or, ce puissant Métal, nous aide à triompher :
S'il ne rompt pas les nœuds d'un Hymen qui nous gêne,
Il a l'heureux moyen d'en allonger la Chaîne;
Et le Public discret a soin de ménager
Le digne *Amphitryon*, chez qui l'on va manger.
Parmi ses raretés, Paris envoie à Londres,
Pour changer de climat, ses Epoux hypocondres ;
Et, sur le même pied, Londres rend à Paris ,
Par un juste retour cent fois plus de maris.

C'est vous en dire assez. Vous répondrez peut-être,
„ Qu'on ne sort point ainsi du lieu qui nous vit naître :
„ Que le François, sur tout, se résoud rarement
„ A quitter son Païs, son unique Elément :

„ Que

„ Que si le Huguenot fortit nud de la France,

„ Il n'y fallat pas moins qu'un fond de Conscience.”

Eh! bien, restez, Dandin, restez chez vous en paix,

Si votre heureux Foyer a pour vous tant d'attraits.

Si vous ne trouvez pas en votre Anti-Lucrèce,

Pour vos Champs paternels cet excès de tendresse;

Expliquez-vous d'abord en Epoux obligeant,

Elle ira loin de vous dépenser votre Argent.

Pour se voir en repos, pour le bien de son Ame,

C'est à force d'Ecus qu'on doit bannir sa Femme.

A quoi sert le Mammon? peut-on mieux l'employer?

Vous nagez dans les biens, pourquoi donc vous

noyer (*)?

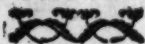
Lais-



(*) ——— pourquoi donc vous noyer? Dandin finit la Comédie en disant aux Spectateurs : *Lorsqu'on n, comme moi, épouse une méchante femme, le meilleur parti qu'on puisse prendre, c'est*

Laissez, Dandin, laissez le secours des Rivières ;
 A ces tristes Epoux de riches Héritières,
 Qui comptant sur l'Hymen d'engloutir des Trefors,
 De leurs chiches Moitiés ne touchent que les corps.
 On lit que St. Zuirard (*), sous le poids d'une Chaîne,
 Passoit toutes les nuits dans le tronc d'un vieux Chêne,
 Qui, de tous les côtés de clouds pointus garni,
 Offroit toujours au Saint un tourment infini.

Sans



c'est de s'aller jeter dans l'eau la tête la première. C'est le conseil de Juvénal, Sat. VI. vs. 30, & suiv.

(*) On lit que Saint Zuirard &c.] Selon la Légende, ce Saint entouré d'une grosse chaîne, jeûnoit extraordinairement & travailloit de même. Il passoit les nuits dans le tronc d'un Arbre garni de pieux pointus, & il s'étoit fait une couronne de bois, qu'il mettoit sur sa tête, où il y avoit de petites pierres suspendues en quatre endroits, afin que lorsque le sommeil feroit pancher sa tête, une des pierres lui donnât des coups pour le réveiller. Voyez les *Vies des SS. Peres des Deserts*, imprimées à Anvers en 1717. Tom. IV. p. 113. Fig. 253.

Sans doute il dormoit mal en sa loge bizarre ;
 Mais croyons qu'un mari , dans le lit d'une avare ,
 Couché sur le duvet , dort moins & souffre plus ,
 Qu'un Saint Zuirard assis sur tous ses clouds pointus.
 Vous changeriez bien-tôt de plainte & de langage ,
 Si vous deviez , Dandin , gémir dans l'esclavage ,
 Où , depuis douze Hyvers , nous avons vu languir
 Le meilleur des Mortels , sans qu'il puisse y périr.
 Pour s'enrichir soudain par ce Canal immonde ,
 Qui porta , comme on croit , le Péché dans ce Monde ,
 Il choisit , en bravant la crainte des remords ,
 La Fille d'un *Craffus* , le Pere des Tresors.
 Mais avant que d'unir leurs tristes destinées ,
 Tel que le bon Jacob , il servit sept années.

Quand l'Avarice enfin, couronnant ses amours,

Finit son Célibat, ainsi que ses beaux jours :

O qu'il se crut heureux en méritant de l'être !

„ Je suis, se disoit-il, le seul & digne Maître

„ De tant de Millions, lentement amassés

„ Par de sobres Parens, damnés, mais trépassés.

„ Qu'ils hurlent à jamais dans l'infernal Orchestre,

„ J'aurai dans ce bas Monde un Paradis terrestre.”

Déjà l'esprit rempli des Projets les plus beaux,

Il bâtit des Palais, fonda des Hôpitaux,

Du haut des Galetas il tira les Poètes,

Et du fond des Cachots les Prisonniers pour dettes.

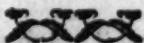
Il s'imposa d'un Roi les nobles fonctions :

Il offrit aux Savans de grosses Pensions :

L
un
Fi
en
ce
les
va
cie

Il destina sur-tout des presens magnifiques
 Pour ceux qui, s'embrouillant dans les Mathématiques,
 Après un long travail, n'auroient de quoi manger;
 Ceux qui raffineroient sur l'Art de naviger,
 Ainsi que de raison mis au rang des grands Hommes,
 Devoient toucher par an Dieu sçait combien de Som-
 mes (*).

Mais



(*) — De peur que quelque Riche misérable ne se scandalisât de ce qui vient d'être dit dans les vers précédens, rapportons ici des Vers de *Phèdre*, tant de fois cités en pareille occasion :

*Suspiciōe si quis errabit sua,
 Et rapiet ad se quod erit commune omnium,
 Stulte nudabit animi conscientiam.*

L'Original de ce Portrait n'est plus parmi les Vivans. Ce fut un Homme de mérite & de savoir. A la veille d'épouser une Fille riche de quelques millions, il assura ses amis qu'il employeroit ses richesses à l'avancement des Arts & des Sciences. Il se maria : son Bien assez considérable se mêla parmi les millions, & le *Mécenas* prétendu ne disposa plus de la valeur d'une Guinée. Que les Femmes avares sont pernicieuses pour la République des Lettres !

Mais que ces beaux Projets, formés dans un instant,
Rentrèrent, juste Ciel! bien-tôt dans leur néant!

La Nymphé aux Millions, sous les yeux de sa mere,
De son prodigue Epoux dompta le caractère,
Et, par un coup d'essai le privant de son Bien,
Lui permit d'inventer l'Art de vivre de rien.

Pour pouvoir d'autant mieux vaquer à cette Etude,
On lui fit respirer l'air d'une Solitude,

Où dans un vieux fauteuil tranquillement assis,
Il pût voir les passans, au travers d'un chassîs.

„ Ne vous figurez point, lui disoit l'Hypocrite,

„ Qu'ici vous passerez vos beaux jours en Hermite,

„ Un Oncle moribond, dont je dois hériter,

„ Vêcut toujours ainsi; vous devez l'imiter.

„ Il est plus opulent encor qu'il n'est bizarre,
„ Nous aurons tout son Bien s'il peut vous croire
avare. ”

Le trop crédule Epoux goûta cette raison,
Et sur ce riche espoir resta dans la prison.

De ses vastes desseins, retardés par prudence,
Il amusa long-tems sa juste impatience :

S'il garda ses habits soixante & douze mois,
Il changea d'Almanac pour la septième fois,

Lorsque l'Oncle éternel, en Usurier tenace,
Rendit son Ame à Dieu de très-mauvaise grace.

Si Dieu la prit ou non ? je n'en sçai rien,
L'Eglise eut son vieux corps, la Nièce eut tout son

Bien :

Et l'on ne douta point qu'après cet Héritage,
Le politique Oiseau ne sortit de sa Cage ;

Mais on devina mal, l'infortuné Hibou,
Payé d'autres raisons, demeura dans son trou.
Pouvoit-il, sans pécher contre la bienséance,
D'abord lever le masque, avec tant d'impudence ?
D'ailleurs, n'avoit-il point encore à ménager
La Meré de son Eve, ardente à se vanger;
Et qui d'un trait de plume, à jamais déplorable,
Pouvoit tirer raison d'un Gendre irraisonnable ?
En sage, en bon Enfant, il prit donc son parti,
Ne se plaignant qu'au Ciel d'être si mal loti.
Il commença dès-lors, mais trop tard, à comprendre,
Que l'Hymen a ses droits pour qui sçait les défendre;
Mais que ces droits sacrés par lâcheté perdus,
Sans un rare bonheur, ne se recouvrent plus.

A GEORGE DANDIN. 101

Il osa toutefois s'attendre à ce Miracle;

Il se promit bien-tôt le ravissant spectacle

D'un lugubre Convoi, dont les énormes fraix

Amusent le Public, & se font sans regrets.

La Mort eut en effet pitié de sa misère;

Il vit d'un œil serein mourir sa Belle-mère,

Et renaître aussi-tôt l'espoir le plus trompeur,

Qui soit jamais entré dans l'esprit d'un Rêveur.

Il sut s'imaginer que sa fière femelle,

Se rangeant doucement sous sa juste tutelle,

A son Seigneur & Maître offriroit à genoux

La clé du Coffre fort, l'ornement des Epoux.

Excusez, cher Dandin, si ma plume modeste

Du sort d'un tendre Ami supprime ici le reste;

L'Honneur de notre Sexe exige d'oublier
Ce qu'un noble courroux me feroit publier.
Contentez-vous enfin & d'apprendre & de croire,
Que cet Epoux martyr, dont j'ébauche l'histoire,
Plus malheureux que vous, souffre fans murmurer,
Ce qu'un Esclave Turc ne pourroit endurer.
J'ignore si chez lui, Chartreux involontaire,
Ainsi qu'on le prétend, il fait mauvaise chère,
Je n'ai pu découvrir ce mystère odieux;
Mais son Marchand de vin, homme intègre & pieux,
Qui jadis de lui seul tira de bonnes sommes,
Le déclare aujourd'hui le plus sobre des hommes.
Il n'en faut point douter. J'ai vu des Libertins,
Grands Donneurs de Repas, de Bals & de Festins,

Qui,

Qui, devenus Epoux d'avares Héritières,
 Ne dispoient alors que de leurs Tabatières,
 Et frustrés des plaisirs qu'ils s'étoient tant promis,
 Craignoient de rencontrer leur intimes amis.
 Quand le cœur est vilain dans une femme riche,
 Ce n'est que de son corps, qu'elle n'est jamais chiche.
 Aphorisme moral, si conforme au Bon-Sens,
 Qu'on devoit en Latin l'apprendre aux Jeunes gens.
 N'est-il pas scandaleux de comprendre les Nôces
 Parmi nos Sacremens, & parmi nos Négoces;
 Que de ses doigts impurs le Prêtre ose benir
 Un Pacte, que le Ciel ne sauroit que punir?
 J'ai pitié d'un Petus, qui digne d'une Arrie,
 La cherche, & cependant rencontré une Fulvie;

104 **EPITRE A GEORGE DANDIN.**

Mais je vois de sang froid, que dis-je ? avec mépris,

Ces Trafiquans dupés, ces Contractans - Maris,

Qui dans un choix honteux, dicté par l'avarice,

Marchandoient la Fortune, & trouvent leur supplice.

Le Ciel est toujours juste, il est toujours benin,

Un Fat ambitieux doit souffrir en Dandin :

Un Harpagon gémir dans l'affreuse Indigence :

Le Sage s'écrier : Justice & Providence !





E P I T R E

A

GÉRONTE

LE

TESTATEUR,

ONCLE

Du Légataire universel (*).

Quod non vetat Lex, hoc vetat fieri Pudor.

Senec. Troas, A&C. II.

L'Equité ne permet pas tout ce que la Loi tolère.



Eureux quiconque en paix, content du

Nécessaire,

Meurt, comme on doit mourir, sans Témoins, sans

Notaire;

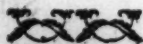
Qui



(*) J'adresse cette Epître à *Géronte* le Testateur, Oncle du *Légataire universel*. La Comédie qui porte ce titre, &c qui est de la façon de *Regnard* a sçu plaire, quoiqu'elle choque la Règle principale.

Qui juste & généreux, sans dettes, sans procès,
 Laisse aux vrais Héritiers ses Biens & ses Effets !
 L'Ouvrage, qu'à mon sens, l'homme le plus habile
 Doit trouver dangereux autant que difficile,
 Géronte, c'est celui qu'on nomme Testament (*);
 Ouvrage, où la candeur, où le discernement,
 L'équité, le bon choix, une prudence insigne,
 Doivent également briller en chaque ligne,

Un



(*) *L'Ouvrage &c.*] Un Jurisconsulte Allemand, nommé *Stryckius*, a écrit un gros Traité in 4. de *Cautelis Testamentorum*, Ouvrage très-estimé, dont le commencement roule sur les difficultés de tester valablement, & de prévenir les disputes. L'Auteur, jadis Professeur en Droit à *Hall* en Saxe, assure que, suivant l'expérience, les Jurisconsultes les plus éclairés sont précisément ceux qui font par fois les Testaments les plus équivoques: *Experientia testis est, peritissimos etiam Jurisconsultos controversissima conscripsisse Testamenta.* Qu'il me soit permis de rapporter ici un Conte de Jurisconsulte. On debite qu'un riche Vieillard conjura un Matador en Jurisprudence de lui dresser la Minute d'un Testament que personne n'osât impugner; mais que le Jurisconsulte trouva la chose impossible. Notre Seigneur, dit-il, nous en a laissé un qui cause des disputes éternelles, comment veut-on que l'Homme fasse un Testament, qui ne soit pas sujet à la chicanne?

Un Sot peut acquérir des Trefors superflus;
Mais l'art d'en employer les amples Revenus,
Et d'en bien disposer au sortir de la vie,
Cet art, si peu connu, demande un grand génie,

Quel Conte, dira-t-on, un grain de jugement
Suffit en tout Païs, pour faire un Testament;
Le moindre des Grimauds qui vivent de la plume,
Nous apprend là-dessus les Loix & la Coutume!

Sans doute, & cependant il arrive par fois,
Que tel se pique fort de posséder les Loix,
Qui, distrait ou confus, Testateur olographe,
Au lieu d'un Testament, ne fait qu'une Epitaphe;
Et par le seul oubli d'une formalité,
Prive de tout effet sa propre volonté.

Pour peu qu'on soit infirme, économe, ou bizarre,
Quand on pense à la mort, tout notre esprit s'égare;
Toutes nos passions, conduites par la peur,
Se donnent rendez-vous au fond de notre cœur;
Et pour se maintenir, y font tant de tumulte,
Que le Bon-Sens s'éteint dans le Jurisconsulte.

Mais quand nous pourrions, au gré de nos souhaits,
Tester validement, sans d'odieux apprêts,
Je ne plaindrois pas moins tout Etre raisonnable
Réduit à partager un Bien considérable.
Nous risquons en testant le Salut & l'Honneur,
L'Estime du Public & notre bonne odeur :
Nous risquons de damner, par nos dons téméraires,
Et tous nos Héritiers, & tous nos Légataires (*) :

Nous



(*) *Nous risquons &c.*] Ces Vers ne sont certainement pas
les

les
prê
spec
des

Nous risquons de damner encor ces Malheureux,
 Auxquels nous ne laissons que nos tristes adieux.
 Pour bien développer ces vérités fatales,
 Il faudroit pour le moins vingt Epîtres morales ;
 Mais consulte plutôt, Géronte, ce Docteur,
 Qui loge en ta poitrine, & qui n'est point menteur.
 Il t'apprendra soudain que la Loi Naturelle,
 Abhorre ces Decrets, nés dans notre cervelle,
 Qui voudroient t'accorder le Privilège affreux
 D'être à la fois ingrat, injuste & frauduleux.
 L'Equité nous défend sous d'éternelles peines,
 Les Abus tolérés par des Règles humaines (*).

Je



les plus beaux du monde ; cependant je conseille aux gens
 prêts à tester de les apprendre par cœur. *Testamenta hominum*,
speculum morum. Plin. Ep. XVIII. Lib. VIII. Les Testaments
 des hommes sont le Tableau de leurs mœurs.

(*) L'Equité nous défend &c.] *Non omne quod licet, honestum*
 est.

Je suis homme & Chrétien; un pere, à mon avis,

Ne sauroit sans horreur, exhériter un fils.

Le fils peut encor moins deshériter son pere:

Le frere de ses Biens n'ose exclure son frere (*).

Quiconque t'appartient, dès qu'il est indigent,

Acquiert, par la Nature, un droit sur ton Argent.

Il est juste & séant, qu'un Pere de Famille

Ait un pouvoir sacré sur son fils, sur sa fille:

Punissons nos enfans, mais par humanité;

Ne les réduisons point à la mendicité.

Qu'on



est. Dig. Lib. L. Tit. XVII. de Reg. divetf. Leg. CXLIV. Tout ce qui est permis par les Loix, n'est pas honnête. *Summum Jus, summa Injuria. Cic.* La justice dans son extrême rigueur est une extrême injustice. C'est de quoi les Gens de Loi tombent d'accord; mais le Juge ne déclarera point malhonête une action indigne d'un honnête homme, dès que cette action sera fondée en Droit.

(*) Le Frere de ses Biens &c.] Préférer un étranger à son frere, ou à sa sœur, c'est absolument choquer la Nature.

Qu'on nous rende plutôt le droit abominable
De verser notre sang, s'il nous paroît coupable:
En me perçant le cœur, on finit mes tourmens;
Mais qui m'ôte le pain, me punit trop long-tems.
C'est un Tyran couvert d'une fausse justice,
Qui, même après sa mort, fait durer mon supplice;
Et par sa cruauté m'oblige à recourir
Peut-être à cent forfaits, avant que de périr.
L'Indigence aux abois, mere de tant de crimes,
Creuse au plus clairvoyant d'effroyables abîmes.
Ce n'est pas sans raison, qu'à tout le Genre Humain
Le Sauveur enjoignit de demander le Pain (*);

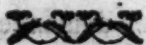


(*) *Ce n'est pas sans raison &c.] Il est consolant pour les particuliers de voir que les Monarques Chrétiens ne sont pas dispensés de demander leur Pain quotidien au souverain Etre.*

Et que le sage *Agur*, redoutant la misère,
 Pria Dieu de pouvoir trouver le nécessaire.

Nous ne péchons pas moins, lorsque l'Ambition,
 Ou bien, à son défaut, la Prédilection,
 Nous aveugle en faveur de quelque Personnage (*),
 Habile à succéder, savant dans le partage,
 Doué d'un estomac à bien-tôt digérer
 Les Morceaux les plus durs qu'on puisse devorer.
 Un Favori pareil, Directeur de caprices,
 Dicte à son Testateur ses propres injustices:

Ainsi



(*) *Nous aveugle &c.*] Dans presque toutes les Parties de l'Europe, les Peres entrichissent leurs Fils aînés ou favoris, aux dépens des autres enfans. Dans les Maisons Souveraines c'est une nécessité, & les Cadets y deviennent les Sujets des Aînés; mais parmi les particuliers devoit-on suivre la même Maxime? Le droit d'aînesse est sans contredit un droit sacré; mais les abus en sont aussi pernicioeux que ridicules. Qu'on consulte le célèbre *Puffendorff*, *Droit de la Nat. & des Gens*, Liv. IV. Chap. XI. §. 3.

Ainsi qu'un Archiduc, un Dauphin, un Infant,
 Il monte sur son Trône, en Prince triomphant;
 Et condamne en son cœur l'odieuse maxime
 Qui daigne à chaque enfant marquer sa légitime.
 Mais ô que l'Homme est fou! qu'il sçait peu réfléchir!
 Rend-on heureux tous ceux qu'on a soin d'enrichir?
 Périssent avec ses loix la dure Politique,
 Qui, sur le frêle espoir d'un honneur chimérique,
 Dépouille des Cadets en faveur d'un aîné,
 Souvent peu digne encor de ceux dont il est né!
 On sçait que rarement le fils d'un Pere illustre (*)

Soutient un Nom fameux, lui donne un nouveau
 lustre;



(*) On sçait que rarement le fils &c.] L'Histoire malheureusement ne vérifie que trop le Proverbe ancien: *Hieronymi Filii noxa.* Voyez les Adages d'Erasme.

Et qu'un Fat, surchargé des Biens de ses Ayeux,
 Est mille fois plus fat qu'un fat qui naquit gueux.
 Nos vœux ne changeant point l'ordre des Destinées,
 Les soins d'éterniser nos races, nos lignées,
 Sont vains ou superflus, sont par fois criminels,
 Et n'embarassent point des Hommes immortels (*).
 Ce ridicule orgueil, fût-il même louable,
 Ne peut te dispenser d'être au moins équitable;
 Tu dois toujours agir envers tes Héritiers,
 Comme un bon débiteur avec ses créanciers.

Le



(*) *Et n'embarassent point des Hommes immortels.* Je ne compte pas mourir sans enfans, disoit Epaminondas en mourant: *Beatrix & Marquise sont pour moi deux Filles illustres, qui ne laisseront point périr mon Nom.* Charles XII. & le Prince Eugène ne s'embarassèrent point du soin de revivre dans leurs enfans: & l'illustre Newton, Héros d'une autre espèce, mourut à l'âge de 73. ans, sans s'être jamais approché d'aucune femme. Cependant on sçait qu'un Baron Allemand, se voyant Prêtre & le dernier de son auguste Maison, se transporta à Rome, & demanda au Pape la permission de se marier, afin d'empêcher l'extinction de sa Famille. Mais le Pape renvoya le Baron Prêtre en sa Patrie, en lui disant séchement: *La vostra Casa non è la Casa d'Austria.*

Le Code a beau parler, s'il est constant, Gêronte,
 Qu'à Dieu de tous nos Biens nous devons rendre
 cômpte :

Te feroit-il permis, suivant le Sens-commun,
 D'être avare ou prodigue à l'égard de quelqu'un;
 De tester, en un mot, Maître de tes richesses,
 Selon tes préjugés, ou suivant tes foiblesses?

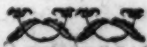
Conformons-nous aux Loix, sans nous en prévaloir ()*;

C'est-là, sans contredit, notre premier devoir.

Si le Législateur souffre que je me vange (†),

Je déteste en Chrétien ce bénéfice étrange;

Ou



(*) *Conformons-nous &c.*] C'est sur cette grande Maxime que roule cette Epître.

(†) *Si le Législateur &c.*] Il est lâche de se vanger en testant; mais il est juste de refuser son Bien à ceux qui s'en sont rendus absolument indignes. J'approuve, par exemple, cet Oncle qui, pour reprocher délicatement à son Neveu le larcin que celui-ci lui avoit fait d'une Assiette d'argent, s'exprima en ces termes dans son Testament: *Je lui laisse onze Assiettes d'argent, il sçait bien pourquoi je ne lui lègue pas la douzième.* C'est Gayot de Pitaval qui rapporte cette Histoire, *Caus. Célèbres*, T. III.

Ou s'il faut en ce Monde imiter le Mondain,
J'écouterai ma gloire, & non le Droit Romain.

Qui se vange en testant n'a qu'une ame de bouë,
Et de quelque vertu que d'ailleurs on le loue,
C'est un lâche vangeur, qui dans son Testament
A sa propre infamie élève un Monument.

Que te dirai-je ici de ces Pécheurs prodigés,
Qui, finissant leurs jours en de sales intrigues,
Font au lit de la mort, par des legs scandaleux,
Révolter leurs Parens & le Public contre eux ?
Un Monstre, toujours riche en promesses flatteuses,
Fut vingt ans le Tyran de deux Sœurs vertueuses,
Et les deshérita, pour doter une Iris,
Indigne d'habiter un Temple de Cypris.

J'ai pourtant vu le Corps de cet homme parjure

Honoré d'un Cercueil & de la Sépulture:

Je dois même avouer, malgré tout mon orgueil,

Que de ce Scélérat j'ai pu porter le deuil (*);

Et demande humblement pardon de la sottise,

Si quelque homme d'honneur encor s'en scandalise.

Peut-être on compteroit tous les méchans Ecrits,

Qu'on imprime en Hollande, à Londres, à Paris;

Mais pourroit-on compter les Instrumens perfides,

Qui font frémir d'horreur, & font pourtant valides?

O Mœurs! ô Tems! ô Loix! l'Oncle pécunieux

Promet par vingt sermens son Bien à ses Neveux.

Ce



(*) *J'ai pu porter le deuil.*] Le Deuil tient un rang considérable parmi les extravagances humaines; mais la sottise semble complete, lorsqu'on prend un habit noir à l'honneur d'un Monstre dont on déteste la mémoire.

Ce n'est plus un secret. L'Oncle même en fait gloire,
 Tous les Pyrrhons du tems sont forcés de l'en croire;
 Il meurt, & le Public apprend que le Paillard
 Ne pillà les Manans qu'en faveur d'un Bâtard.
 Combien de Foux pieux, combien de Sots crédules
 Vont enrichir ces Nids que nous nommons Cellules,
 Où tant de vils Oiseaux, de plumage divers,
 Dérovent leurs Forfaits aux yeux de l'Univers?
 C'est voler ses parens (*), c'est mal servir l'Eglise,
 C'est plonger les Humains dans la fainéantise,

Quo



(*) C'est voler ses parens &c.] *Rapina est largiri male usuris quod debebatur presenti necessitati proximorum; unde mihi videntur vix excusari posse à peccato capitali, qui Sumptibus immodicis aut extruunt, aut ornant Monasteria seu Tempia, quum tot viva Christi templa fame periclitentur, nuditate horreant, rerumque necessitatum inopia discrucientur.* Erasim. Colloq. Conviv. Relig. C'est commettre un vol & une rapine de faire du bien à ceux qui en abusent, par la raison que c'est divertir & détourner des deniers

Que de jeter nos dens en ces sombres Couvens,

Palais où la Mollesse étrangle les Enfans.

Que n'ai-je assez de bien ! plus juste & plus utile,

A tous les Mendians j'ouvrirois un Azyle,

Où, suivant leur devoir, ils pourroient à nos yeux

Et louer le Seigneur, & travailler pour eux.

L'aveugle Vanité, si féconde en chimères,

Sçait au lieu de Prisons (*), fonder des Monastères ;

Et



deniers dus à la pressante nécessité des véritables Pauvres. Sur ce fondement-là je bâtis une Thèse qui vous paroitra peut-être outrée : mais qui ne laisse pas d'être bien juste ; la voici. Ceux qui donnent des Sommes immenses pour bâtir, ou pour orner, & pour enrichir des Monastères & des Temples, se rendent coupables devant Dieu, & à peine peut-on ne leur pas imputer un péché capital & mortel : c'est-là ma Proposition, & la preuve en est facile & claire. En effet, il est certain & incontestable, qu'on devoit indispensablement employer cet argent-là à réparer tant de Temples vivans de *Jésus-Christ* qui sont en danger de mourir de faim : qui tremblent de froid par la nudité ; & qui enfin vivent dans une souffrance continuelle, par la privation des choses les plus nécessaires à la vie.

(*) *Sçait au lieu de Prisons &c.]* C'est un Spectacle bien ridicule, qu'une Ville pleine de Couvens ; mais qui n'a point de

Et le Moine rusé, pour augmenter ses fonds,
 Arrache de gros legs aux riches moribonds,
 Par ce Feu purgatif qu'inventa l'Avarice,
 Et qui vaut au Clergé tous les Feux d'artifice,
 Le Confesseur hardi d'un poltron Testateur
 Fait, malgré sa famille, un nigaud Fondateur.
 N'oublions point ici ces plus grands Foux encore,
 Qui, faute de Parens ainsi que d'Ellebore,
 Dans le Tresor des Rois transmettent leurs Ecus,
 Afin qu'on parle d'eux lorsqu'ils ne seront plus (*).

D'au.



de Maison de correction, point de Maison de force. Le *Rasphuys* & le *Spinnhuys* à Amsterdam sont deux Couvens, qui, par rapport à l'utilité publique, effacent tous les superbes Monastères de Naples.

(*) *Afin qu'on parle d'eux lorsqu'ils ne seront plus.*] Ces Porteurs d'eau à la Rivière brillent ordinairement dans les Gazettes. J'en ai connu deux, qui certainement n'eurent jamais raison d'oublier les Pauvres.

D'autres, pleins d'embaras, occupent leurs Notaires,
Et presque tous les Mois changent de Légataires.
Lisons leurs Testamens revus & corrigés,
Toujours de mal en pis nous les verrons changés;
Par la triste raison, que l'humaine prudence,
Est d'un foible secours contre notre inconstance.
Tel, de peur de choisir un Héritier ingrat,
Vit dans l'incertitude, & meurt *ab intestat*;
Et tel, n'osant tester qu'au bout de sa carrière,
S'en acquitte si mal, en son heure dernière,
Qu'il brouille pour jamais des Parens bons amis,
Et ne laisse du bien qu'aux Supôts de Thémis.
En nos jours c'est à quoi le Testateur s'expose,
Il a beau s'exprimer en bonne en claire prose,

Sur un Point mal placé la Chicane à cent yeux

Bâtit le fondement d'un Procès ruineux.

La Probité, Géronte, est tellement bannie,

Que sur l'omission d'une cérémonie (*),

On casse un Testament, & c'est toujours le Mort,

Des Vivans méprisé, qui seul a tout le tort.

Profite qui voudra par des fautes semblables,

Les volontés des Morts me seront respectables;

Que



(*) *Que sur l'omission d'une cérémonie*] Le célèbre Mr. Barbeyrac, dans deux Discours sur la *Permission* & sur le *Bénéfice des Loix*, a fait voir qu'un honnête homme ne peut pas toujours se prévaloir des Droits & des privilèges que les Loix lui donnent. „ C'est une grande illusion aux particuliers, dit-il „ en son dernier Discours, de s'imaginer que l'observation ou „ l'omission des Formalités du Barreau, quelles qu'elles soient, „ puissent jamais donner un vrai droit de retenir ce que l'on „ devoit, ou de s'approprier ce qui seroit sans cela revenu à „ autrui légitimement. Dans un autre endroit du même Discours, pagg. 42 & 43., Edit. de l'année 1717., où l'Auteur approuve la cassation d'un Testament invalide selon les Loix, il veut pourtant que le Légataire n'y perde rien, sur-tout si le legs lui a été fait pour de justes causes, pour reconnoître, par „ exemple, des Services importans qu'il a rendus au Défunt. „ Que le Testament, dit-il, soit cassé alors; mais que le legs „ subsiste, & que la justice cède ses droits à l'Humanité. „

Que le Juge prononce ou pour ou contre moi,

La loi du Testateur est ma suprême Loi.

Quand je ne craindrois plus la vengeance divine,

Voudrois-je raisonner moins noblement que Pline ?

Ce généreux Consul refusa constamment

De trouver un défaut dans quelque Testament ;

Tout Acte, sous ce nom, sacré pour ce digne homme,

Eut toujours plus de poids, qu'aucun Decret de Ro-

me (*).

Ce



(*) Un Citoyen de la Ville de Côme institua Pline le Jeune son Héritier, & légua à ladite Ville, leur commune Patrie, un quart de sa Succession, & ensuite fixa ce quart à quatre cens mille Sesterces. Or en ce tems-là il n'étoit pas permis de laisser des Legs à une Ville. Cependant Pline, trop généreux pour s'en prévaloir, paya le legs à sa Patrie. *Hoc si jus aspicias, irritum : si defuncti voluntatem, ratum & firmum est. Mihi autem defuncti voluntas (verior quam in partem Jurisconsulti quod sim dicturus accipiant) antiquior Jure est, &c.* Si l'on consulte la Loi, écrit-il à Calvisius, le legs est nul. Si l'on s'en tient à la volonté du mort, le legs est valable ; & la volonté du mort (je ne sçai comment les Jurisconsultes prendront ceci) est pour moi plus sacrée que la Loi, sur-tout lorsqu'il

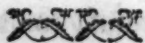
Ce Pline est mon Héros, ce Pline est mon Docteur,

Et si je dois citer encore un grave Auteur,

Le Sage m'avertit de n'être pas trop juste (*),

J'en croirai Salomon, ce Conseiller auguste.

Mais



lorsqu'il s'agit de conserver à notre Patrie le bien qu'on lui a fait. Et dans une autre occasion à Annien : *Ego propriam quandam legem mihi dixi, ut defunctorum voluntates, etiamsi jure deficerentur, quasi perfectas tuerer. Constat autem, Codicillos istos Acilianus manu scriptos. Licet ergo non sint confirmati Testamento, à me tamen ut confirmati observabuntur.* Ep. XVI. Lib. II. Je me suis fait une loi particulière là-dessus, c'est de ne trouver jamais aucun défaut dans la volonté des morts, quoi qu'en puissent dire les Formalités. Les Codicilles dont il s'agit sont certainement écrits de la main d'Acilien. C'en est assez pour oublier avec lui, qu'ils doivent être confirmés par son Testament, & pour les exécuter comme s'il en avoit fait la cérémonie. La Lettre X. du Livre IV. à Sabinus mérite encore d'être citée en troisième lieu. Une Dame Romaine l'avoit fait héritier conjointement avec ce Sabinus, & quoiqu'il ne parût par aucune disposition du Testament que cette Dame avoit affranchi Modestus son Esclave, elle lui avoit cependant laissé un legs en ces termes : *Je lègue à Modestus, à qui j'ai déjà donné la liberté, &c.* C'est sur quoi Sabinus demanda l'avis de Pline, qui lui répondit noblement : *Contuli cum prudentibus, convenit inter omnes nec libertatem deberi, quia non sit data; nec legatum, quia Servo suo dederit; sed mihi manifestus error videtur, ideoque puto nobis quasi scripsisse se credidit.* J'ai consulté nos Maîtres. Tous prétendent que nous ne devons à cet Esclave, ni la liberté qui ne lui a point été donnée, ni le legs dont l'Esclave du Testateur, & qui reste son Esclave, est incapable. Mais moi, je ne doute pas que Sabine ne se soit trompée; & je suis persuadé que nous ne devons pas hésiter à faire ce que nous ferions, si elle avoit écrit ce qu'elle croyoit écrire. La fin de cette Lettre est très-touchante & digne de Pline.

(*) Le Sage m'avertit de n'être pas trop juste.] *Ne sis nimium justus;*

justus
C'est
chair
plus

(*)
tant
contr
l'avant
vertit
Droit
bunal
lès Pa
sérén

Mais aux Humains du tems prêcher l'humanité,
 C'est pousser leur orgueil jusqu'à la cruauté;
 La Brebis en bêlant, par son triste langage,
 Loin d'attendrir le Loup l'irrite davantage.
 J'ai vu le Magistrat (*) bizarrement Chrétien,
 Vouloir concilier *Christ & Tribonien*;
 Mais j'ai vu le Plaideur, à son Maître rebelle,
 Rapiner sur la foi d'une antique *Novelle*.

Que



justus: Ne fais pas trop juste, dit le Sage, Ch. VII. vers. 16.
 C'est-à-dire: ne fais pas trop valoir ton droit contre le Pro-
 chain à la rigueur des Loix humaines. C'est l'explication la
 plus sensée dont ce passage soit susceptible.

(*) *J'ai vu le Magistrat* &c.] Beau Spectacle pour des yeux
 tant soit peu philosophiques! Le Juge consciencieux, se voyant
 contraint de prononcer selon la rigueur des Loix, accorde à
 l'avarice ses demandes infâmes, dans le même tems qu'il a-
 vertit le Plaideur avare, que ses prétentions, fondées selon le
 Droit, ne sont pas fondées *in Foro conscientia*, devant le Tri-
 bunal de la Conscience. C'est ce qui arrive tous les jours dans
 les Païs Chrétiens; mais le Turc n'a garde de décider un dif-
 férend par une Sentence contraire à l'esprit de l'Alcoran.

Que l'Avare est heureux! Il a pour lui sa loi,
 Il est juste pour elle, infâme selon moi.
 Encor, Gêronte, encor on prendroit patience,
 Si l'Homme à chicaner bornoit son impudence;
 Les meilleurs Testamens aujourd'hui sont sujets
 A demeurer toujours des Papiers sans effets.
 Je ne te parle point de ceux que l'on supprime,
 Puisqu'on a découvert l'art d'empêcher ce crime (*);
 Mais celui de forcer un Héritier puissant
 A payer, par exemple, un legs intéressant,
 Gêronte, si tu sçais cet art si difficile,
 Daigne me l'enseigner, il me seroit utile;



(*) *L'art d'empêcher ce crime.*] Les diverses précautions qu'on prend d'ordinaire, en certaines circonstances, pour empêcher la suppression des Testamens, sont des preuves manifestes de l'infâmie du Siècle. *O turpem Humano Generi fraudis ac nequitiæ publica confessionem!* Senec. de Benef. Lib. III. Cap. XV. O que cet aveu est honteux pour le Genre humain!

Il me conviendrait mieux, en mes tristes revers,
Que le maigre talent de bien tourner des vers.
Il est vrai qu'un mortel de nulle conséquence
Peut se flatter encore, avec quelque apparence,
Qu'un jour son héritier respectera ses loix.
Mais les Riches, les Grands, les Princes & les Rois,
S'ils osent l'espérer, ils courent des chimères,
Et rendent malheureux leurs pauvres Légataires.
J'ai lu dans un Bouquin, qu'un Monarque Persan
Fit en mourant des legs à chaque Courtisan;
Et qu'encor que la Somme en fût assez modique,
Son Fils, son Successeur, son Héritier unique,
J'ajoute de mon chef le Roi des Chicaneurs,
Déclara que les Rois étant toujours Mineurs,

Le Testament royal, pourvu d'un Codicille;

Ne pouvoit qu'être nul, provenant d'un Pupille;

C'est ainsi que le Grand se moque du petit;

Et le Riche vilain du Pauvre sans crédit;

De nobles sentimens, dignes d'une grande Ame;

On ne se pique plus en notre Siècle infâme;

L'Interêt est le Dieu qui se fait adorer

Par ceux précisément qui devroient l'abhorrer.

Veux-tu par des bienfaits récompenser le zèle

D'un Parent, d'un Ami, d'un Serviteur fidèle?

Crois-moi, dès ce moment, sans songer à tester,

Va d'un devoir si saint toi-même t'acquitter (*).



(*) *Va d'un devoir si saint toi-même t'acquitter.* } C'est un conseil bien des fois donné; mais rarement suivi. J'avoue que les Donations entre vifs, ou à cause de mort, sont encore sujettes non-seulement à la chicane, mais à l'aperte injustice; cependant il s'en faut bien que la voye en soit si dangereuse.

La bonne foi d'autrui peut nous être connue (*),

Mais aussi s'altérer, dès qu'on nous perd de vûe ;

Et la Mort, qui nous ferme & la bouche & les yeux,

Souvent du Fils soumis fait un séditieux.

Tu pâlirois d'effroi, si j'appuyois ma Thèse.

Par un Exemple affreux, qu'il faut que je te taise,

Qui prouveroit au moins, qu'on ne doit pas donner

Aux hommes le moyen de pouvoir se damner (†).

Géronte. après cela, juge si la Prudence

S'oppose à mes conseils. J'ai dit ce que j'en pense ;

Si

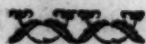


(*) *La bonne foi d'autrui peut nous être connue.*] Pline dit à la fin de la Lettre X. Liv. IV., qu'en choisissant bien ses Héritiers, on prend les précautions les plus sûres. Mais mon Héritier peut venir à mourir immédiatement après moi, & les Héritiers de mon héritier sont peut-être des gens sans foi & sans probité ; c'est de quoi on a des exemples.

(†) . . . *un moyen de pouvoir se damner.*] Le Testateur qui charge son Héritier de payer quelques legs considérables, lui fournit ordinairement le moyen de se damner. Songez y, Peres & Meres, qui voulez tester.

Si l'on ne testoit plus, les Héros de Palais

Vivroient en vrais Savans, & mille gens en paix (*).



(*) *Si l'on ne testoit plus &c.*] S'il n'y avoit point de Testamens pour régler le droit des Héritiers, je ne sçai si l'on auroit besoin de Tribunaux pour régler les différends des hommes; les Juges seroient presque réduits à la triste fonction d'envoyer au Gibet les Voleurs & les Incendiaires. En effet, que voit-on dans les Lanternes des Chambres, au Parquet, à la Porte ou dans la Salle du Magistrat? Sont-ce des Héritiers *ab intestat*? Non. Les Loix ont pourvu à leurs partages. On y voit les Testamentaires qui plaident en explication d'une clause ou d'un Article, les Personnes exhérédées, ceux qui se plaignent d'un testament fait avec lobsir, avec maturité par un Homme grave, habile, consciencieux, & qui a été aidé d'un bon Conseil, &c. *De la Bruyère.*





E P I T R E

A

SANCHO PANÇA,

Ectuyer de *Don Quichotte de la Manche*, & Gouverneur, pendant un tems, de l'Isle de
BARATARIA.

Venturoso aquel à quien el Cielo dió un pedaço de pan, sin que le quede obligacion de agradecerlo à otro que al mismo cielo.

D. Quix. P. seg. L. VIII. C. LVIII.



Égilant Écuyer du plus valeureux Maître,

Que jamais le Soleil en Espagne vit naître,

Sancho, quand tu disois au meilleur des Grifons :

Mon Enfant ()*, tous les maux avec le pain sont bons,

Tu



(*) *Mon Enfant*, Sec.] Sancho Pança, réduit à quitter le Gouvernement de l'Isle de *Barataria*, fut si malheureux la même nuit,

Tu ne disois que vrai; l'Ane & le Philosophe,
 A l'égard de la faim, sont d'une même étoffe;
 Aux loix de la Nature également soumis,
 Le Ventre est le plus grand de tous nos Ennemis.
 Mais sçais-tu quand le Pain est le plus délectable (*) ?
 C'est quand ce n'est qu'au Ciel qu'on en est redevable ;
 Le Pain qu'on doit manger au service d'un Grand,
 Est toujours bis & dur, fût-il & tendre & blanc.
 Les Rois, ingénieux à dorer leurs pilules,
 Inventent tous les jours des Titres ridicules,
 Pour



nuit, qu'il tomba avec son cher Grison dans une fosse profonde. Il pensa mourir de déplaisir, dit l'Histoire, quand il vit le lendemain son Ane couché, les oreilles abatus, & faisant une fort triste mine. Enfin, après bien des lamentations, le bon Sancho tira de son Bissac un morceau de pain, & le donna au Grison, en lui disant: *Todos los duelos con pan son buenos.* D. Quin. P. II. L. VIII. C. LV.

(*) *Mais sçais-tu quand le Pain &c.*] La Vérité contenue dans ce vers & le suivant, fait le sujet de cette Epître, ainsi la matière n'en étant pas nouvelle, on ne doit s'attendre à rien qui puisse avoir les graces de la nouveauté.

Pour cacher finement aux Sots ambitieux,

Ce que la Servitude a de plus odieux.

Mais *abrenuncio*: le Renard prêche aux Poules:

Marchand d'oignons, dit-on, se connoît en ciboules:

Je baise fort les mains à tous les gros Seigneurs,

Quand c'est pour m'asservir qu'ils m'offrent des Hon-
neurs.

Ami, j'ai vu le Loup. Malgré sa bonne chère,

La Cour sera pour moi le ventre de ma Mere :

Je n'y retourne plus: Chat échaudé craint l'eau;

Et je me promets bien de mourir dans ma peau.

Pain cuit & liberté (*), Sancho, c'est ma Devise:

Si je suis orgueilleux, je le suis à ma guise:

A



(*) *Pain cuit & liberté*] Le vieux Proverbe dit: *Libertas & pain cuit*; mais le Bon-Sens veut qu'on dise plutôt: *Pain cuit & libertas*.

A l'horreur d'obéir aux caprices d'un Grand,
 Je préfère l'honneur de vivre indépendant ;
 Au seul mot de *servir*, mon esprit indocile
 N'attache qu'une idée absolument *servile*.
 Nous devons nous munir contre la pauvreté ;
 Mais jamais aux dépens de notre liberté (*),
 Sans elle, tout n'est rien, peu vaut tout avec elle ;
 Si mon mauvais Destin me vexe & me harcele,

Je



(*) *Mais jamais aux dépens de notre liberté.*] Juvénal demande à un homme qui va se marier :

Ferre potes dominam, salvus tot restibus, ullam ?

Est-il bien vrai que vous preniez une femme ? Quoi ! n'y a-t-il point de corde à Rome ? Sat. VI. vs. 30. Je demanderois volontiers à un Esclave de Cour :

Ferre potes dominum, salvus tot restibus, ullam ?

Quel Démon vous possède pour vous donner un Maître ? N'y a-t-il pas assez de cordes à votre service ?

Heureux le mortel, qui peut dire sincèrement avec un Poète Latin :

Pauperiem, modico contentus, semper amavi,

Et rerum dominus, nil cupiendo, fui.

Content de peu j'ai toujours aimé la pauvreté, & je n'ai jamais manqué de rien ; parce que je n'ai désiré que ce qui dépendoit de moi.

Je me sens assez fort, pour dire à mes Anons:

Mes Enfants, tous les maux avec le pain sont bons;

Et c'est ce qu'à mon sens tout Pere raisonnable

Devroit dire à ses fils, en se mettant à table.

Quand le Ciel prend sur lui le soin de nous nourrir,

Aux Faveurs d'un Mortel devons-nous recourir;

Et, contre les attraites d'une foible espérance,

Troquer notre repos & notre indépendance?

Sancho, de bonne foi le troc n'est pas Chrétien,

C'est le parti qui reste à qui ne reste rien,

Un coup de desespoir, que la misère humaine,

Sans les erreurs du monde, excuseroit à peine.

En vain l'Homme de Cour, Animal glorieux,

Me vantant sa fortune, affecte d'être heureux:

En vain il s'enrichit, son bonheur n'est qu'un Songe,
Comme il sçait s'imbiber, on sçait presser l'éponge :
A beau jeu, beau retour : il s'en mordra les doigts,
Le Diable, toujours Diable, est derrière la croix :
Tant va la Cruche à l'eau, qu'enfin elle se brise;
Pain cuit & liberté, c'est ma bonne Devise.

Je sçai, Sancho, je sçai que plus d'un Ecuyer
A lieu d'être content de son joyeux métier,
Que plus d'un Serviteur, vraiment heureux de l'être,
Souvent s'érige encore en Maître de son Maître.
J'ai vu des Galopins, en Seigneurs transformés,
Qui s'engraissoient du sang des Peuples opprimés,
Comme on voit en Été des Chenilles écloses,
En Papillons brillans, piller le suc des Roses.

Mais les doigts de la main ne se ressemblent pas.

Quand tous les jours de Dieu seroient des Mardis-gras;

Quand tout ce qui reluit seroit de l'or en barre :

Je ne veux point ramper sous un Maître bizarre :

Qui, fier de son pouvoir, abusant de ses droits,

Pourroit me confier de très-vilains emplois;

Et, pour comble d'horreurs, me rendre enfin complice

De ses exactions & de son injustice.

Un Auteur inconnu, mais homme de bon-sens,

Compare aux gros Joueurs le Gros des Courtisans;

Ils sentent le péril, & rien ne les arrête,

N'ayant, *dit cet Auteur*, que leur Fortune en tête;

Ils souffrent constamment cent revers odieux,

Risquant tout ce que l'Homme a de plus précieux,

En vain il s'enrichit, son bonheur n'est qu'un Songe,
Comme il sçait s'imbiber, on sçait presser l'éponge :
A beau jeu, beau retour : il s'en mordra les doigts,
Le Diable, toujours Diable, est derrière la croix :
Tant va la Cruche à l'eau, qu'enfin elle se brise;
Pain cuit & liberté, c'est ma bonne Devise.

Je sçai, Sancho, je sçai que plus d'un Ecuyer
A lieu d'être content de son joyeux métier,
Que plus d'un Serviteur, vraiment heureux de l'être,
Souvent s'érige encore en Maître de son Maître.
J'ai vu des Galopins, en Seigneurs transformés,
Qui s'engraissoient du sang des Peuples opprimés,
Comme on voit en Eté des Chenilles écloses,
En Papillons brillans, piller le fuc des Roses.

Mais

Mais les doigts de la main ne se ressembrent pas.

Quand tous les jours de Dieu seroient des Mardis-gras,

Quand tout ce qui reluit seroit de l'or en barre :

Je ne veux point ramper sous un Maître bizarre :

Qui, fier de son pouvoir, abusant de ses droits,

Pourroit me confier de très-villains emplois ;

Et, pour comble d'horreurs, me rendre enfin complice

De ses exactions & de son injustice.

Un Auteur inconnu, mais homme de bon-sens,

Compare aux gros Joueurs le Gros des Courtisans ;

Ils sentent le péril, & rien ne les arrête,

N'ayant, dit cet Auteur, que leur Fortune en tête ;

Ils souffrent constamment cent revers odieux,

Risquant tout ce que l'Homme a de plus précieux,

Jusqu'à ce que trompés de toutes les manières,
Ils découvrent de l'Art les dangereux mystères;
Et dès-lors, à leur tour habiles Compagnons,
De dupes, qu'ils étoient, ils deviennent fripons.
Changement naturel, soit dit en confidence,
Qui promet d'obéir, promet plus qu'il ne pense;
Souvent, quoique le cœur soit d'abord ferme en nous,
On fuit le grand exemple, on hurle avec les Loups;
Et tel se croit encor tout aussi pur qu'un Ange,
Qui, déjà criminel, se veautre dans la fange;
Tel, Ministre à la Cour, pour le bien de l'Etat,
Fait, en homme d'honneur, des coups de Scélérat (*).

Mais,



(*) *Fait en homme d'honneur &c.*] Ce Vers auroit besoin d'une petite Note; mais à buen entender pocos palabras. A bon entendeur peu de paroles.

Mais, Sancho, si je plains ces Forçats déplorables,
 Je souffre quand je vois des Sots inexcusables,
 Pour allonger d'un *Don* (*) leurs Titres fastueux,
 Tomber dans l'esclavage au comble de leurs vœux.
 Las d'être Rois chez eux par leurs propres richesses,
 Ils cherchent des honneurs jusque dans les bassesses.
 Semblables aux Enfans, à ces jolis Poupons,
 Qui contre des Jouets vont troquer leurs Bonbons;
 Ils savent s'acheter, du Bien de leurs Ancêtres,
 Des Noms extravagans, & souvent de sots Maîtres.

Un



(*) Pour allonger d'un *Don* &c.] Le bon Sancho ne pouvoit supporter cette extravagance. Lorsqu'en qualité de Gouverneur, on voulut lui appliquer le *Don*, il le rejetta avec un mépris inexprimable. *To imagino, disoit il, que en esta Insula deve de aver mas Donas que Piedras, pero Basta; Dios me entienda.* D. Quix. Part. II. Liv. VII. Chap. 45.

Un Fou, dans sa Province à crédit honoré (*),
 S'enfla de tant d'orgueil, qu'en jeune évaporé
 Il quitta son Château, ses navets & ses raves,
 Pour briller à la Cour, parmi d'autres Esclaves.
 Il n'y parut qu'en fat; mais le Fat opulent,
 Suivi d'un Coffre fort, y montra son talent.
 A l'instant il obtint, en Seigneur de mérites,
 L'Emploi de débaucher les Faquins-Parasites;
 Et s'acquitta si bien de cet illustre Emploi,
 Qu'il mangea ses Trefors, & ne sçut pas pourquoi?
 Sur la foi d'un espoir fondé sur son grand zèle,
 Il devora ses Fiefs, en Serviteur fidèle,

Et



(*) *Un Fou dans sa Province &c.*] Ce Fou n'est qu'un Ette
 de Raison, & si le Censeur en doute, qu'il relise ma Re-
 marque sur les Vers 99-116. de l'Épître V.

Et s'endettant ensuite, il se trouve aujourd'hui
En proie aux Créanciers, non moins trompés que lui.
Ne crois pas toutefois qu'abandonnant son Prince,
Le Fou deshabillé retourne en sa Province:
Fier d'un large Ruban, qu'il a droit de porter,
Il n'est point de revers qu'il ne sache affronter;
Plongé dans les horreurs de sa conduite infâme,
Comme il perdit ses Biens, il veut perdre son Ame.
Que les Rois avisés débitent leurs Rubans,
On ne me verra point au nombre des Chalands:
Je veux pondre mes œufs, foin de la Marchandise:
Pain cuit & liberté, c'est toujours ma Devise.
Je ne suis pas si fou de me laisser berner (*),
Dans l'espoir d'obtenir une Isle à gouverner.

Quand



(*) *Je ne suis pas si fou &c.*] Disgrace connue de Sancho,
qu'il reprochoit éternellement à son bon Maître.

Quand même mon Cheval ne seroit qu'une Bête,
 Libre sur mon paillier, je veux lever la crête,
 Manger en paix chez moi mes Choux & mes Oignons,
 Ne connoître les Grands qu'à peine par leurs noms;
 Et ne souffrir jamais, en mon petit Domaine,
 Que le Bon Sens pour Roi, que la Raison pour Reine.
 Si je suis peu, Sancho, je suis ce que je suis,
 Je n'ai que de beaux jours, & de plus belles nuits;
 Au sein d'une Famille, où mon amour m'attache,
 Tous les jours sont pour moi des Nôces de Gamache (*).
 Pour m'égayer l'esprit, mes murs sont tapissés
 De cent Livres divers, avec choix amassés;



(*) ——— *des Nôces de Gamache.*] Riche Fermier, qui
 donna des nôces superbes, où le fidèle Ecuyer de *Don Quixote*
 se trouva comme en son véritable élément.

Et comme j'appris d'eux, en mon Séjour champêtre,
L'Art de vivre content, sans avoir lieu de l'être,
J'enseigne, en m'amusant, ce grand art à mon tour
Aux trois pauvres Marmots (*), qui me doivent le jour.
Pour prix de ma candeur, je puis peut-être encore
Compter deux vrais Amis, que j'aime & que j'honore,
Qui seroient sans défaut en ce Siècle infecté,
Si l'un aimoit le Vin, l'autre l'oisiveté.
Toujours *Roger bon tems*, je ris, je bois, je mange;
Je tire sur le Ciel tant de Lettres de change,

Que



(*) *Aux trois pauvres Marmots &c.] L'Ecuyer du Bois, dont le terrible nez fit tant de peur à Sancho, disoit qu'il étoit entièrement résolu de quitter le Métier d'Ecuyer errant, pour aller chez lui élever ses trois Enfans: Criar mis hijitos, que tengo tres, como tres Orientales Perlas. Dos tengo yo,* répondit d'abord Sancho avec vivacité, *que se pueden presentar al Papa en persona.*

Que de mon superflu le Pauvre soulagé
 Convient que mon Pain cuit vaut bien d'être mangé.
 C'est vivre, c'est jouir de son indépendance;
 C'est de la volupté tirer la quintessence;
 Mais ne t'avise pas, digne Ecuyer errant,
 De me prendre aussi-tôt pour quelque Saint vivant (*).
 Les Spectres & les Saints jouent d'étranges rôles,
 Au Diable qui les voit, hors les Fous & les Folles.
 Si je n'imite pas cet Animal mitré,
 Que, pour être tondu, l'Eglise feint châtré,

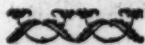
Qui



(*) *De me prendre aussi-tôt pour quelque Saint vivant.*] Sancho ayant entendu de quelle manière D. Diego de Miranda vivoit dans sa Retraite, il le prit pour un Saint vivant, & se profterna en bon Chrétien Espagnol devant ce sage Campagnard. Il faut avouer que le Personnage de Sancho surpasse en quelque façon celui de D. Quichotte même. Ce seroit un défaut en tout autre Roman, & Cervantes s'en est apperçu, puisque dans sa Préface, Satire fine contre les Pédans, il dit au Lecteur desœuvré: *To no quero encarecerte el servicio que te hago en darte à conocer tan notable y tan honrado Cavallero: pero quiero que me agradezcas el conocimiento que tendras del famoso* SANCHO PANÇA *su Escudero.*

Qui d'un riche Evêché (*), qui de vingt Prélatures,
 Ne nourrit que des Chiens, & d'autres créatures :
 Je ne suis qu'un Pécheur, mais un Pécheur soigneux
 D'exercer les Vertus, dont il est amoureux ;
 Et si la Liberté, Dame de mes pensées,
 M'accorde des faveurs, ces faveurs sont sensées.
 Quand, suivant leur devoir, les Pontifes Romains,
 En Peres généreux, *gratis* feront des Saints,
 Parmi les Bienheureux, dignes de notre offrande,
 Saint Sanchó, Gouverneur, vivra dans la Légende.

Un



(*) *Qui d'un riche Evêché &c.*] Autrefois les Evêques employoient si mal leurs richesses, que le célèbre H. Grotius en trouva l'Histoire Ecclesiastique tout-à-fait scandaleuse à lire : *Qui legit Historiam Ecclesiasticam, quid legit nisi Episcoporum vitia?* Epit. p. 7. Col. 1. Certain Evêque, surchargé d'Abbayes & d'autres Bénéfices alla voir à Paris Mr. de Tonnerre Evêque de Noyon. Ce Prélat en reconduisant l'autre, lui dit avec beaucoup de politesse : *Je ne puis trop vous honorer, car quand je vois tant de Dignités sur votre tête, je m'imagine voir un Concile complet.*

Tom. I.

K

Un Cœur tel que le tien mérite tous les prix :

Plût au Ciel que les Rois, ou que leurs Favoris,

Connussent comme toi l'Équité naturelle,

Et, jugeant nos Procès, te prissent pour modèle !

Tout au rebours, mon Cher, c'est pour se divertir,

C'est pour tuer le tems, non pour se convertir,

Que Don Quichotte est lu, que même en nos Ver-
dures (*),

L'Artisan nous dépeint vos rares Aventures.

Je ne rougirai pas de t'avouer ici,

Qu'en me moulant sur toi, j'ai vécu sans souci ;

C'est



(*) — *que même en nos Verdures.* Les Verdures, où les Aventures de D. Quichotte sont représentées, ont encore la vogue. Quel honneur pour l'illustre Michel de Cervantes, qui mourut de misère ! Les Héros de son Roman sont aussi connus qu'aucun Héros de l'Histoire,

C'est de toi que j'appris, dès ma plus tendre enfance,
 L'Art de perdre mon bien avec indifférence.
 Et quand mes Ennemis demain viendroient en Corps
 Saccager mon azyle, & m'en chasser dehors;
 Sancho, j'en sortirois gai, content & tranquille,
 Comme on te vit entrer & sortir de ton Ile.
 Cent brasses au-dessus de mes Persécuteurs,
 Si je crains des Tyrans, ce sont ces fiers Docteurs,
 Ces *Pedros Rezios* (*), ces Prêcheurs de diette,
 Payez pour tourmenter mon malheureux squelette.
 L'épouvantable nez de l'Ecuyer du Boir,
 Me feroit moins de peur, que le vilain minois

Da



(*) Ces *Pedros Rezios* &c.] Le Dotor *Pedro Rezio* de *Agutro*, natif du Village de *Tirtuafera*, entre *Caraquel* & *Almodebar*, fut le scrupuleux Médecin des Gouverneurs de *Barataria*.

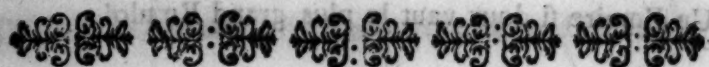
De tout maudit Docteur, qui d'abord me condamne
A renoncer au Vin, pour boire une Ptifanne,
Breuvage dégoûtant qu'inventa Lucifer,
Sans doute sur l'espoir de crever dans l'Enfer.
Mais à bon Chat bon Rat: bien fin qui me rattrape;
Je serai plus têtue que la Mule du Pape.
Nargue des Médecins: vivent les bons Repas!
Tout Baume est, à mon goût, Baume de fier à bras.
Il ne peut m'importer à quel mal je succombe;
Car quand la Poire est mûre, il faut bien qu'elle tombe.
J'attendrai cet instant, sans craindre, & sans songer
Par quels moyens nos jours pourroient se prolonger;
A tout compter, le Jeu ne vaut pas la chandelle.
S'il ne faut que mourir, c'est une bagatelle;

Je saurai m'acquitter de ce petit devoir,
Et dire à mes Amis: Adieu jusqu'au revoir.
Le Compliment est court, mais, quoiqu'encor vulgaire,
Pour plus d'un Courtisan très-difficile à faire;
C'est, dis-je, un Opera pour le Peuple enyvré
Des Vanités du Monde, auquel il s'est livré.
Quand le Riche est réduit à quitter sa Famille,
Le Chameau doit passer par le trou d'une éguille.
C'est-à-dire en deux mots, que ce triste Animal....
Mais finissons, de peur de nous expliquer mal:
Et tenons-nous pour dit, que, dans le grand Voyage,
Le Pauvre sur le Riche a plus d'un avantage.
Oui, Sancho, mon Ami, sur cette Vérité,
Je ne demande au Ciel, que *Pain & Liberté*.

J'ai le Pain, grace au Ciel, & libre en ma Retraite,
Sans le secours d'autrui, ma fortune est parfaite;
Le Ciel en est l'Auteur, c'est à lui que je dois
Ce que doit le Vulgaire aux caprices des Rois.
Tout Bienfait perd son prix, & devient méprisable,
Si-tôt qu'à quelque Grand je m'en vois redevable;
Ce n'est qu'un Bien ferré de mille nœuds secrets,
Qui captivant le cœur l'accablent de regrets;
Souvent, pour éviter la noire ingratitude,
On tombe dans le crime & dans la servitude.
O Sancho! si jamais un Démon suborneur
Réveille en toi l'espoir de te voir Gouverneur,
Garde-toi de franchir le seuil de ta Cabane;
Gouverne tes Enfans, ta Thérèse & ton Anc:

Un Empire si doux vaut le plus grand Emploi,
Qu'un Noble, en valetant, puisse obtenir d'un Roi.
A qui s'inscrit en faux j'oppose ma Devise;
Pain cuit & Liberté! tout le reste est Sottise.





E P I T R E

A

P A R T R I G E,

Auteur célèbre d'un Ouvrage annuel, intitulé:
Almanac pour l'Année courante. ()*

*A Cavallero pobre no lo queda otro Camino para mostrar
 que es Cavallero, sino el de la Virtud.*

D. Quix. P. seg. L. V. C. VI.



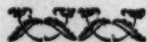
Onfident du Destin, Scrutateur des Plane-
 tes,

Partrige, enseigne-moi le Métier des Prophetes.

Je suis las d'éplucher, en mille Ecrits divers,

Les forfaits scandaleux des Grands de l'Univers.

Qui



(*) Le Sr. Partrige, Astrologue Anglois, est si connu dans la République des Lettres, que je lui manquerois de respect, si j'affectois ici de vouloir le faire connoître. Ceux qui pour-
 tant pourroient ignorer le mérite de ce grand Homme, n'au-
 ront qu'à consulter le *Babillard* & le *Conte du Tonneau*.

Qui lit l'Histoire, lit la Satire de l'Homme,
 Et j'aime trop mon tems en sévère Econôme (*),
 Pour m'amuser encore à me charger l'esprit
 De tout ce que *Rollin* compile & nous transcrit (†).
 Tant que le juste Ciel me permettra de vivre,
 Un Telescope en main, le Ciel sera mon Livre;
 Et si je puis sous toi, Partridge, professer
 Un Art que l'ignorant se plaît à mépriser,
 Bien-tôt nous prouverons aux Pédans-Géomètres,
 Que si, par le secours de nos seuls Thermomètres,

Un

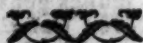


(*) *Et j'aime trop mon tems &c.*] *Cujus unius honesta avaritia est*: dont la seule épargne est honnête, dit Sénèque.

(†) *De tout ce que Rollin compile &c.*] L'Histoire Ancienne de Mr. Rollin est un Ouvrage qu'on ne sauroit assez louer, ni trop recommander aux jeunes gens. C'est de cet illustre Nestor, qu'on peut dire avec Quintilien: *Supereft adhuc & exornat atatis nostra gloriam, Vir Saculorum memoria dignus.* Voici encore un homme qui fait honneur à notre Siècle, & dont le nom mérite d'être marqué au coin de l'immortalité. [La République des Lettres perdit ce digne Sujet à Paris le 14. de Septembre 1741.]

Un Fat prédit du tems les changemens divers,
 Le Sage, aux yeux duquel tous les Cieux sont ouverts,
 Sur des Calculs exacts, non moins que ceux d'Euclide,
 Déchiffre l'Avenir, d'une façon solide.
 Je suis du Grand Cardan Disciple studieux (*),
 La Lune en plein midi se présente à mes yeux.
 C'est elle qui m'apprit, en tournant sur son axe,
 Que la Pologne encor se joindroit à la Saxe:
 Que l'Italie en feu recevrait d'autres Loix;
 Et que l'Europe ainsi verroit de nouveaux Rois.
 C'est encor peu: j'ai vu clairement dans Mercure
 De Mercy foudroyé l'imprudente Avanture;

Dans



(*) *Je suis du Grand Cardan &c.*] Cardan se vantoit de voir toujours la Lune, même en plein midi. Feu Mr. Leibnitz en faisoit un cas singulier, aussi-bien que de Cyrano de Bergerac.

(*)
men
tolo
se, au
roien
ter I
l'hy
capit

Dans Jupiter, j'ai vu les Corſes enrager,
 Et demander un Roi qui pourroit les vanger.
 Cent fois j'ai vu dans Mars le Sort de la Lorraine (*),
 Deſtinée à l'honneur de doter une Reine;
 Et j'oſe me vanter d'avoir vu dans Vénus,
 Par des Bonnets fourrés des Turbans abbattus.

On dira qu'à crédit je vante mes lumières,
 Que preſque en tous les lieux des hommes ordinaires,
 La Gazette à la main, ſans autres Inſtrumens,
 Ont prédit avec moi tous ces Evénemens;

Fri.



(*) ——— le Sort de la Lorraine.] Les Politiques ont aisé-
 ment pu prévoir le Sort de la Lorraine. Mais, excepté les Af-
 trologues, perſonne n'a prévu que les Habitans de l'île de Cor-
 ſe, au lieu de prendre de juſtes meſures pour la Liberté, imite-
 roient les Grenouilles de la Fable. Juſqu'ici on peut dire: *Pa-
 ter Deorum niſi, atque illis dedit parvum Tigillum*. Gare
 l'Hydre. *Tam niſi illis Hydram, qui dente aſpero corripere
 cepit ſingulas*, diront un jour les Habitans de Gênes.

Frivole objection ! Chicane puérile !

Tel a su bien juger ; donc suis-je malhabile ?

Où croit-on suffisans des effets du Hazard,

Pour sapper aussi-tôt les Fondemens d'un Art ?

Nous n'avons pas pour nous le Bon-Sens , je l'avoue,

Et contre la Raison notre Systême échoue (*) ;

Mais si ce franc aveu doit nous humilier,

Si sur ce point chacun cherche à nous décrier ;

Qu'on dise donc aussi que la plupart des Prêtres,

Où font des Idiots, Partrige, ou bien des Traîtres.

Quoil

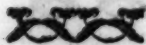


(*) *Nous n'avons pas pour nous &c.*] Les Philosophes qui avouent d'eux-mêmes que leurs Systêmes choquent le Bon-Sens, sont au moins estimables par leur rare sincérité, & par l'hommage qu'ils rendent à l'Evidence. Les vrais Astrologues ne se contentent pas de convenir que leur Systême est au-dessus de la Raison, ils avouent volontiers qu'il est contre la Raison. Si je ne me trompe grossièrement, il y a quelque chose de noble dans une confession de cette nature,

(*)
je m
tème
en p
donn
logie
en le
tion

Quoi! lorsqu'un Animal (*), burlesquement vêtu,
Me soutient que ses doigts ont l'énorme vertu
De créer sur le champ, par un Mystère étrange,
Des Etres incréés, qu'il adore & qu'il mange,
Ce Théophage affreux sera cru sur sa foi!
Et dès que je soutiens que j'ai vu, que je voi
Le Sort de l'Univers écrit dans les Planetes,
On me reprochera de conter des Sornettes!
Où le Prêtre est en droit d'insulter au Bon-Sens,
Nous trouverons toujours de secrets Partisans,

Et



(*) *Quoi! lorsqu'un Animal &c.*] Ce n'est qu'à regret que je m'exprime de la sorte; mais comme les Partisans du Système de la Transubstantiation ne ménagent pas leurs termes, en parlant de l'Astrologie Judiciaire, j'espère qu'on me pardonnera l'aigreur de l'expression. Il est certain que l'Astrologie Judiciaire est respectable par son ancienneté; si elle a eu le malheur de tomber dans le mépris, c'est la Réformation qui en a été la principale cause.

Et je me trompe fort, Partridge, ou bien l'Eglise,
 Pour son propre intérêt, sous main nous favorise.
 Nous avons le talent d'intimider les Sots (*),
 A des Foux alarmés nous rendons le repos :
 Et sans nous expliquer, semblables aux Comètes,
 Nous faisons tressaillir les plus illustres Têtes ;
 Rome a besoin de nous, voudroit-elle aujourd'hui,
 Presque sur son déclin, rejeter notre appui ?
 Ce qui me rend confus, me surpasse & m'afflige,
 C'est qu'en toutes les Cours je vois qu'on nous néglige,

Et



(*) *Nous avons le talent d'intimider les Sots.*] Jean Stoffler, Astrologue Allemand, dénonça un grand Déluge pour l'année 1524. & jetta la terreur dans toute l'Europe. Les Princes, les Savants mêmes, en furent intimidés. Voyez Bayle, Art. de Stoffler. En Angleterre, vers le milieu du Règne de la Reine Anne, nos Astrologues firent prodigieusement du bruit ; & il n'y a pas long-tems qu'en Hollande le Peuple fut tellement alarmé, sur une simple prédiction, que les Magistrats furent obligés de prendre des mesures pour le rassurer.

Et que nos Souverains sont assez imprudens,
 Pour placer des Nigauds parmi leurs Confidens.
 Puis-je voir sans chagrin, que mon auguste Maître,
 Ce Prince si clément, qu'il en cesse de l'être (*),
 A sa honte éternelle, & pour notre malheur,
 Consulte un Violon (†), consulte son Tailleur;
 Et souvent sur l'avis d'un seul Valet de Chambre (‡),
 Hazarde le Salut d'un Corps dont je suis Membre?

Puis-



(*) *Ce Prince si clément &c.*] Ce Prince si clément est encore un Ette de raison. Je n'ai pas l'honneur de servir; mais, à l'exemple de mes Freres en Apollon, qui se forgent des Maîtresses en l'air, je me donne ici un Maître, qui n'existe que dans mon imagination poétique.

(†) *Consulte un Violon.*] Martial disoit que pour faire fortune à Rome, il falloit être Violon. Epig. 36. Liv. 5.

(‡) *Et souvent sur l'avis d'un seul Valet de Chambre.*] En tous tems Messieurs les Valets de Chambre ont eu beaucoup de crédit sur les Princes. L'infame Ptolémée, Roi d'Egypte, avoit à son service un Favori nommé *Pashin*, qui étoit Valet de chambre & Premier Ministre. Voyez *Plut. Vie de Pompée*.

Puis-je voir sans douleur, qu'un chétif Ecrivain,
 Qui griffonna jadis pour un morceau de pain,
 En Ministre d'Etat, ou plutôt d'industrie,
 Se gonfle d'arrogance, & pille ma Patrie?
 O qu'il est triste & dur de tolérer un Fat,
 Qu'on érige à la Cour en Pivot de l'Etat,
 Tandis qu'un noble Esprit, plongé dans l'infortune,
 S'occupe à contempler les Phases de la Lune!
 La Prudence des Grands sur-tout doit éclater
 Dans le choix des Sujets qu'ils daignent consulter (*);

Et



(*) *La Prudence des Grands sur-tout doit &c.*] C'est de quoi Machiavel avertit les Princes. Faute d'un Machiavel Italien, nous citerons en Latin le passage: *Non est minimi momenti in Ministrorum delectu habendo Principis acere judicium, cum ad eorum electionem illius de prudentia judicium fiat. Primam enim omnium, quam de Principe ducunt homines conjecturam, ab iis possissimum capiunt quos circum illum versari cognoscunt.* C. XXII. Il importe extrêmement à un Prince de bien choisir ses Ministres; parce qu'on juge d'abord de son mérite par celui des personnes qu'on voit qu'il honore de sa confiance.

Et d'où vient donc, mon Cher, que l'on voit tant de
Cuiſtres,

De Fous & d'Ignorans, transformés en Miniſtres?

La plus forte raiſon que je ſache en donner,

C'eſt que nos Souverains, nés pour nous gouverner,

A ce pénible emploi ne voulant point deſcendre,

Ils en laiſſent le ſoin à qui veut bien le prendre.

Or le Faquin hardi fait l'art deſcamoter

Les Rênes de l'Etat, dès qu'il les voit floter,

Soudain Maître abſolu, Diſtributeur des Graces,

Il décharge les Siens du poids de leurs Beſoins :

Ce n'eſt que dans les Siens qu'il rencontre à la fois

Tous les Talents requis pour bien ſervir les Rois;

Ajoutons, que la peur d'une chute ſubite

L'oblige d'écarter le dangereux mérite.

Ainsi qu'un Florentin bannit en sage Epoux

Les Rivaux pétulans, dont il se sent jaloux :

Le Favori craintif, dans les Conseils du Maître

N'admet que des Grimauds, indignes d'y paroître :

Les Sots ont parmi nous, à peu près, le bonheur,

Qu'ont les Nègres châtrés auprès du Grand-Seigneur.

Tout est bien cependant, si j'en crois un Poëme (*),

Où les vers les plus beaux font un vilain Système :

TOUT EST BIEN SOUS LE CIEL, les Fourbes & les Fous

Sont autant d'Instrumens, qui travaillent pour nous ;

L'Au



(*) — *si j'en crois un Poëme.*] *Essay sur l'Homme par Mr. Pope.* La Poësie des quatre Epîtres qui jusqu'ici composent ce Poëme, est certainement toute divine; mais il s'en faut bien que le Système en soit aussi divin. J'honore, comme je dois, le mérite distingué de Mr. Pope : je le reconnois pour un grand Poëte ; mais je prends la liberté de ne pas le prendre pour le premier Philosophe de son País. Si je me trompe, ce n'est pas ma faute, selon le Principe de Mr. Pope même.

L'Auteur de l'Univers romproit ce grand Ouvrage,

Si je devenois riche, & Milord Pierre sage (*).

Mais qu'on verroit bien-tôt mon Frere en Apollon

Retrafter ses beaux vers dans le Sacré Vallon,

Si quelque fier Tyran, par sa toute-puissance,

Le forçoit d'épouser la Sœur de la Science (†)!

L'Homère des Anglois (‡) semble un Enfant gâté,

Qui toujours bien nourri, toujours plein de santé,

Croit que l'enfant voisin, qu'on trépane & qui crie,

N'est qu'un petit méchant, digne qu'on le châtie.

Sur



(*) — *Et Milord Pierre sage.*] Milord Pierre, prétendu Frere aîné des Chevaliers *Martin & Jean*. Voyez l'Epître IX.

(†) — *la Sœur de la Science.*] La Pauvreté. *Nescio*, dit Pétrone, *quomodo bona mentis Soror est Paupertas*. Par malheur les deux Sœurs sont d'ordinaire inséparables, & ne devoient jamais être ensemble.

(‡) *L'Homère des Anglois &c.*] Mr. Pope a traduit Homère.

Sur le ton de Leibnitz (*), que Pope en vers pompeux
 Prêche aux Crassus du tems son Fatalisme affreux.
 Tandis que les Vertus auront le sort des Vices,
 Que les Rois nous feront adorer leurs caprices,
 Qu'on verra des Chevaux en Consuls érigés,
 Et les Sages haïs, les Savans négligés,
 Disons que TOUT VA MAL, & plaignons la misère
 Du digne Hortalus (†), qui rencontre un Tibère.

Le



(*) *Sur le ton de Leibnitz &c.*] Feu Mr. Leibnitz étoit grand Fataliste, au moins dans ses Ecrits, ainsi qu'en ses discours. Notez qu'il étoit riche, & que Mr. Pope l'est puissamment aujourd'hui.

(†) *Du digne Hortalus &c.*] M. Hortalus étoit petit-fils de l'Orateur Q. Hortensius, & par cette raison Auguste l'avoit obligé de se matier, de peur qu'une Famille si estimable ne s'éteignît. Mais après la mort d'Auguste, le digne Hortalus, avec ses quatre fils, tomba dans une affreuse misère, & s'adressa au Sénat, pour être soulagé dans sa pauvreté. L'inclination du Sénat lui attira précisément un refus desolant de l'infante Tibère. Ce Monstre, se voyant à la fin obligé d'apaiser le Sénat qui murmuroit, donna de très-mauvaise grâce

une

Le Pain n'est pas, dit-on, le prix de la Vertu.

J'y consens; mais le Pain ne seroit-il pas dû

Au Savoir éminent d'un Personnage illustre,

Que Dieu ne créa point pour travailler en Rustre ?

Nous devons abhorrer le lâche Souverain,

Dans les Etats duquel le Savant meurt de faim;

Le Savant, au-dessus du Destin qui l'accable,

En Philosophe altier, toujours inébranlable,

Doit souffrir sans se plaindre, & croire qu'il est né,

Pour bien représenter un Sage infortuné.

Dans son étui de chair, si mon Ame est tranquille,

Et si, par mon Savoir, je suis au Monde utile,

J'ai



une certaine Somme d'argent aux enfans de *Hortalus*. Tacit.
Liv. II. Tout cela étoit dans l'ordre, tout cela étoit bien,
suivant le Systême favori de Mr. Pope, qui ne connoît Ti-
bère que par l'Histoire.

J'ai le Bien qu'il me faut, & j'exerce l'Emploi
Le plus avantageux, le plus noble pour moi.
Aujourd'hui je comprends pourquoi la Providence
D'un Monstre vicieux tolère l'impudence,
Et semble consentir que le Juste abattu
Ne rencontre jamais le prix de sa vertu.
Le Ciel, pour mieux punir à la fois tous les crimes,
Au plus affreux des Jours réserve ses victimes,
Et ne pouvant ici, dans ce Monde odieux,
Assez récompenser les Mortels vertueux;
Rien n'étant, dis-je, ici digne des vœux du Sage,
Son Bonheur ne l'attend qu'au céleste Héritage.
Un Sceptre, c'est beaucoup aux yeux du vil Mondain,
Ce n'est qu'un Bâton sec aux yeux d'un Esprit sain.

Qu'est-

Qu'est-ce qu'un Trône d'or ? qu'est-ce qu'une Couronne ?

Jugeons-en par tous ceux à qui le Ciel les donne.

Ne rougissons donc point de nos calamités,]

Signes souvent certains d'aimables qualités;

Faisons plutôt rougir ces vilains Alexandres,

Trop mesquins pour gager d'habiles Aristandres.

Prédisons hardiment, que nous verrons mourir

Ces Arts, que nos Ayeux virent naître & fleurir;

Que si Dieu ne finit le Règne des Avars,

Nos Neveux ne verront que des Siècles barbares.

Travaillons de concert, unissons nos efforts,

Pour ceux qui nous croiront lorsque nous serons morts.

Partrige, à quelque point que le Sort nous opprime,

Des Races à venir ménageons-nous l'estime;

168 EPITRE A PARTRIGE.

Bravons ces tems fâcheux, & dans nos Galetas,
Plus grands que bien des Grands, faisons des Almanacs,





E P I T R E

A U

CHEVALIER MARTIN (*).

*Cœpisti melius quam desinis : ultima primis
Cedunt ; dissimiles hic Vir & ille Puer.*

Ovid. Her. Ep. IX. Dejan. Herc.

Quelle différence entre vos premières & vos dernières années ! Vous avez débuté en vrai Héros , & vous ne finissez pas seulement en homme.



E quel œil voyez-vous, Martin, vos Protecteurs,

Jadis brûlans de zèle, aujourd'hui deserteurs,

Prof.



(*) Je dois avertir ici le Lecteur, qu'il peut s'épargner l'ennui de lire cette Epître, s'il ne fait à fond l'Histoire des trois Freres jumeaux, *Pierre, Martin & Jean*, qui vinrent au monde d'une manière si miraculeuse, que la Sage-Femme même n'a jamais su dire qui des trois étoit l'ainé ; de sorte que chacun prétendant l'être, ils se disputent le droit d'ainesse.

Prosternez humblement aux pieds de Milord Pierre,
 Vous accabler d'affronts devant toute la Terre?
 Jadis jeune & sans nom, mais ferme & courageux,
 Dans les tems les plus durs, les moins avantageux,
 Vous vous vîtes le Chef d'un Parti formidable;
 De tant de cœurs unis Conducteur redoutable,
 Vous fîtes seul trembler votre Frere Docteur,
 Le Valet des Valets, & pourtant Empereur.
 Vous fûtes enlever à ce terrible Sire
 De riches Adhérens, soutiens de son Empire;
 Mais le Traître (*), à son tour, vous enlève aujourd'hui
 Ses anciens Partisans, qui faisoient votre appui.



(*) Mais le Traître &c. J Le Chevallier Martin a fait en ef-
 fet des pertes énormes qu'il ne réparera jamais, à moins d'u-
 ne étrange Révolution. C'est encore une vérité que depuis
 peu

Et vos vrais Défenseurs, parmi vos Adversaires,
Vont fournir contre vous les Tresors nécessaires.

Vous me direz, Martin, que lorsque l'Interêt
Vous débauche un Patron, vous suborne un Sujet,
Vous voyez sans douleur vous trahir par des Lâches,
Dont le masque infernal cachoit d'infames taches :
Que Pierre, en acquérant des Cœurs si vils, si bas,
A son grand deshonneur, fait de mauvais achats ;
Qu'il ne vous nuiroit plus, sans ses noires intrigues,
Ou si ses Enrôleurs n'étoient des Fous prodigues.

Sans contredit, Martin, on doit peu regretter
Le Mortel qui se vend à qui fait l'acheter :

Tout



peu Milord Pierre a su tirer des Sommes exorbitantes des
Deserteurs du Parti de Martin, pour abimer ce pauvre
Chevalier.

Tout son sang est maudit: j'abhorrerois mon Pere,

S'il portoit en son Corps une Ame mercenaire.

Mais le Patron perdu, bien-tôt Persécuteur,

Croit qu'en vous abîmant, il sauve son honneur:

Passant le Rubicon, un César se déclare,

Et le Héros n'est plus qu'un Oppresseur barbare.

Vous ne l'ignorez point, Martin, & cependant

Vous vous laissez régir, en Vieillard radotant.

Pourvez-vous me nommer, sans rougir d'infamie,

L'unique Directeur de votre Economie (*)?

Vous devez avouer, que ce beau Directeur,

En vous abandonnant, vous traite d'Imposteur.

Vous



(*) *L'unique Directeur &c.*] Comme la conduite du Chevalier Martin envers le Directeur de son Economie est des plus surprenantes, j'emploie le terme d'*Economie*, non dans le sens ordinaire, mais dans celui que Mr. Saurin lui donne dans ses Sermons; & c'est de quoi j'ai dû encore avertir le Lecteur.

Vous devez convenir, qu'il ne vous envisage
Que comme un Fourbe infigne, un Pilleur d'héritages
Qu'il vous croit un Larron tout chargé de butin,
Et, pour comble d'horreurs, l'Epoux d'une Catin (*)
Vous osez néanmoins, sans honte, sans rancune,
A lui seul confier toute votre Fortune ;
Tandis que plein d'aigreur, soupçonneux & jaloux,
Au plus fort du danger, vous éloignez de vous
JEAN votre ferme appui, JEAN votre tendre Frere,
Qui, toujours bienfaiteur, vous aime & vous révere ;



(*) Et, pour comble d'horreurs, l'Epoux d'une Catin.] Catin, diminutif de Catherine, est un nom de Baptême de l'Epouse du Chevalier Martin. Milord Pierre, qui n'est pas le Seigneur le plus poli de son tems, donne ordinairement à ses Belles-Sœurs certains noms connus, que certaines personnes s'attribuent avec plaisir, mais ne portent qu'avec peine.

Ce Frere, que le Ciel a bien voulu benir,
Ce Frere, qui sans vous a pu se soutenir,
Et qui, du Frere-Lord bornant seul la Puissance,
Vous offre vainement une étroite Alliance.
Sur vos seuls Préjugés, fomentés par Satan,
Vous ne sauriez, Martin, souffrir l'aspect de Jean.
Quoiqu'il soit en effet l'Antipode de Pierre,
Et quoiqu'ainsi que vous, il lui fasse la guerre,
Négligez-vous jamais la triste occasion
De lui marquer jusqu'où va votre aversion?
Mais sur quoi, notre Ami, fondez-vous cette haine?
L'Habit uni de Jean vous cause la migraine!
Vous voudriez le voir, tel qu'il fut autrefois,
Aussi brodé que vous, dans le vieux goût Chinois.

Vous

Vous voudriez lui voir, sur toutes les coutures,

Un ridicule amas de grotesques Figures (*);

Sur-tout vous exigez que Jean sur votre ton

Benissant son pain sec, le transforme en Mouton;

Que soupant à midi, les Cierges sur la table (†),

Il trouve de son pain la viande admirable;

Et,

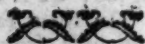


(*) *Un ridicule amas de grotesques Figures.*] L'Historien des trois Freres en question, rapporte que Martin, pour réformer son habit, & pour le rendre tel qu'il devoit être selon le Testament de leur Pere, abattit de son Justeau-corps toute une poignée d'Eguillettes, & qu'il en arracha plus de douze aunes de frange; mais l'Historien semble en cet endroit, comme en bien d'autres, un peu trop prévenu en faveur de Martin. Ce Chevalier garda, & conserve encore aujourd'hui, une bonne portion de Franges & d'Eguillettes. Les Broderies à la Chinoise sont ses ornemens favoris, pour amuser le petit Peuple.

(†) — *les Cierges sur la table.*] Le Chevalier Martin se croiroit empoisonné, s'il avoit fait un Repas, sans deux grosses & longues bougies, qu'il allume en plein midi, au beau milieu de l'Été. On lui a fait comprendre le ridicule de cette dépense, & qu'il feroit bien d'épargner cet argent en faveur des pauvres; mais il n'est pas homme à se laisser disputer un bout de chandelle. Il imite en petit le Frere-Lord, qui consume seul plus de cire que tous les Monarques ensemble.

Et, comme sur ces points Jean ne peut obéir,
 Vous vous croyez toujours en droit de le haïr.
 De grace, Chevalier, gardez pour vous vos Franges,
 Brochez sur votre Habit cent Figures étranges,
 Imposez à vos Sens, trouvez en chaque pain
 Un Gigot de Mouton, aussi friand que sain;
 Mais ne prétendez pas, qu'un sage & digne Frere
 Adopte votre goût, sur la foi d'un Mystère (*),
 Dont, malgré tout le jeu de vos distinctions,
 Vous ne sauvez jamais les contradictions.
 Déjà, Martin, parmi vos meilleurs Domestiques
 Le Bon-Sens a gagné des Esprits pacifiques,

Qui



(*) — sur la foi d'un Mystère.] Le Mystère de Martin contient la moitié du Mystère de Pierre, & une partie du Système de Jean. Un Italien qui en raisonneroit bien, diroit proverbialement: *Un poco de l'uno, un poco de l'autre.*

Qui vous diront tout haut, que Jean donnant son Pain,
 Non comme un mets exquis, invifible & divin,
 Mais comme un Pain réel, comme un Pain falutaire,
 Vous avez tort, Martin, d'en blâmer votre Frere.
 Oui, vous pouvez chez Jean fouper en fûreté:
 Et fi Jean n'ose point goûter votre Pâté,
 Sa peur, foit qu'elle foit fondée ou puérile,
 Ne doit pas contre lui vous échauffer la bile.
 Suivez le Testament de l'Auteur de vos jours,
 Comme vous l'entendez, fans chercher des détours;
 Et pour l'amour du fens de quelque Phrafe obscure,
 N'étouffez point en vous la voix de la Nature;
 En Fils obéiffant, ne vous fêparez pas
 Du Frere qui vous refte, & qui vous tend les bras.

Quand malgré vos raisons, malgré vos Syllogismes,
 Pierre, aidé du Bourréau, vous bat par ses Sophismes,
 Voulez-vous en Docteur subtil & pointilleux,
 Imiter savamment ces Pédans vétilleux,
 Qui sur le sens obscur d'un Passage d'Homère,
 A jamais partagés, signalent leur colère ?

Mais je vous prêche en vain, vos Fermiers-Généraux,
 Qui font si bien sonner leurs Clefs en vos Bureaux (*),
 Loin de vous inspirer l'amour de la concorde,
 Pour conserver leurs Clefs, sont sans miséricorde.

L'or.



(*) *Qui font si bien sonner leurs Clefs en vos Bureaux.*] A l'exemple de Milord Pierre, Martin a érigé des Bureaux, où ses Fermiers - Généraux font valoir des Clefs, qu'ils s'arrogent sur l'autorité d'une allusion qui saute aux yeux. Cependant ils n'entendent pas raillerie sur cet Article, car quoiqu'ils ignorent le Secret de s'ouvrir des Tresors par le moyen de ces Clefs, comme les gens de Milord, ils ne laissent pas d'en vivre grasement; & comme Martin fermeroit ou aboliroit tous ses Bureaux, s'il se réconcilioit avec Jean, il est certain que ces Fermiers sont ceux qui fomentent le plus la dissension qui règne entre ces deux Freres.

(*)
 quoi
 crits,
 pe se
 bile,

L'orgueil & l'interêt aveuglant ces Esprits,
On sent par leurs discours; on voit par leurs Ecrits,
Qu'ils voudroient que le Ciel, d'un seul coup de ton-
nerre;
Abattît à vos pieds & Jean & Maître Pierre;
Ils voudroient vous porter au faite des Grandeurs,
Pour s'ériger sous vous en petits Empereurs (*).
Yvres de leurs Projets, ces brutaux Fanatiques,
Pleins, comme les Rabbins, d'attentes chimériques,
Vous exhortent sans cesse à toujours rejeter
La Paix, que de leur sang ils devroient acheter;

Et



(*) *Pour s'ériger sous vous en petits Empereurs.*] C'est de quoi l'on peut se convaincre par leurs discours, par leurs Ecrits, & sur-tout par leur conduite; le moindre de la Troupe se donne les airs de Milord, & le copieroit en Singe habile, s'il en trouvoit les moyens nécessaires.

Et pendant que, Martin, comme un Vieillard crédule,
De Valets raisonneurs esclave ridicule,

Vous gobez l'hameçon, vos Fermiers triomphans
Sont Maîtres absolus du sort de vos Enfans.

On diroit qu'accablé du poids de vos disgraces,
Le desespoir vous rend insensible aux menaces,

Et qu'en votre fureur, le Bouclier de Jean (*)

Vous paroît plus honteux que le Joug d'un Tyran.

Au



(*) — le Bouclier de Jean &c.] Martin, en plus d'une occasion, s'est fort avantageusement couvert du Bouclier de Jean; mais sans lui en témoigner la moindre reconnoissance. Au contraire, il fait voir que Tacite a eu raison de dire au quatrième Livre de ses Annales : *Beneficia usque ad lata sunt, dum videntur posse exsolvi; ubi multum antevenere, pro gratia odium rependitur*. Les bienfaits sont agréables tant qu'on croit pouvoir les reconnoître; mais dès qu'ils sont de nature à faire perdre cette espérance, on ne se contente pas d'être ingrat, on hait ceux de qui on les a reçus. Il faut que l'Homme soit un Animal bien enclin à l'ingratitude, puisque ce qui devoit le rendre plus reconnoissant fait un effet si contraire sur son esprit!

Au Lord persécuteur, qui vous tend mille pièges,
 Vous donnez contre vous, chez vous des Privilèges (*);
 Au Lord, qui vous chassa du Foyer paternel,
 Vous témoignez chez vous un amour fraternel:
 Et vous souffrez de lui, de votre Antagoniste,
 Ce qu'un vil Gargotier, ce qu'un pauvre Aubergiste
 Ne souffriroit jamais du plus riche Seigneur;
 Tandis que Frere Jean, ce généreux Vengeur,
 Ce noble Compagnon de vos longues souffrances,
 Est l'éternel objet de vos impertinences,

Hon-



(*) *Vous donnez contre vous, chez vous des Privilèges*] Je pourrois alléguer ici vingt Privilèges, les uns plus extravagans que les autres, accordés à Pierre par Martin même, contre les intérêts de sa Maison; mais le Lecteur instruit en trouveroit le détail inutile.

Honteusement banni, comme un Chef de Filous,
Qui vous auroit déjà volé quelques Bijoux,
Il n'oseroit toucher le seuil de votre Porte,
Que de vos Estafiers la brutale Cohorte
Ne le chasse à l'instant, ne lui prouve soudain,
Que le Démon de Pierre est l'Esprit de Martin.
Cependant quand le Lord, en ses accès de rage,
Tel qu'un Dogue écumant, parcourt votre Héritage,
Et terrasse à vos yeux les Manans éperdus,
Vous envoyez chez Jean tous ces Rustres mordus (*),

Avec



(*) *Vous envoyez chez Jean tous ces Rustres mordus.*] Témoins ceux que Martin envoya, il y a quelques années, à Jean qui les reçut à bras ouverts, comme un bon Oncle reçoit des Neyeux misérables. Ces pauvres gens portoient des Chapeaux verts, Symboles de liberté florissante. Les Polissons de la Maison de Milord, disoient que c'étoient des *Harlequins Allemands*. En effet, la plupart d'eux étoient habillés dans le goût de *Hans Wurst*.

Avec bon Passeport, accompagné d'un Ordre

De nourrir désormais ceux que Pierre a sçu mordre.

Vous osez supposer, que Jean, le Roi des Fous,

En Quaker abruti, souffrira tout de vous;

Qu'aux dépens de ses Gens, il soignera les vôtres,

Et cuira des Pâtés, au goût de vos Apôtres;

Mais foyez averti, Compere, que l'Orgueil,

Quand il ne peut plus croître, est près de son cercueil.

La Charité de Jean, d'ailleurs inépuisable,

Pourroit contre un Brutal devenir raisonnable:

Songez que Maître Pierre, en tout tems cauteleux;

Est le plus intrigant, de tous les Boute-feux.

Défiez-vous enfin des frasques qu'il vous souffle,

Pour vous réduire encore à baiser sa Pantoufle;

184 EPI TRE AU CHEV. MARTIN.

Sinon, je vois finir un long Triumvirat,

Et d'échec en échec, Martin, vous ferez mat,





É P I T R E

A U

GRAND DIAMANT (*).

Anima Hominis quæsitæ maxime placent.

Plin. Hist. Nat. Lib. IX. Cap. XXXV.

Rien ne plaît tant que ce que les hommes ont été chercher sous un autre Soleil au péril de leur vie.



Ejetton du Soleil, Etoile sur la Terre,

A mes stoïques yeux tu nès rien qu'une
Pierre,

Qu'un



(*) C'est au Grand Diamant, ainsi nommé par excellence, que j'adresse cette Epître, contre la fureur d'étaler des Bijoux. On sait que Mr. Pitt, Anglois de Nation, apporta ce merveilleux Diamant en Europe, & qu'il trouva le moyen de le vendre à la Couronne de France. Gayot de Pitaval assure, que ce Diamant acheté par le Duc d'Orléans, Régent de France, s'appelle *Pic*, du nom de l'Anglois qui le vendit deux Millions cinq cens mille Livres. *Esprit des Convers. agréabl. Tom. I. p. 171.*

Qu'un jeu de la Nature, où le simple hazard,
 En peignant ta matière, eut la plus grande part.
 Dis-moi quel est ton prix? Il est inestimable,
 Et quand le Grand-Mogol se donneroit au Diable (*),
 Il ne pourroit jamais nous marquer ta valeur;
 Ton Maître toutefois, trouvant un Acheteur,
 Mit si bien à profit la sottise des hommes,
 Qu'il tira d'un Caillou d'exorbitantes sommes.
 Quelle est donc ta vertu? Par l'éclat de tes feux,
 Un œil voit-il plus clair, plus loin que deux bons
 yeux (†)?

Ou



(*) *Et quand le Grand-Mogol &c.*] Excellent Diamantaire, selon Richelet, Art. *Diamant*.

(†) *Un œil voit-il &c.*] Remarquons, à l'imitation de Mr. Bressette, le Commentateur de Regnier & de Despréaux, que ce Vers est composé de monosyllabes, & que le feu Duc Régent, qui acheta le Diamant dont il s'agit, étoit *monoculiste*.

AU GRAND DIAMANT. 187

Ou fais-tu garantir ta Maîtresse & ton Maître,

De ces maux douloureux, que les plaisirs font naître (*)?

Tu brilles, & c'est tout, ne ressemblant pas mal

A plus d'un gros Seigneur, inutile Animal,

Qui pour toute vertu n'a qu'un éclat frivole,

Et que partant les Sots érigent en Idole.

Que nous sommes Enfans remplis d'illusions!

Ce qui ne sert de rien nous vaut des millions;

Selon qu'en ses desirs l'esprit se préoccupe,

De notre vanité l'avarice est la duppe,

Si je ne savois pas que les hommes sont fous,

Je l'apprendrois du prix qu'ils mettent aux Bijoux,



(*) De ces maux douloureux &c.] C'est à-dire la Goute, la Pierre, la Gravelle, la Sciatique, &c.

A ces honteux témoins de notre extravagance,
 Qui, pour surcroît d'horreurs, corrompent l'Innocence,
 Oui, mon beau Diamant, sans les Fous & les Rois (*),
 Tu vaudrois encor moins qu'une Fève ou qu'un Pois;
 Sans les Rois, sans les Fous, quel Mortel raisonnable
 Te tireroit jamais de la boue & du sable?
 Si tu pouvois parler, surpris de notre erreur,
 Tu dirois bonnement, on me fait trop d'honneur;

” Mor.



(*) — *sans les Fous & les Rois.*] C'est Plin le Naturaliste qui remarque, Liv. XXXVII. Chap. 6. que c'est la passion d'un chacun, & sur-tout celle des Rois, qui fait le prix des Joyaux: *Singulorum enim libido singulis pretia facit, & maxime Regum.* Au reste, je n'espère pas qu'on se scandalise de trouver ici, comme aux Echets, les Fous si près des Rois, puisque le Proverbe Grec: βασιλεὺς ἢ ὄνος, Roi ou Ane, & le Proverbe Latin: *Aut Regem aut Fatuum nasci oportet*, ne scandalisent Personne. Il est très-permis aux Rois & aux Princes Souverains d'employer des Sommes considérables à l'achat des Bijoux: mais lorsque des Particuliers y font des dépenses énormes & royales, ces Particuliers sont des Fous de la première classe, qu'on ne doit point épargner, *quo cum faciunt idem, non est idem.* Ce lieu commun vaut un Traité entier, par où je finirai ma remarque.

AU GRAND DIAMANT. 189

„ Mortels, détrompez-vous, je ne suis qu'une Pierre

„ Au dessous du Cristal, au-dessous de ce Verre,

„ Dont vous formez du moins des Vases curieux;

„ Quel profit tirez-vous de mon corps radieux?

Tu parlerois ainsi; mais l'Homme incorrigible

Est en ses préjugés un Héros invincible.

Tout Rustre que je suis, à force de Joyaux,

Je gagnerai le Pape avec les Cardinaux,

Le Turc & son Serrail, & tous ses Janissaires.

Si j'étois entourré de riches Lapidaires,

J'attirerois les yeux des Beautés de nos Cours,

Plutôt qu'un Adonis environné d'Amours.

Non que l'Interêt seul détermine les Belles :

Le Démon, qui connoît leurs pentes naturelles,

Sans

Sans doute a sçu cacher, par quelque enchantement,
 Un pouvoir *attractif* (*) en chaque Diamant;
 Lui qui, par le moyen d'une Pomme ordinaire,
 Séduisit, comme on sçait, notre commune Mere.
 Quoi qu'il en soit enfin, ces pures gouttes d'eau,
 Qu'endurcit par hazard le céleste Flambeau,
 Ont un pouvoir fatal sur le cœur de nos Dames (†),
 Et même, à cet égard, de grands Hommes sont Fem-
 mes (‡).



(*) *Un pouvoir attractif &c.*] Dans le sens de la Philosophie Newtonienne. Voyez *Newt. Optic. Lib. III. Quæst. 31.*

(†) *Ont un pouvoir fatal sur le cœur de nos Dames.*] Telle, qui résista à des Sommes exorbitantes, succomba à l'aspect d'un Diamant d'un prix médiocre. Les *Chroniques Galantes* en font foi. Voyez, par exemple, *La Saxe Galante*.

(‡) — *de grands Hommes sont Femmes.*] J. César l'étoit bien à cet égard.

Je sai que la Vertu souffre des ornemens,
 Que le Tyran des mœurs, fertile en changemens,
 Nous impose des Loix, que le Bon-Sens abhorre;
 Mais, & quoi que ce soit que l'Orgueil fasse éclorre,
 Tout éclat emprunté suppose des défauts,

Et, dans un certain sens, tous les Brillans sont faux;

„ Parlez, *me dira-t-on*, parlez de vos Fadaïses :

„ Les Brillans les plus faux, ce sont vos Antithèses;

„ Les Rois n'ont jamais tort, & c'est s'émanciper,

„ Que de croire un moment, qu'ils pourroient se
 tromper.

„ Taifez-vous, vil Rimeur, Rebut de la Fortune,

„ Votre Muse hypocrite est yvre de rancune;

„ Ainsi que vos pareils vous aimez à prêcher,

„ Depuis qu'on vous priva du pouvoir de pécher.

„ Phi;

„ Philosophe à regret, malgré vous Misantrope,

„ Vous osez imiter l'un des Renards d'Esopé;

„ Mais le Traître écourté fit en vain sa leçon,

„ Chacun garda sa queue, & chacun eut raison.”

Brillez, Fous opulens, brillez, je vous admire:

Vantez-moi vos Joyaux, ces preuves du délire;

Et vous me convaincrez, pour prix de votre argent,

Que le Sot riche est sot, plus qu'un Sot indigent.

Vous, Dieux de l'Univers, l'Usage vous convie

A marquer la Grandeur au coin de la Folie:

L'Usage, ce Tyran non moins puissant que Vous,

Vous condamne à gémir sous le poids des Bijoux.

Mais, ô Rois, si la Pompe a pour vous tant de charmes

Qu'elle ne coûte point nos soupirs & nos larmes!

AU GRAND DIAMANT. 193

Songez que lorsqu'un Prince écorche ses Sujets (*),
 Pour garnir de Joyaux ses tristes Cabinets,
 Il s'ôte le moyen de briller dans l'Histoire;
 Ses Trefors terniront son lustre & sa Mémoire,
 Et le Peuple aux abois ne voit qu'avec horreur
 Tous ces superbes Riens, qui causent son malheur.
 Et moi, qui dois jouer sur ce vaste Théâtre,
 Le Rôle impertinent de simple Gentillâtre,
 Ne choquerois-je pas tout homme de bon-sens,
 Si, victime du Luxe & des modes du Temps,

10



(*) *Songez que lorsqu'un Prince &c.]* Rodolphe II., Empereur & Roi de Bohême, écorchant ses Sujets pour amasser une prodigieuse quantité de Pierrieres, cette extravagance ne lui valut que le surnom de *Salomon de la Bohême*. L'Histoire nous apprend comment ce Prince persécuté par ses Sujets écorchés, & par son propre Frere, subit enfin la catastrophe la plus triste. Il perdit ses Bijoux avec son Royaume, & mourut de chagrin, l'an 1612. Il est étonnant qu'on ne sache déjà plus ce que devint la fameuse Table de ce Prince. Elle étoit si artistement garnie de Pierres précieuses, qu'elle représentoit un *Paysage* au naturel, & passoit pour une Merveille du Monde.

Je chargeois de Joyaux ma Figure légère,
 Et dont un jour les Vers feront mauvaise chère?
 Tel n'a point cependant d'autre Rôle à jouer,
 Qui, sans que le Public songe à le bafouer,
 Se produit hardiment couvert de Pierreries,
 Et porte sur son corps vingt riches Métairies.
 Sa Femme impunément fiche en ses cheveux gris
 Tous les Fiefs paternels, en Poinçons convertis;
 Et fière du fardeau de sa tête tremblante,
 La Sotte s'enlaidit pour paroître opulente;
 En voyant sa Busquière, en forme de Plastron,
 On jureroit que c'est le Pectoral d'Aaron (*).

Fil.



(*) — le Pectoral d'Aaron.] Le Pectoral de jugement à
 quatre rangs de Pierres précieuses. Au premier, la Sardoine,
 la Topase & l'Emeraude; au deuxième, l'Escarboucle, le Sa-
 phir

AU GRAND DIAMANT. 195

Fille de Scipion (*), illustre Cornélie,
 Que n'ai-je pu te voir briller dans l'Italie!
 Pour montrer à ton tour des Bijoux précieux,
 Tu fis voir tes Enfans, dignes de leurs Ayeux;
 Tu fis voir des Héros, & nos Meres coquettes
 Etalent des Colliers, arborent des Aigrettes;
 L'Oreille d'une femme absorbe tous les ans (†),
 Plus de Bien qu'il ne faut pour nourrir ses enfans.

Faut-



phir & le Jaspe: au troisième, le Ligure, l'Agathe & l'Améthyste; & au dernier rang, la Chrysolite, l'Onix & le Béril. *Exod.* Chap. XXVII. vs. 17. & suiv.

(*) *Fille de Scipion &c.*] Cornélie, Fille du Grand Scipion, & Mere des Gracques, se trouvant parmi des Dames qui étaloient leurs Bijoux & demandoient à voir les siens; pour moi, dit-elle, voici mes Bijoux, & elle montra ses Enfans. *Plutarque* en rapporte autant de la seconde femme de *Phocion*. Une de ses Amies lui montrant des Colliers & des Bracelets magnifiques, elle lui dit: *Pour moi, je n'ai point d'autre Ornement que Phocion, qui depuis vingt années est toujours élu Général des Athéniens. Quelles Femmes!*

(†) *L'Oreille d'une femme absorbe &c.*] Le Calcul est juste; les

Faut-il, ô Ciel! faut-il, que les Fous & les Folles

Ajoutent à nos maux l'amour des Babiotes!

Sans nos premiers Parens, de leur bonheur déchus,

Ainsi que les Turquets (*), nous marcherions tout nus;

Nos vêtemens pompeux, nos étranges parures

Ne sont, nous l'avouons, qu'autant de flétrissûres;

Cependant les Humains, au péril de leurs jours,

Dans le creux des Rochers vont chercher les Atours.

Lais-



Les Boucles d'oreille de Madame ***, coûtent trente mille Ecus. Comptez les intérêts de ce Capital, ils suffiroient pour l'entretien de ses enfans, mal élevés par avarice. Dans le *Festin de Trimalcion*, Habinnas dit à sa femme: *quid excarnificasti me, ut tibi emerem fabam vitream? Plaud, si filiam haberem, auriculas illi praeiderem. Mulieres si non essent, omnia pro luto haberemus*. Pourquoi aussi m'avez-vous fait tirer jusqu'au dernier sou, pour vous acheter des Pendeloques? Je vous jure, que si j'avois une fille, je lui couperois les deux oreilles. S'il n'y avoit point de femmes au Monde, nous ne ferions pas plus d'état de toutes ces choses que de la boue.

(*) Ainsi que les Turquets &c.] *Canes Turcici*. Espèce de petits Chiens qui n'ont presque point de poil.

Laiſſons ces Ornemens aux Maures, aux Barbares,

Paſſons-nous de leurs Riens, ſi ces Riens ſont ſi rares.

La ſeule rareté n'a rien de précieux,

L'Objet le plus brillant me frappe en vain les yeux :

S'il a le grand défaut d'être un meuble inutile,

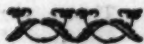
Pour m'en infatuer je ſuis trop difficile;

Et, malgré ſa laideur, le moindre des Aimans

Me paroît préférable au Roi des Diamans.

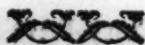
Quand l'Oiſeau de Junon (*), ce Phœnix domeſtique,

Montre, en ſe panadant, l'Arc le plus magnifique,



(*) *Quand l'Oiſeau de Junon &c*] Créſus, revêtu de ſes Habits royaux & tout couvert de Pierrieres, demanda à Solon ſ'il avoit jamais vu une pompe plus belle? Oui, dit le Philoſophe, je trouve un Paon vêtu plus magnifiquement que vous; ſa beauté eſt naturelle, & vous ne brillez que d'un éclat emprunté.

Ce superbe Evantail, de si peu de valeur,
 Est pour tout Philosophie un Spectacle enchanteur.
 Que dis-je ? un Papillon (*), par l'éclat de ses aîles,
 Efface du Sanci les froides étincelles (†).
 Si l'Homme n'étoit point, par le Faste gâté,
 Vil Esclave d'un goût sottement hérité,
 Pourroit-il préférer aux Fleurs de nos Parterres,
 Aux Filles du Printems (‡), de méprisables Pierres,
 Qui,



(*) *Que dis-je ? un Papillon &c.*] Cette vérité est connue de tous les Curieux, & j'en ai d'ailleurs pour garant l'illustre Mr. de Croufay, en qualité d'Auteur du *Traité du Beau*, Tom. I. Chap. IX. §. IX. sec. Ed. L'écaille d'un petit poisson efface encore le Trône du Grand-Mogol, qu'on estime 160. millions, au rapport des Voyageurs, grands Hyperboliques.

(†) *Efface du Sanci &c.*] Le Sanci est un autre Diamant estimé deux millions, argent de France, & Camarade de celui à qui cette Epître est adressée:

(‡) *Aux Filles du Printems &c.*] Notre Sauveur a déclaré, que Salomon, dans toute sa gloire, n'étoit pas vêtu avec une aussi grande magnificence que les Lis des Champs.

AU GRAND DIAMANT. 199

Qui, pleines de défauts (*), sans le secours des Arts,
Mériteroient si peu l'honneur de nos regards?

Finissons. Je ressemble à ce Saint imbécile (†),

Qui prêcha par dépit aux Poissons l'Evangile.

L'Homme, au lieu de prouver qu'il est né vertueux,

Ne cherche qu'à paroître & riche & somptueux;

A l'ardeur d'étaler des marques d'opulence

Il joint l'affreux plaisir d'insulter l'indigence.

Quand, fondé sur nos mœurs, déjà le gros Bourgeois

Par des Bagues de prix ose anoblir ses doigts,

Quel



(*) *Qui, pleines de défauts &c.*] Les Diamans, comme les Hommes, ne sont jamais sans défauts. Un Orfèvre de *Bruges* trouva sous *Louis XI.* l'invention de tailler les Diamans, avant laquelle on leur préféroit les Pierres de couleur, comme nous préférons les Diamans aux Pierres de couleur. *Hist. des Pierr. préc. par de Berquen, p. 15.*

(†) — *à ce Saint imbécile.*] A *St. Antoine de Padoue.* Ce grand Saint prêcha un jour dans la Ville de *Rimini*; mais s'y voyant sans Auditeurs, il se transporta par dépit sur le bord d'un Lac, & y prêcha l'Evangile aux Poissons, qui tous, à ce que dit l'Histoire, levèrent la tête hors de l'eau. *In Vita S. Anton.*

Quel Sage détruiroit l'erreur invétérée,
 Aux Juifs comme aux Chrétiens également sacrée ?
 Où le Laïque est riche & superstitieux,
 Les Temples sont souillés (*) de Bijoux scandaleux;

Dieu



(*) *Les Temples sont souillés &c.*] Les Vers de Perse sur la folle somptuosité des Temples sont si beaux, que je ne dois pas négliger cette occasion de les citer.

*O curva in terris Anima, & caelestium inanes!
 Quid juvat hoc, Templis nostros immittere mores,
 Et bona Diis ex hac sceleratâ ducere pulpâ.*

Perf. Sat. II. vs. 60. & seqq.

Ames basses, Ames terrestres, que vous êtes éloignées des sentimens des Dieux ! A quoi bon faire paroître dans les Temples mêmes le desordre & la corruption de nos mœurs ? Pourquoi ne juger de ce qui peut agréer aux Dieux que par les idées dont nous remplis l'avarice & la mollesse ?

Le Poëte s'adresse ensuite aux Pontifes mêmes en ces termes :

————— *At vos*
Dicite, Pontifices, in Sancto quid facit aurum ?
Nempe hoc, quod Veneri donata a Virgine pupa.

Mais je vous demande, Messieurs nos Pontifes, à quoi sert cet or dans les Lieux saints ? A rien du tout, non plus qu'à Vénus ces Poupées que lui offrent les jeunes filles.

Il est étonnant, que le *P. Tarsterson*, ce Jésuite si judicieux, ait pu se résoudre à traduire cette Satire si accablante pour l'Eglise Romaine,

AU GRAND DIAMANT. 201

Dieu demande nos Cœurs, nous lui donnons des Vases

Enrichis de Saphirs, de Rubis, de Topases;

Et voulant par l'orgueil expier nos forfaits,

Nous ornons nos Autels, ainsi que nos Buffets.

Plût au Ciel, pour punir notre Luxe & ses crimes,

Que la Terre en courroux, du fond des noirs abîmes

Arrachant ses Joyaux, les vomît parmi nous,

Ainsi que le Vésuve écarte ses cailloux!

On verroit aussi-tôt les foiblesses humaines

Jouer honteusement les plus étranges scènes:

Et l'Avarice en pleurs détesteroit alors,

Pour la première fois, d'inutiles Trefors.

O! si jamais le Ciel opéroit ce Miracle,

Que de Sages, ravis d'un si charmant Spectacle,

202 LETTRE AU GRAND DIAMANT.

Se riroient des *Crésus* qui se font tant valoir!

Que de Grands, que de Fous, feroient au desespoir!





EPI T R E

A

M A P A T R I E.

L'AGNEAU NOURRI PAR UNE CHÈVRE.

F A B L E.



N pauvre Agneau , par un sort déplorable

De sa mere en naissant se vit abandonné;

Mais une Chèvre charitable

Recueillit, alaita le pauvre infortuné,

Comme si d'elle il étoit né.

L'Agneau reconnoissant, aux Champs comme à l'Eta-
ble,

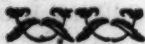
La

La suivoit avec soin. Tu te méprends, Thibaud,
 Lui dit un Chien: prend garde au poil, & considère,
 La Chèvre que tu suis ne fut jamais ta mere.
 Je sçai ce que je fais, répondit-il tout haut,
 Et n'examine point, comment ma mere est faite;
 Ma véritable mere est celle qui m'alaite.

*Recueil des Poës. divers. du Pere
 du Cerceau, p. 348. Edit. troiſ.*

EN vain, pour vous aimer, ô ma sale Patrie,
 Au secours de l'erreur j'appelle l'industrie (*).

Né



(*) Le Commencement de cette Epître roule sur l'amour de la Patrie, qui sans contredit est une belle vertu; mais qui, selon certaines circonstances, dégénère aisément en superstition politique. Souvent cette vertu n'est qu'un entêtement coloré, indigne d'un Philosophe, & sur-tout d'un Philosophe Chrétien. L'illustre Mr. le Clerc, dans le sein d'une République, ne pensoit pas autrement. Voici ce qu'il dit des Grecs & des Romains, si infatués de l'amour de la Patrie. *Mori pro Patria pulchrum est*,
 rat,

Ne vous envisageant que par les bons côtés,

J'ai beau m'exagérer vos moindres qualités,

Ainsi que j'eus toujours le don de vous déplaire,

Vous me déplaîsez fort, par un retour sincère.

Les



rat, quia eâ voce intelligebant nescio quid, quod sanctum habere & revereri decebat. Sed re ipsâ, quid erat Patria Atheniensis, exempli causâ, aut Romano? Si Solum intelligas, Italia & Attica; pro quibus cur pulchrum sit mori nulla ratio est, potius quam pro Africa aut pro Asia. Non magis enim ad te pertinet gleba in qua natus sis, quam alia quavis in qua commodè vitam degere queas; stultumque adeo est mori pro Agello in Occasum aut in Septentriones spectante potius quam vivas in alio, qui magis ad orientem Solem aut ad Meridiem verget. Si Homines malis; quæ fuerunt Respublica Atheniensis & Romana, præter Societates Latronum, si eas probe inspiciamus? Itaque qui pro iis moriebatur, Latro erat, qui pro Latronum globo vilem animam profundeabat. *Art. Crit. P. II. Sect. II. Cap. V. n. 16.* Il est beau de mourir pour la Patrie, disoient les Anciens, parce que ce mot avoit pour eux je ne sai quoi de sacré qui méritoit leur vénération; mais dans le fond qu'étoit-ce, par exemple, que la Patrie d'un Athénien ou d'un Romain? Si on la prend pour le lieu de leur naissance, c'étoient l'Italie & l'Attique, pour lesquelles la Raison & la Gloire ne demandoient pas qu'ils se dévouassent plutôt que pour l'Afrique & l'Asie. Car comme la Pièce de terre que nous avons foulée aux pieds la première, & qu'à cause de cela les Latins ont nommée *Natale Solum*, ne nous appartient pas plus que tout autre País où nous pourrions vivre commodément, qu'elle folie n'est-ce pas de se sacrifier volontairement pour un petit Champ situé vers l'Occident ou le Septentrion, plutôt que de vivre dans un autre qui sera tourné vers l'Orient ou le Midi? Si d'un autre côté l'on fait attention aux Citoyens

Les Grecs & les Romains, ces Peuples vertueux,
 Montroient des sentimens plus grands, plus généreux !
 Mais il reste à savoir si Brutus, ce grand Homme,
 Auroit tant fait pour vous qu'il en a fait pour Rome :



de ces Républiques, on trouvera que c'étoient, à les bien définir, deux Sociétés de Brigands, & que celui qui mouroit pour eux étoit un misérable qui se devoit pour l'intérêt d'un Corps de Brigands, dont il alloit cesser d'être membre. Le Sage, se considérant comme Citoyen de l'Univers & sans aucune dépendance, sera trop amateur de sa liberté pour se laisser attacher à une Pièce de terre, comme l'étoient anciennement ces Serviteurs rustiques qu'on nommoit *gleba Addictos*. Aussi est-ce le sujet de ces 2. vers d'Ovide, *Fast.* 1.

*Omne solum Forti Patria est, ut Piscibus Æquor ;
 Ut Volacri, vacuo quidquid in Orbe patet.*

Je ne suis pas né pour n'habiter qu'un petit coin de terre certain & déterminé, tout l'Univers est ma Patrie, dit Sénèque : *Non sum uni Angulo natus ; Patria mea totus hic est Mundus.* Et le rendre Auteur du *Pastor fido* commence l'Acte V. par la même Réflexion :

*Per tutto è buona stanza ov' altri goda,
 Edogni stanza al valent' huomo è Patria.*

Jean Owen, qui étoit Anglois, pensoit de même.

*Est domi ubique Bonus, Sapiens non exulat usquam ;
 Omne Solum Farti Patria & omne Salum ;
 Exilium est ubicumque male est, Patria est ubi contra ;
 Patria ubique bonis, exiliumque malis.*

Et s'il n'immola point le sang de ses deux Fils
A la Liberté seule, & non à son Païs?
Encor s'il s'agissoit du bonheur d'être libre,
La valeur des Héros, nés sur les bords du Tibre,
Peut-être... mais enfin, laissons ce noble espoir
Aux Esclaves vaillans, qui savent leur devoir:
Trop heureux, si jamais un destin favorable,
En changeant notre Joug, le rend plus supportable
Je tranche le grand mot, je ne puis, vous aimer,
Ma Patrie: ai-je tort, & doit-on estimer
Ce qui, tout bien pesé, ne vaut pas notre estime?
Si je vous trahissois, je commettrois un crime,
Digne du Sort affreux, que Patkul autrefois (*)
Subit, quoiqu'innocent, sous le plus fier des Rois.

N'in-



(*) — que Patkul autrefois &c.] Patkul, Gentilhomme Li-
vonien

N'inférez point de là qu'il faut qu'on vous révère,
 Ainsi qu'un fils bien né sçait respecter sa mere;
 Si vous avez pour vous d'illustres Préjugés,
 Pour fonder tous les Droits que vous vous arrogez;
 Si l'Orateur Romain (*) veut qu'on vous sacrifie
 Parens, femmes, enfans, amis, fortune & vie;

J'ai



vonien & Ambassadeur du Czar, fut rompu tout vif, par ordre de Charles XII. Roi de Suède, qui le traita en Traître, quoiqu'il ne fût que l'Avocat de sa Patrie. On a remarqué qu'après le supplice inhumain de ce digne Gentilhomme, la vie du Monarque Suédois n'a été qu'un tissu de malheurs & de defâstres.

*Infortunato posthac à Principe, Reges,
 Discite consiliis, non feritate, regi.*

(*) Si l'Orateur Romain &c.] Cicéron: *Omnium Societatum nulla est gravior, nulla carior, quam ea quæ cum Republica est unicuique nostram. Cari sunt parentes, cari liberi, propinqui, familiares; sed omnes omnium caritates Patria una complexa est, pro qua quis dubitet mortem oppetere, si ei sit profuturus?* La Société la plus considérable & la plus chère est celle qui nous lie tous à la République. Nous aimons nos peres & nos meres, nos femmes & nos enfans, nos parens & nos amis; mais l'amour de la Patrie comprend toutes ces amitiés, & il n'y a personne parmi nous qui ne donnât volontiers sa vie pour elle, s'il en étoit besoin.

J'ai plus, j'ai la Nature & la Raison pour moi,

Qui ne m'imposent point une si dure loi.

Cen'est point envers vous qu'un doux panchant m'en-
traîne,

Mon cœur, à votre égard, sans amour & sans haine,

Voit vos maux & vous plaint; s'il doit un jour aimer,

C'est à vous à lui plaire, à vous à le charmer.

Que puis-je vous devoir? oui, vous m'avez vû naître.

Qu'importe ce malheur? m'avez-vous donné l'être?

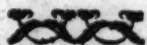
Je vins, sans mon aveu, dans ce Monde pervers,

J'y suis, puisque j'y suis, Bourgeois de l'Univers:

Je suis Cosmopolite, ainsi que Diogène (*),

J'embrasse en mon amour toute la Race humaine:

Tous



(*) Je suis Cosmopolite, ainsi que Diogène.] Anaxagore mon-
troit le Ciel du bout du doigt, quand on lui demandoit où
Tom. I. O étoit

Tous les Mortels ensemble, & jaunes, noirs & blancs
 Sont par-tout mes prochains, sont par-tout mes parens.
 Le Sage est-il François, Moscovite ou Sarmate ?
 Sçauroit-il préférer le Danube à l'Euphrate,
 Ou la Tamise au Tage, ou bien la Seine au Rhin ?
 Est-il persécuteur, est-il mauvais voisin ?
 Non, ma Patrie; il hait la Discorde & la Guerre,
 Et ne forme des vœux que pour toute la Terre.
 A mes yeux l'Univers n'est qu'un Champ spacieux,
 Que les Humains à tort partagèrent entre eux,

Ou



étoit sa Patrie ? Et Diogène à la même question répondoit, qu'il étoit *Cosmopolite*. Le célèbre *Pyrrac*, si estimé en son tems, parle du ton de Diogène, en son Sixième Quatrain, où l'Univers n'est qu'une Cité ronde. Comme ces Quatrains tombent dans l'oubli, je le citerai ici :

*Tout l'Univers n'est qu'une Cité ronde,
 Chacun a droit de s'en dire Bourgeois,
 Le Scythe & More autant que le Grégeois,
 Le plus petit, que le plus grand du Monde.*

Où bien-tôt des Tyrans l'orgueil infatiable
En Royaume érigea chaque Monceau de sable.
Aimons le Champ entier, mais que tous ces monceaux,
Malgré leurs noms divers, toujours entre eux égaux,
Ne nous divisent plus par de tristes chimères,
Faisons régner la paix parmi nos Fourmillières.
Ce grand Dieu, qui créa toutes les Nations,
Qui voit avec horreur nos lâches Factions,
A-t-il jamais prescrit l'amour de la Patrie,
Vertu souvent injuste (*), & folle Idolâtrie?

En



(*) *Vertu souvent injuste &c.*] Mr. le Clerc, dans l'endroit mentionné ci-devant, finit par la Réflexion suivante: *Quomodo potest justus esse, qui nocet, qui odit, qui spoliatur, qui occidit? quæ omnia faciunt qui Patria prodesse nituntur.* Comment peut-on être juste, en nuisant, en haïssant, en dépouillant & en tuant? C'est cependant tout ce que font ceux qui tâchent de servir leur Patrie,

En termes clairs & nets a-t-il dit aux Chrétiens:

Combattez en Héros, foyez bons Citoyens:

Mourez pour le Païs où vous prîtes naissance,

Et sacrifiez tout à sa juste défense?

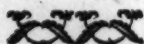
Non. Dieu n'est pas cruel; c'est l'amour du Prochain

Que le Sauveur enjoint à tout le Genre humain.

Si pour Jérusalem il versa tant de larmes (*),

Du terrible Romain détourna-t-il les armes?

N'a-



(*) *Si pour Jérusalem il versa &c.*] Feu M. Addison d'ingénieuse mémoire, sentant combien l'amour de la Patrie seroit recommandable, si la Ste. Ecriture en faisoit la moindre mention, se sert, entr'autres argumens, de la tendresse de N. S. pour la Ville de Jérusalem, afin d'inspirer à ses Lecteurs, un amour violent pour leur Patrie. V. *Freeholder Disc. V.* Cependant, avec tout le respect dû à ce grand Génie, je soutiens que cet argument ne prouve rien. Au contraire, la Patrie de Notre Seigneur, si cruellement desolée, ne sauroit nous donner que des idées peu avantageuses à ces Droits exorbitans qu'on attache à notre Païs natal. En tout cas, disons plutôt avec *Quinte-Curce*: *Patria est ubi sedem vir fortis elegerit.* Le Sage est toujours en sa Patrie; en quelque endroit qu'il aille demeure

N'abandonna-t-il point aux fureurs des Soldats

Cette ingrate Cité, qui ne l'écoutoit pas ?

Mais par bonnes raisons finissons ce langage,

La Terre est au Seigneur, en faut-il davantage ?

Ce n'est pas d'aujourd'hui, qu'en Prose comme en

Vers,

Les moins préoccupés raisonnent de travers,

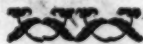
Puisqu'on voit tous les jours tant d'Esprits orthodoxes

Debitant à l'envi d'étranges Paradoxes,

Je pourrois me tromper, en épluchant vos Droits,

Et faillir envers vous pour la première fois.

Je



demeurer, il trouvera par-tout avec qui converser ; & la Vertu est si puissante qu'elle lui acquerra des amis parmi les Nations les plus barbares. Pour moi, je dois peut-être beaucoup à la Sage-Femme qui délivra ma mere de moi ; mais je ne dois rien à ma Patrie qui me doit quelque chose.

Je soutiens cependant, qu'un Mortel équitable

Peut ne pas vous aimer, sans se rendre coupable;

Et que moi, qui vous parle avec tant de fierté,

Je pourrois vous haïr, sans blesser l'équité.

Pour en donner d'abord la preuve la plus claire,

Il faudroit vous nommer; je n'oserois le faire.

Que diroient les *Bouhours* (*), ces Critiques si fins,

Qui jugent des Auteurs comme on juge des Vins,

S'ils savoient en quel coin, & sous quelle Planete,

Ma mere s'avisa d'accoucher d'un Poëte ?

Les



(*) *Que diroient les Bouhours &c.*] Le P. Bouhours mit en question: Si un Allemand pouvoit être Bel-Esprit? Un Allemand, qui n'étoit pas Bel-Esprit, répondit par une autre question, & demanda: Si un Jésuite pouvoit être Homme de probité?

Les Railleurs déchaînés me poufferoient à bout :

Je n'entrerois jamais dans le Temple du Goût (*);

Et quand j'approcherois de Chaulieu, de la Fare (†),

On siffleroit les Chants de ma Muse barbare.

Il faut être François, pour être Bel-Esprit,

Et je nâquis, ô Ciel! en ce Canton maudit,

Où, marchant sur les pas de nos graves Ancêtres,

Nous cultivons nos Champs, nous méprisons les Lettres.

Nous



(*) *Je n'entrerois jamais dans le Temple du Goût.*] Edifice érigé par l'illustre *Voltaire*, mais sous une Constellation si malheureuse, que toutes les personnes de bon goût en ont désapprouvé la structure. L'Auteur y reproche au célèbre *Rousseau* des Vers François faits en Allemagne; n'est-ce pas soutenir absolument, qu'il est impossible de faire de bons Vers François hors de France? Mr. *Voltaire* cependant en a fait d'excellens à Londres, tandis que des Parisiens en ont fait à Paris d'exécrables.

(†) *Et quand j'approcherois de Chaulieu, de la Fare.*] Deux Anacréons François, dont feu Mr. *Camusat* publia les Poésies.

Nous savons émonder nos Arbres inégaux :

Nous dressons nos Faucons, nos Chiens & nos Che-
vaux :

Tandis qu'abandonnés à la seule Nature,

Nos malheureux enfans croissent à l'aventure ;

Le Pere meurt content, s'il laisse aux Héritiers

L'orgueil de la Famille, & trente-deux Quartiers.

C'est ici que, sans Bien, la Noblesse insolente (*)

Préfère au vrai Bonheur la misère brillante,

Qu'el-



(*) *C'est ici que, sans Bien, la Noblesse insolente.*] Partageons avec le docte Schioppius la Noblesse en trois Classes. *Nobilitas alia est barbarica, quando homines, non aliter quam Equi & Canes aliaque Bestia, ex genere & sanguine astimantur. Alia Philosophica, quando sua quisque virtute spectatur. Alia mixta, quando quis tam sanguine quam sua virtute censetur.* On distingue trois sortes de Noblesse. L'une qu'on appelle *Barbare*, parce qu'elle vient de race, comme celle des Chevaux, des Chiens & d'autres Bêtes : l'autre *Philosophique*, parce que celui qui l'acquiert par la vertu, en est l'artisan ; & la troisième *Mixte*, parce qu'elle est également fondée sur la Vertu & sur l'Extraction,

Qu'elle foule à ses pieds les Serfs & les Manans,

Qui jeûnent pour nourrir des Maîtres fainéans.

C'est en vain qu'en ces lieux l'indigence nous presse,

Jamais la pauvreté n'y vaincra la paresse.

Le Peuple mal-adroit, lourd, pesant & tardif,

Toujours présomptueux, indocile & rétif,

Fera-t-il, en sortant de sa lâche indolence,

Et fleurir le Négoce, & régner l'abondance?

Verrons-nous ce Miracle, à l'aide des Beaux-Arts,

Que la Russie a vu sous le plus grand des Czars (*)?

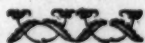
Ne



(*) *Que la Russie &c.*] On doit avouer que Pierre le Grand mérite ion surnom. Il a vaincu, comme Hercule & Thésée, des Monstres qu'on croyoit invincibles. Sans quelques défauts connus, & qu'on ne doit imputer qu'à sa mauvaise éducation, on auroit pu dire de lui, ce qu'un ancien Père a dit d'un Héros qui ne le valoit pas: *Omnibus major, solo Deo minor*. Il s'éleva par ses exploits au dessus de tous les hommes, & il n'y avoit que Dieu qui fût plus grand que lui.

Ne vous en flattez point, ma stérile Patrie,
Nous croupirons toujours en notre Barbarie.
Quel Ange, ou quel Démon, décilleroit nos yeux,
Quand le plus misérable ici se croit heureux:
Quand, plein de préjugés, l'amour propre l'enyvre;
Et qu'il veut ignorer comment l'Homme doit vivre?
Ne vous attendez pas que j'use mes Pinceaux
A peindre au naturel un tas d'Originaux,
Qui, songeant moins au Ciel qu'aux Catins, qu'aux
Bouteilles,
Vivent en vrais Frelons, aux dépens des Abeilles.
Richement soudoyez pour faire leur salut,
Ils chargent de vos Dons l'Autel de Belzébut;
Et quoique par serment astreints à vous défendre,
S'ils sont vos Matadors, ce n'est que pour vous vendre.

Quel secours tirez-vous de tous ces Fiers-à-Bras,
 Qui, Brailleurs turbulens & mauvais Avocats,
 S'attroupent pour tenir un Registre fidelle
 Des maux que vous souffrez, à leur honte éternelle?
 Loin de vous soulager, loin de vous secourir,
 Ils n'usent de leurs droits que pour vous appauvrir;
 Ils sont visiblement dupes de mille intrigues,
 Et toujours de vos Biens aveuglément prodigues.
 Pour surcroît de malheur, la Discorde en tout tems,
 Le couteau dans le sein, couverte de Serpens,
 Qui brouilleroit Oreste avec son cher Pylade,
 Cause ici plus de maux que dans la Henriade (*).
 Mais



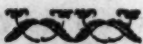
(*) Cause ici plus de maux que dans la Henriade.] Dans ce Poème, qui mérite tous les Eloges imaginables, l'Auteur fatigue étrangement la vilaine Discorde. Il l'emploie en France, en Italie, aux Enfers & en Idalie même. Le Spectateur François a eu raison de dire, que la Discorde étoit la Messagère du Poète.

Mais quoi ! j'entends déjà vingt Nobles Campagnards,
Entourés de Dindons, de Poules, de Canards,
Du haut de leur fumier, d'une voix stentorée,
Soutenir noblement l'Honneur de la Contrée.

Qu'ils ne m'irritent point, ou ma sincérité
Pourroit lâcher encor plus d'une vérité.

Oui, quand, ô mon Païs, vous seriez supportable,
Toujours vos Habitans vous rendroient détestable.
Je ne me plaindrai pas, qu'en proie à tous les Vents
On ne connoît ici qu'à peine le Printems,
Qu'ici l'Été s'enfuit, que l'Automne s'envole,
Et que le seul Hyver s'arrête & nous desole (*).

Je



(*) Et que le seul Hyver s'arrête &c] Il y règne un Hyver perpétuel, les rigoureux Aquilons y soufflent sans cesse avec véhémence.

Je ne me plaindrai pas du stérile terroir,
 Qui vend au Laboureur chèrement du pain noir,
 Et quel pain ? juste Ciel ! un pain dont les Morlaques
 Ne voudroient pas nourrir leurs Hourets, ou leurs
 Braques.

Si la Nature enfin, trop avare envers vous,
 Semble avoir plus de soin des Lièvres que de nous,
 Voudrois-je, en insensé, vous imputer ses fautes ?
 Non, je ne blâme en vous que mes Compatriotes.

O Swift (*) ! fors de Dublin, traverse encor les Flots,
 Et, d'un crayon hardi, viens peindre nos Taboos,

Ma-



véhémence, & l'on n'y connoît les doux Zéphirs que de nom.
Semper Hyems, semper spirantes frigora venti.
 J'ai vu le Rossignol tout couvert de neige chanter ses tendres amours, tandis que les Humains, tout saisis de froid, ne respiroient qu'à peine.

(*) O Swift &c.] Les Voyages du Capitaine Lemuel Gulli-

ver,

Machines sans instinct, mais pleines de caprices,
Qui ressemblent à l'Homme, & n'en ont que les vices.
De défauts opposés Composés monstrueux,
Les Yahoos sont ici taquins & somptueux,
Impudens par fierté, timides par bassesse
Féroces par bêtise, & lâches par foiblesse :
Toujours par intérêt flatteurs, ou médifans,
Toujours mal-à-propos trop bons, ou trop méchans ;
Ils sont pâtris d'orgueil, bouffis de jalousie,
Et la santé d'autrui leur donne la Phytie.
Quel est ici le Sexe ? est-ce un Sexe enchanteur,
Tout digne qu'on l'adore au Temple de l'Honneur ?

Nos



ver, c'est-à-dire du fameux Dr. Swift, sont aujourd'hui entre
les mains de tout le monde, & traduits en tant de Langues,
que je me dispenserai d'expliquer ici ce que c'est qu'un *Yaboo*.

Nos femmes sans appas, & froides en leurs mines,
 Ont la rusticité des antiques Sabines (*);
 Sans grace, sans esprit, sans feu, sans agrémens,
 Sans notre mauvais goût, peut-être sans Amans.
 J'ignore si toujours elles sont vertueuses,
 Mais je fais qu'en tout tems je les trouve ennuyeuses.
 On ne goûta jamais, en ces tristes Climats,
 Les plaisirs innocens d'un nocturne Repas:

Nos



(*) *Ont la rusticité des antiques Sabines.* Les Sabines étoient extrêmement rustiques. Elles travailloient sans cesse dans la maison, où elles visitoient les Ouvriers & les Troupeaux, & prenoient garde à tout ce qui se faisoit aux Champs. Horace fait ainsi leur éloge:

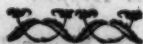
*Sabina qualis, aut perusta Solibus
 Pernicis uxor Appuli.*

Od. II. Lib. V. vers. 41, & 42.

Qui, telle qu'une Sabine, ou une laborieuse Apulienne brûlée des rayons du Soleil. C'étoient, à proprement parler, de bonnes Servantes.

Nos fiers Trimalcions (*), n'aimant que la crapule,
 Regrettent peu les fraix d'un Festin ridicule;
 Pourvû que des Buveurs par le vin terrassés
 Ils triomphent enfin, c'est tout, & c'est assez.
 Bacchus se montre ailleurs le Pere de la Joye:
 Ici c'est un Brutal, qui gronde & qui se noye;
 Ici c'est à coup sûr un Scythe querelleur,
 Ou, par d'autres transports, un Satyre en chaleur.
 Au tems qu'on adoroit tous les Dieux de la Fable,
 Nos sombres Devanciers, par un choix exécrationnel,
 Consacrèrent, dit-on, leur Païs malheureux
 A l'Ennui, le plus fou, le plus vilain des Dieux.

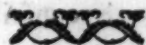
Le



(*) Nos fiers Trimalcions &c.] Trimalcion est le Riche impertinent, qui dans la Satire de *Pétrone* donne un Festin ridiculement superbe, & superbement ridicule. En certains Climats, les Fêtes pareilles ne sont rien moins que rares.

Le Dieu fort à l'instant de l'Antre de Trophone (*),
 De pavots, de fougues, le Sommeil le couronne:
 Il s'empare en bâillant de ces vastes Deserts,
 L'Amour, les Jeux, les Ris, s'envolent dans les airs:
 Ils jurent par le Styx, par ce Serment terrible,
 Qu'on ne les verra plus en ce séjour horrible;
 Et si l'Amour parjure ose encor revenir,
 C'est pour nous embraser, afin de nous punir.
 Je veux bien supposer que ce n'est qu'un vieux Conte,
 Inventé dans l'espoir d'en couvrir notre honte;

Tous



(*) ——— de l'Antre de Trophone.] En prose, on dit ordinairement l'Antre de Trophonius; mais puisqu'on dit la Satire de Pétrone, & non de Petronius, & Suétone, au lieu de Suetonius, je crois qu'il est permis aux Poètes de dire l'Antre de Trophone, & de sacrifier l'usage à l'oreille.

Toujours est-il certain que l'Ennui constamment
 Se glisse parmi nous, sans qu'on sache comment.
 Ce Fantôme odieux préside à chaque Fête,
 Et marque aux Convies l'heure de la retraite,
 De crainte que Comus, le Patron des Banquets,
 Ne débauche à la fin ses fidèles Sujets.

Osez me démentir, mon ingrate Patrie,
 Si, pendant tout le cours de ma pénible vie,
 Vous avez jamais su me donner un beau jour.
 Mille dégoûts divers m'accablent tour à tour,
 Tout Anglois en ma place (*), & fut-il Archevêque,
 Suivroit, sans balancer, le conseil de Sénèque.

Je



(*) *Tout Anglois &c.*] On accuse généralement les Anglois, de se servir trop légèrement des conseils de Sénèque, qui re-
 com-

Je ne puis concevoir, comment mon pauvre Esprit
 A toujours sçu fournir un remède à crédit.
 On fait de mauvais sang, on perd la tramontane,
 Dès qu'en un sot País, sans plaisir, on se damne;
 Tandis que sans honneur on y mange son Bien,
 Et je suis dans le cas, pour ne vous celer rien;
 Nos Pasteurs dissolus n'étant que des Sangsues,
 Le Diable fait ici, comme ailleurs, ses Recrues.
 Seroit-ce en enrangeant, que l'Homme, né pécheur,
 Pourroit, exempt de fiel, sanctifier son cœur?

Sor-



commande le *Bénéfice de la Mort*, contre les dégoûts de la Vie, *Beneficium mortis contra injurias vite*; mais si les Gazettes marquoient toutes les morts volontaires, qui arrivent dans les País despotiquement gouvernés, il se trouveroit, par la règle de proportion, que les Anglois ne sont pas plus sujets que les autres Nations à suivre les conseils des Stoïciens.

Sortiroit-on de vous, comme du Purgatoire,
Pour entrer tout grillé dans l'éternelle gloire?
Souvent, en Esprit fort, j'ai vaincu mon chagrin,
Mais à force de vaincre, on succombe à la fin;
Mon flegme disaroit, & ma bile s'échauffe,
J'oublie, en m'emportant, que je suis Philosophe.
Ce n'est pas tout. Réduit à hanter des Brutaux,
Je me gâte & me perds, en gagnant leurs défauts;
Et déjà négligeant la belle Polymnie,
La nonchalance éteint le feu de mon Génie.
Je suis, faute d'outils, hors d'état de chercher
Les nobles vérités qu'on n'entend point prêcher;
Mes Compas sont rouillés, & ma Plume émouffée
Ne dessine qu'à peine une vive pensée.

Suivant le sage avis d'Horace (*), mon Héros,

Je voudrois consulter quelqu'un à tout propos.

Où trouver ce quelqu'un, cet Aristarque utile,

Céans, où l'Ignorance élut son domicile?

Céans, où vos Grimauds, moins lettrés qu'impudens,

N'ont que l'air & l'orgueil qu'on reproche aux Pédans?

La Mere des procès, des fraudes & des ruses,

La Chicane, en un mot, nous tient lieu des neuf Muses.

Jugez, mon bon Païs, jugez si c'est à tort

Que je me plains toujours de vous & de mon fort:

Et que j'élève au Ciel ces Isles fortunées,

Qui comblent tout Talent de gloire & de Guinées;

Où



(*) *Suivant le sage avis d'Horace &c.*] Voyez la fin de son Art Poétique. *Malherbe & Molière* consultoient leurs Servantes.

Où sous les douces Loix de l'aimable Equité,

Ainsi que le Sçavoir, fleurit la Liberté :

Où tout homme de bien ne craint jamais son Maître,

Où tout homme est heureux, pourvu qu'il cherche à
l'être ;

Où la Justice encor, la Balance à la main,

Pèse les Droits du Peuple, & ceux du Souverain ?

Je pardonne à l'Anglois d'adorer sa Patrie ;

Pouvons-nous, sans rougir & de honte & d'envie,

Du moindre des Bretons contempler le bonheur ?

Ils font honneur à l'Homme, & nous lui faisons peur.

De tant de Fugitifs, dont l'Europe fourmille,

Nul ne vint parmi nous transplanter sa famille :

L'Etranger que le Ciel nous donne en son courroux,

Epuisant nos Tresors, les porte loin de nous ;

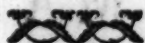
Et

Et l'Oracle a prédit (*), qu'on verra la Fortune

Céder son Piédestal aux Chevaux de Neptune.

Songez-y, mon Païs, si j'ose vous haïr,

D'autres vous aiment trop, pour ne pas vous trahir.



(*) *Et l'Oracle a prédit &c.] Vera sunt quæ loquantur Poætæ*, dit Lactance, Liv. I., *sed obtentu aliquo specieque velata*. Les Poètes disent vrai ; mais c'est en parlant toujours énigmatiquement & par figures.





E P I T R E

A

PIERRE MARTEAU,

Libraire à Cologne.

*Nullus est Liber tam malus , ut non aliquâ parte
profit.*

Plin. Ep. V. Lib. III.

Il n'y a si mauvais Livre, où l'on ne puisse apprendre
quelque chose.



UE faites-vous, Marteau (*), dans la sa-
le Cologne ?

Travaillez-vous toujours en ce Nid de Cicogne (†),

Où



(*) Le Public a cru pendant long-tems que *Pierre Mar-
teau*, ce fameux Libraire à Cologne, n'étoit plus au nom-
bre des vivans. En effet, on a vu des Livres imprimés chez
les Héritiers de *Marteau*: mais le Public a été agréable-
ment desabusé par les *Amours d'Horace*, Ouvrage sorti des
mains de *Marteau*, au grand étonnement de tous les Ad-
mirateurs d'*Horace*, & du Bon-Sens.

(†) — en ce Nid de Cicogne.] Les Nids de Cicognes
sont

Où les Prêtres oisifs remplissent leur devoir,

S'ils chantent le matin, & s'enyvrent le soir?

Pour l'amour du Public, faites rouler vos Presses,

Et pour vos Héritiers entassez des richesses.

L'Argent s'enterre en vain dans les Coffres des Grands,

Le Libraire fleurit à force de Chaland;

Pour le favoriser la fine Polymnie

Inspire aux Beaux-Esprits la Bibliomanie,

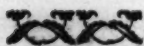
Dans



sont toujours remplis de Serpens, de Crapauds & d'autres Insectes, comme les grandes Villes sont pleines de Mendians de Vagabonds & de gens sans aveu. Mais la Ville de Cologne a cela de particulier, qu'on y trouve des Prêtres mendians, des Prêtres vagabonds, des Prêtres sans aveu. Les Habitans les nomment en leur langage *Blamuser-Pfaff*, comme qui droit : *Prêtres à quatre sous*. Ces Misérables disant la Messe pour quatre sous, & autant de fois par jour qu'ils en trouvent l'occasion, afin de pouvoir subsister, il est constant, qu'ils seroient sévèrement punis, si la Justice pouvoit les attraper sur le fait; mais la chose est presque impossible, à cause du nombre infini des Eglises & des Chapelles secrètes.

Dans le tems que l'Orgueil conseille aux Sots aisés,
 D'avoir des Cabinets de Livres tapissés.
 Oui, c'est ainsi, Marteau, qu'en dépit de Sénèque (*),
 Sous le nom imposant de sa Bibliothèque,
 On se fait un amas d'Ouvrages précieux;
 Mais qui, bien reliés, peu lus & tout poudreux,
 Un jour seront tirés d'une paix très-profonde,
 Pour être dispersés dans tous les coins du Monde.

N'im-



(*) — qu'en dépit de Sénèque.] On fait que ce riche Philosophe n'aimoit pas trop les nombreuses Bibliothèques. *Quo mihi innumerabiles Libros & Bibliothecas, quarum Dominus vix tota vita sua indices perlegit ? onerat discentem turba non instruit. De Tranq. An. Cap. 9.* Que ferois-je de ces amples Bibliothèques & de ce nombre prodigieux de Livres ; puisque la vie de celui qui en est le Maître est trop courte, pour qu'il en puisse seulement lire les *Index*, & que leur multitude est plus propre à charger un Curieux qu'à l'instruire ? Cependant il seroit à souhaiter, que les Souverains & les Particuliers puissamment riches eussent de bonnes Bibliothèques publiques, pour la consolation des Savans mal rentés. D'ailleurs, la *Bibliomanie* est avantageuse au Commerce, & nourrit un nombre prodigieux de Familles dans tous les Païs civilisés.

N'importe. Et quand encor la misère du tems,
 En matière d'achats, nous rendroit plus prudents,
 Ce qui sort de vos mains toujours nous préoccupe (*);
 Et, pour le moins dix fois, je m'en suis vu la dupe.
 Ne nous en plaignons point: un méchant Ecrivain
 Se rend d'abord utile au Papetier forain:
 Tout Livre, selon Pline, est bon à quelque chose:
 D'ailleurs je suis Auteur, & dès qu'on se propose
 De venir sur les rangs, il ne faut plus crier (†)
 Contre les sots Ecrits qu'un Fou fait publier.

Eh!

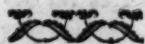


(*) *Ce qui sort de vos mains toujours nous préoccupe.*] Pierre Marteau a eu le malheur de charger le Public du n grand nombre de mauvaises Brochûres; cependant on a de la peine à se refuser le plaisir de connoître un Ouvrage sorti de son Imprimerie. On y cherche toujours, ou quelques Anecdotes curieuses, ou des Réflexions hardies sur les Matières du tems.

(†) — *il ne faut plus crier.*] Nous voyons tous les jours de sots Auteurs qui crient amèrement contre la quantité des sots Livres, en quoi ils imitent Harlequin yvre, qui peste contre l'ivrognerie.

Eh! qui sçait mieux que vous, Doyen de nos Libraires,
 Que par ces Avortons vous faites vos affaires,
 Que par l'apas grossier des Titres imposteurs,
 Vous attrapez toujours des Poissons acheteurs?
 Depuis le jour fatal qu'on tira de la Chine,
 Ou plutôt de l'Enfer, la funeste Machine,
 Dont si souvent à tort notre crédulité
 Se promet les honneurs de l'immortalité (*),
 Vous pouvez à bon prix répandre des Brochûres,
 Et saigner le Public, sans craindre ses murmures;
 Ou s'il faut qu'un Livret vous reste sur les bras,
 Ce sont des fraix perdus que vous ne sentez pas.

C'est

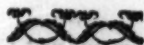


(*) ——— les honneurs de l'immortalité.] *Ingenii egregia facinora, sicuti anima, immortalia sunt.* Les Chef-d'œuvres d'esprit jouissent de l'immortalité, comme l'Ame, dit Salluste.

pri
 sion
 m'a
 vrap
 Lég
 je n
 brai
 la t

C'est sur ce juste espoir, mêlé d'un peu d'audace,
 Que j'ose en qualité de Disciple d'Horace,
 Vous présenter mes Vers (*), petits Ours mal lechés,
 Qu'une Muse enfanta, pour mes tristes péchés.
 Nés dans un Climat froid, au bord d'une Rivière,
 Dont le nom seul contient une Satire entière,
 Ils voudroient, loin de moi sous un Ciel plus clément,
 Ou brusquer la Fortune, ou mourir doucement.
 Effrayé du péril, en Pere tendre & sage,
 Encor ces jours passés, je leur tins ce langage:

„ Vous



(*) *Vous présenter mes Vers &c.*] Malgré mes instantes prières, P. Marteau n'a jamais voulu se charger de l'impression de ces Sonnettes. Dans une réponse obligeante, il m'assûre qu'on ne verra plus sortir de chez lui que des Ouvrages dignes de la Ville où il se trouve; c'est-à-dire des Légendes, des Vies des Saints & des Saintes. J'avoue que, je ne m'attendois pas à un pareil refus de la part d'un Libraire, qui demanda, à quelque prix que ce fût, une Préface à la très vive imagination de l'Auteur des *Amours d'Horace*.

- „ Vous donnez dans l'erreur de tous les jeunes gens ;
 „ Vous vous croyez doués d'un grand fond de bon sens :
 „ Plus sages que Mentor, & plus beaux que Joconde,
 „ Vous voulez à tout prix entrer dans le grand Monde.
 „ D'où le connoissez-vous ? mes Fils, les premiers pas,
 „ Qu'on fait en ce País, sont toujours délicats :
 „ On y risque à la fois sa fortune & sa gloire :
 „ C'est de votre début que dépend votre Histoire.
 „ Vous verrez les Bâtards de nos Prédicateurs (*),
 „ Quoiqu'indignes du jour, trouver des Protectors :
 „ Ils



(*) Vous verrez les Bâtards de nos Prédicateurs.] Les Prédicateurs ont le Privilège exclusif de faire imprimer des Sermons pillés & mal cousus, sans courir le risque de se perdre d'honneur & de réputation. Les Journalistes ne s'avisent point de rendre ridicule un saint Personnage, qui abuse de la crédulité de son Libraire ; & les Sermons les plus ennuyans trouveront des Protectors respectables.

- „ Ils osent ennuyer, ils ont ce Privilège;
 „ Et si quelqu'un s'en plaint, on crie au Sacrilège.
 „ En vous, mes chers Enfans, le plus léger défaut
 „ Sera d'abord jugé digne de l'Echaffaut.
 „ Le Misantrope outré du célèbre Molière,
 „ En ce qu'il a d'heureux en son humeur austère,
 „ Ne trouve parmi nous que peu de Sectateurs:
 „ En revanche, on l'imité en ses noires vapeurs;
 „ On pense, comme lui, qu'un Auteur méprisable,
 „ Qui fait de méchans vers, est un homme pendable (*).

„ C'est



(*) *Qui fait de méchans vers, est un homme pendable.* C'est la belle Sentence que Molière fait prononcer par son Misantrope :

Hors qu'un commandement exprès du Roi me vienne,
 De trouver bons les vers dont on se met en peine,
 Je soutiendrai toujours, morbleu, qu'ils sont mauvais,
 Et qu'un homme est pendable après les avoir faits.

- „ C'est trop extravaguer. Les Favoris des Rois,
 „ En Ministres publics, joindroient à leurs Emplois
 „ L'Office du Bourreau (*), si, sans miséricorde,
 „ Thémis pour nos gosiers filoit sa triste corde.
 „ Toutefois nul de vous ne sauroit ignorer,
 „ Que vous pouvez-vous perdre & me deshonorer.”

Mais on sçait quels effets les harangues d'un Pere
 Font sur des fils mutins, soutenus par leur Mere.

C'est



Ces quatre vers, qui ne sont pas les plus beaux du monde, deshonnorent le caractère du Misantrope. Un méchant Poëte n'est pas un homme pendable. J'aimerois mieux soutenir qu'un Misantrope, qui auroit la lâcheté d'approuver de méchans vers sur le commandement exprès d'un Roi, mériterait de faire amende honorable.

(†) *L'Office du Bourreau &c.*] Il n'y a point de revenus plus assurés que ceux du Bourreau; puisque leur fonds est assigné sur la malice des Hommes, qui croît de jour en jour, dit *Furetière en son Rom. Bourg.* Si donc le fonds des revenus du Bourreau étoit encore assigné sur la demangeaison de rimer, les Favoris &c.

C'est elle, cher Marteau, qui, par ses vains discours,
Soulève contre moi les fruits de nos amours.

Elle ose en son orgueil me reprocher sans cesse,

Que si je suis prudent, ce n'est que par foiblesse:

Et qu'en secret, honteux de sa fécondité,

Je rougis, comme un Fat, de ma paternité.

Je devrois, direz-vous, écouter ces reproches,

Ainsi qu'un Libertin entend le son des Cloches;

Et ne point exposer mes malheureux Enfans

Aux insultes des Sots, à la foudre des Grands.

Conseil sage & prudent, mais difficile à suivre.

Régit-on toujours ceux avec qui l'on doit vivre?

Et pour avoir, bon Dieu! la paix en sa maison

Ne faut-il pas souvent immoler sa raison?

Tel se fit obéir par une Armée entière (*),

Qui ne sçut de ses jours s'asservir sa Megère:



(*) *Tel se fit obéir &c.*] Les grands Capitaines sont sujets, comme les autres hommes, à se laisser duper par des
Tom. I. *Q* *femelles*

Il marcha sur les pas d'un illustre Guerrier,
 Et, pour plaire à sa femme, il se fit Vivandier.
 Vous sçavez cependant, Marteau, comme on l'excuse.
 Si j'ose donc me rendre aux charmes d'une Muse,
 Qui, sensible à mes maux, veut bien les soulager,
 Qui brave mes Tyrans (*), & voudroit m'en vanger,
 Qui me promet enfin une seconde vie,
 Ne suis-je pas en droit d'excuser ma folie?
 Si j'ai sçu bien penser sur des Sujets divers,
 Si, sur un ton railleur, j'ai sçu prêcher en vers;
 Si j'ai sçu, sans bassesse, amuser & reprendre,
 C'est ce que du Public je desire d'apprendre.

Au



femelles; témoins le Grand Turenne & le Duc de Marlborough. Le Guerrier dont il s'agit ici, c'est *Andranodore* qui se perdit pour l'amour de sa femme *Démarié*, fille d'*Hicéron*. Voyez *Tite-Live*, Liv. XXIV. 22.

(*) *Qui brave des Tyrans &c.*] Si l'Homme a des Tyrans, il doit les détrôner; on ne le sçait que trop, les Tyrans sont les Vices,

Au Timon des *François* j'ai prouvé que les Fous

Ne valent pas l'honneur d'être haïs de nous.

Pour consoler Tartufe, en Censeur charitable,

J'ai peint de nos Dévots le manège effroyable.

A Partrige, Astrologue, & Savant mal renté,

J'ai montré comme on doit aimer sa pauvreté.

A Sancho j'ai fait voir que l'Homme est imbécile,

S'il se laisse berner pour gouverner une Isle;

Et c'est surquoi, Marteau, je brûle de savoir

Si, fidèle au Bon-Sens, j'ai rempli mon devoir.

Au coin de la Vertu mes rimes sont marquées :

Si, par les *Olivets* (*) sans doute critiquées,

Elles choquent l'oreille, elles blessent les yeux

D'un Lecteur délicat, ou plutôt vetilleux;

Qu'on



(*) Si, par les *Olivets* &c.] L'Abbé d'Olivet a donné au Public un *Traité de la Prosodie Française*, où certainement on trouve d'excellentes Remarques; mais je doute fort que les Poètes François se soumettent aux loix rigoureuses de Mr. l'Abbé d'Olivet.

Qu'on sache que j'aspire aux suffrages des Hommes,
 Et me ris du dégoût des Sylphes & des Gnomes,
 Le Rustre qui, jadis Député des Germains (*),
 Avec tant de succès harangua les Romains,
 Emut tout le Sénat, non par son élégance,
 Mais par les traits hardis de sa mâle éloquence;
 Et c'est ainsi, Marteau, pour plus d'un trait hardi
 Qu'en Sauvage sensé, je dois être applaudi.
 Le Marchand le plus fier, disons le plus féroce,
 Lira d'un œil riant, l'Eloge du Négoce (†);
 Et l'Homme de mérite, offusqué par des Sots,
 Doit goûter mon Epître au Faiseur de Fagots.

Vous



(*) *Le Rustre qui, jadis &c.*] C'est *Marc-Aurèle*, qui rapporte cette Histoire, rimée par l'inimitable *Phéaë François*. Voyez *le Païsan du Danube*.

(†) — *l'Eloge du Négoce.*] Dans l'Epître III. Au *Bourgeois-Gentilhomme*, j'ai dit en passant ce que je pense en effet du Négoce; & j'avoue que je me ferois fait un plaisir de profiter de la richesse de la matière; mais je n'ai pas eu le courage d'entreprendre un Eloge complet du Commerce, après l'Eloge que l'illustre *Rollin* nous en a donné dans le *Tom. X. de son Hist. Anc.* p. 377. Edit. d'Amst.

Vous-même, vous devez, mon Cher, me tenir compte
Des conseils que j'adresse au Testateur Géronte:
Et par reconnoissance, en Vieillard généreux,
Protéger mes Enfans, vous déclarer pour eux.
Ces jeunes Etourdis, trop libres, trop sincères,
S'attireront bien-tot de rudes Adversaires.
Des Lâches, qui toujours font gloire de ramper,
Pour gagner sur le Peuple un droit de le tromper:
Des Chrétiens, qui toujours Persans en leurs maximes,
Sçavent trouver des Loix favorables aux crimes (*);
Ces Préxaspes du tems (†), Esclaves favoris,
Qui baiseroient la main du Bourreau de leurs fils,

Ab-



(*) *Sçavent trouver des Loix &c.*] Cambyse, voulant épouser *Méroé* la plus jeune de ses Sœurs, manda les Juges du Royaume pour savoir d'eux s'il n'y avoit pas quelque Loi qui permit au Frere d'épouser sa Sœur? Ces Juges, gens de Cour, répondirent qu'ils ne trouvoient point de Loi pareille; mais qu'il y en avoit une qui permettoit aux Rois de Perse de faire tout ce qu'ils vouloient.

(†) *Ces Préxaspes du tems &c.*] Préxaspe fut le Pere de ce jeune Echançon que *Cambyse* tua, pour convaincre les Perses que *Pyvresse* ne l'empêchoit pas de viser juste & d'avoir la main sûre. Préxaspe voyant le cœur de son fils tout percé de la flèche, ne manqua pas d'admirer le coup, & d'assurer Sa Majesté Persienne très-respectueusement, qu'*Apollon* lui-même ne tireroit pas plus juste. Hérod. Liv. III. Chap. 34 & 35. On a vu renchérir sur la politesse de Préxaspe,

Abhorreront mes Vers, & craindront mes Ouvrages,
 Comme les Hollandois craignent les Xylophages.
 Dans l'espoir chatouillant d'assouvir son courroux,
 Le Dogue au cou pelé (*) voudra sçavoir de vous
 Quel Mortel effrené, quel insolent rebelle,
 Ose vous confier sa Race criminelle?
 Pour l'interêt du Ciel, pour la gloire de Dieu,
 Vous verrez que d'abord le Dévot tout en feu
 Voudra vous enlever ce Secret d'importance.
 Les Fous aux beaux Joyaux, pétillans de vengeance,
 Pour découvrir mon nom, vous promettentront, Marteau,
 Quelques Bagues de prix, & dans un goût nouveau.
 N'étant pas grands Donneurs(†), mes chers Compatriotes
 Ne vous offriront rien : mais tous leurs Dons Quichotes
 Viendront vous demander, quel maudit Paladin
 Méprisa hautement leurs femmes & leur pain ?

Or,



(*) *Le Dogue au cou pelé &c.] A catena collum detritum.*
Phædr. Fab. VII. Lib. III.

(†) *N'étant pas grands Donneurs &c.] Non sunt donna ferentes.*

Or, malgré leurs efforts, toujours en galant homme,
 Vous devez ignorer, Marteau, comme on me nomme,
 Et quand votre Clergé voudroit vous délivrer
 Ces Monceaux d'Ossemens qu'il vous fait révéler (*):
 Quand il les offriroit avec leurs Reliquaires,
 Songez à votre honneur; apprenez aux Libraires,
 Qu'il n'est point de Tresor qui leur doive arracher
 Le nom d'un sage Auteur, réduit à se cacher (†).
 Je ne crains pas le sort de cet Homme estimable,
 Qui mourut en son lit sous des Sachets de sable (‡),
 Le titre desolant de Poëte & d'Auteur
 Alarme mon orgueil, & fait toute ma peur.
 Ainsi que le Vieillard, épris d'une Coquette,
 Lui cache les flocons qui neigent sur sa tête,

Je



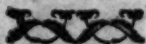
(*) *Ces Monceaux d'Ossemens qu'il vous fait révéler.*] On révére à Cologne, comme de saintes Reliques, des Monceaux d'ossemens de morts. Les Bourgeois en devoient paver les rues, qui sont détestables en cette sale Ville.

(†) *Qu'il n'est point de Tresor &c.*] La République des Lettres devoit punir les Libraires qui trahissent le Secret, comme l'Eglise Romaine punit les Confesseurs qui révèlent la confession.

(‡) *Qui mourut en son lit &c.*] Le célèbre Boccacini. Des Assassins le battirent à Venise, de grand matin en son lit, avec

248 ÉPITRE A P. MARTEAU.

Je dois à la Contrée, où je vis à regret,
Cacher les vains lauriers que je cueille en secret.
Ma Muse, seule ici parmi tant de Ménades,
Craint de nos Chèvrepieds les brusques incartades;
Ici, de pampre verd Silène couronné,
Déchireroit mes fleurs, s'il m'en voyoit orné.
Si nos Yahoos (*) sçavoient, que montant au Parnasse
J'y trouve sous mes mains les Etrilles d'Horace,
Croyez-vous que, toujours muets à leurs dépens,
Ils me tendroient le dos, sans me montrer les dents?
Le Vice est orgueilleux, qui le reprend l'offense :
Un Sot, au vif piqué, devient un Sot qui pense;
Imprimez donc mes Vers sous le sceau du Secret,
Et que la Vérité les porte à C.....t.



vec des Sachets de sable, & d'une manière si cruelle, qu'il en mourut quelques heures après, sans pouvoir proférer la moindre parole. Les Assassins se sauvèrent, & l'on fit honneur à l'Espagné de cette belle action.

(*) Si nos Yahoos &c.] Voyez la Remarque de l'Ep. XI. pagg. 221, & 222.

FIN DU TOME PREMIER.

